

U d/of OTTAWA



39003002518982

3-2-20



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

A Monsieur Leblond, en Fente
Sympathie

Roy.

ALFRED LE POITTEVIN

Œuvres Inédites

JUSTIFICATION DU TIRAGE :

*Tirage limité à 350 exemplaires dont 150 mis dans
le commerce.*

UN AMI DE FLAUBERT

ALFRED LE POITTEVIN

Œuvres Inédites

PRÉCÉDÉES D'UNE INTRODUCTION SUR SA VIE
ET SON CARACTÈRE

par

RENÉ DESCHARMES

Docteur ès Lettres



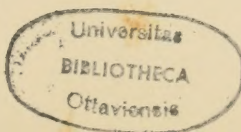
PARIS

Librairie des Amateurs

A. FERROUD. - F. FERROUD, SUCCESSEUR

127, Boulevard Saint-Germain, 127

1909



PQ
2337
.L56 A13
1909

INTRODUCTION

Alfred Le Poittevin n'est pas tout à fait un inconnu. Les admirateurs de Flaubert qui, non contents de lire avec passion ses romans, ont voulu pénétrer l'histoire de sa vie et rechercher au milieu de quels événements s'est écoulée sa jeunesse, n'ignorent pas quelle affection profonde l'auteur de *Madame Bovary* portait à ce camarade d'enfance. Tous les biographes de Maupassant ont également rappelé que ce dernier était, par sa mère, le propre neveu de Le Poittevin. Mais seules cette amitié et cette parenté le recommandaient, jusqu'à ce jour, à l'attention du public. On était bien d'accord pour proclamer qu'il avait dû exercer, sur la formation intellectuelle de Flaubert, une influence considérable; mais personne n'en apportait la preuve décisive et tout se bornait à de simples affirmations. En effet, ses œuvres demeurant inédites, aucun argument sérieux ne permettait d'en discuter la portée ni la valeur. Quant à son caractère et à ses opinions, il fallait, pour le même motif, s'en remettre aveuglément au témoignage, toujours un peu suspect (1), de M. Du Camp, ou aux appréciations forcément

(1) Je dis *suspect* en général : car dans l'espèce, vérification faite, les *Souvenirs littéraires* de M. Du Camp semblent avoir très exactement rendu compte des aptitudes et du talent de Le Poittevin.

vagues de MM. Maynial, Lombroso et autres (1). Les lettres de Flaubert fournissaient des renseignements déjà plus précis. Quoique le grand romancier y parle surtout de lui-même, on devinait bien, au ton de ses confidences, qu'il les avait adressées à un esprit très semblable au sien. En raisonnant par analogie on pouvait donc se faire une idée assez exacte des qualités morales de Le Poittevin et entrevoir le sens de son action littéraire. Mais encore cette *Correspondance* ne révélait-elle aucune des particularités propres de son talent. De sorte que la curiosité du lecteur se trouvait justement éveillée, mais non satisfaite.

Si j'ai aujourd'hui la bonne fortune de pouvoir combler cette lacune, tout l'honneur en doit être attribué à M. Louis Le Poittevin, fils d'Alfred, qui a bien voulu me communiquer les papiers de son père et m'autoriser à en faire usage. Lui-même, conscient de l'importance de ces manuscrits, avait plusieurs fois songé à les publier. Des écrivains contemporains, informés de ce projet, l'avaient appuyé de leurs conseils éclairés : mais les circonstances s'étaient toujours opposées à son exécution. Je n'ai eu d'autre mérite que de me présenter, par hasard, à une époque où tout obstacle ayant disparu, l'intention de M. Louis Le Poittevin devenait réalisable. Je lui suis profondément reconnaissant de la confiance qu'il m'a accordée en me jugeant digne de remplir cette pieuse mission, et je le remercie de l'accueil si cordial que dès le premier jour j'ai reçu de lui.

Il y a seulement quelques années, avant d'être atteint par une maladie cruelle, M. Le Poittevin était un charmant causeur dont la parole claire, vibrante, imagée, savait faire revivre les moindres traits d'une physionomie, les plus délicates nuances d'une impression lointaine, les mille détails d'une ancienne aventure. En écrivant ces lignes, je l'entends encore me racontant par exemple sa première visite à Croisset, son émotion

(1) Maynial, *Guy de Maupassant, sa vie et son œuvre*, Mercure de France, in 12, 1906. — Lombroso (Albert), *Souvenirs sur Maupassant*, in-8, 1905, Rome, chez Bocca frères.

devant le grand Flaubert, drapé dans une robe de chambre brune, découpant sa haute silhouette devant les fenêtres du cabinet de travail tout encombré de bouquins. Louis Le Poittevin était, ce jour là, en compagnie de Maupassant. On avait envoyé les deux enfants jouer dans le pavillon, au bout de la terrasse. Et, comme l'un d'eux venait de casser maladroitement la pipe préférée du maître, et qu'ils se hâtaient d'en cacher les morceaux, soudain Flaubert était entré, et prenant l'innocent pour le coupable, avait gratifié Louis d'une formidable gifle, pendant que l'espiègle Maupassant riait sous cape.

M. Le Poittevin gardait ainsi de son passé la mémoire très fidèle. Mêlé intimement à l'existence de son cousin Guy, souvent il a évoqué devant moi leurs joyeuses parties de canotage à Chatou et à Maisons-Laffitte, leurs séjours au chalet d'Étretat, et les dernières entrevues, si navrantes, dans la clinique du docteur Blanche. Mais je n'ai pu recueillir de sa bouche que très peu de renseignements concernant son père : il n'avait qu'un an quand celui-ci mourut (1), et seuls les récits de sa mère, de Flaubert ou de M^{me} Laure de Maupassant lui apprirent à le connaître et à l'aimer.

Parmi les souvenirs qu'il tenait d'eux, beaucoup sont d'ordre privé et n'intéressent point directement la critique; je les ai laissés de côté. Les autres au contraire m'ont servi en plus d'un endroit pour préciser les traits du caractère d'Alfred ou les tendances spéciales de son esprit. Mais, d'une façon générale, sa biographie est assez mal connue. J'aurais voulu tout au moins, pour fixer les idées, reproduire en tête de ce petit livre son portrait; mais il m'a été impossible d'en découvrir aucun exemplaire. Sa figure demeure à demi-perdue dans l'ombre; à peine

(1) M. Louis Le Poittevin est né à La Neuville-Champ-d'Oisel le 22 mai 1847, et son père est mort au même lieu le 4 avril 1848. Ces dates, vérifiées sur les registres de l'état-civil de La Neuville-Champ-d'Oisel, permettront de rectifier les erreurs qui se sont glissées dans un article de *La Grande Encyclopédie* consacré à M. Louis Le Poittevin où celui-ci est indiqué comme « fils d'Edmond-Modeste-Eugène Poittevin, dit Le Poittevin, né le 21 mars 1852... etc »

y distingue-t-on un front haut et bombé, un nez fin, de grands yeux voilés, laissant errer dans le rêve un regard à la fois très fier, très doux et un peu moqueur — et, sous la moustache noire, des lèvres minces que semble plisser par instants un sourire triste et tout accablé de lassitude...



Paul-Alfred Le Poittevin naquit à Rouen le 29 septembre 1816. Son père, qui dirigeait d'importantes filatures à Rouen même et aux environs (en particulier à Saint-Léger, près Darnétal) appartenait à une vieille famille de la bourgeoisie normande. Il avait épousé en 1815 une demoiselle Turin, célèbre dans toute la région pour sa beauté. Alfred n'eut qu'une sœur plus jeune, Laure, née le 28 septembre 1821 : elle fut la mère de Guy de Maupassant et mourut à Nice le 8 décembre 1903 (1).

Une sympathie très étroite unissait la famille Le Poittevin à la famille Flaubert. Élevées ensemble dans un pensionnat d'Honfleur, tenu par d'anciennes maîtresses de Saint-Cyr (2), M^{lle} Turin et M^{lle} Fleuriot, qui devint M^{me} Flaubert, étaient amies d'enfance. Un moment séparées, elles se trouvèrent, après leur mariage, habiter la même ville, fréquenter le même monde, avoir des relations communes ; et bientôt les rapports les plus suivis s'établirent entre le ménage de l'industriel et celui du médecin. Les naissances consécutives de leurs enfants raffermirent encore l'intimité des deux jeunes femmes ; garçons et filles devinrent tout naturellement compagnons de jeux. Le docteur Flaubert fut le parrain d'Alfred et M. Le Poittevin celui de Gustave (3).

(1) Sur M^{me} de Maupassant, voir l'article de M^{me} Renée d'Ulmès (pseudonyme de M^{lle} Ray) dans *l'Éclaireur de Nice* du 12 décembre 1903.

(2) M^{me} Commanville, *Souvenirs intimes*, p. vi et viii.

(3) Le premier de ces renseignements, dont j'ai eu confirmation depuis, est

Ces détails n'intéressent pas seulement l'histoire postérieure des relations de Gustave et d'Alfred. Ils permettent encore de replacer dans le cadre où elles se sont écoulées en partie, les premières années de celui-ci. J'ai dit ailleurs (1) quelle répercussion eurent sur la mentalité de Flaubert le décor sombre et sévère de l'Hôtel-Dieu de Rouen, le spectacle quotidien de la maladie et de la souffrance. Les mêmes causes semblent avoir produit chez Le Poittevin des effets identiques. Tout jeune, il erra dans les couloirs du vieux bâtiment, attentif à tout, curieux des moindres nouveautés, et dans son esprit observateur et sérieux la vue des misères humaines développa rapidement un instinctif besoin de méditation, en même temps qu'un penchant marqué au pessimisme. Les impressions qu'il rapportait de ces escapades restaient en lui d'autant plus profondément gravées qu'elles n'étaient point celles de chaque jour, et qu'ailleurs, dans la maison de ses parents, il en recevait d'autres certainement très différentes; sa sensibilité n'en était que davantage émue, sa réflexion plus vivement stimulée. Il entrevit là, sans doute pour la première fois, les grands problèmes de la vie et de la mort que sa pensée devait scruter plus tard avec tant d'opiniâtreté : elle y contracta l'habitude de dépasser les simples données de la perception, de rechercher sous les apparences la nature secrète des phénomènes, leur origine, leur raison d'être; il apprit à voir et à juger froidement. La tournure d'esprit philosophique et critique dont nous constaterons bientôt les manifestations dans ses lettres et dans ses œuvres, dérive donc très vraisemblablement de cette première éducation, de ce contact prématuré avec les plus lamentables aspects de l'existence.

Primitivement au moins rien ne laissait soupçonner en lui

donné par M^{me} Renée d'Ulmès dans la *Revue des Revues* du 15 juillet 1901 (t. XXXVIII, p. 172). Le second est fourni par Hélot, *La Saint Polycarpe, fête de G. Flaubert*, Lille, in-8, 1905. Mais il est inexact, comme le prétend M^{me} Renée d'Ulmès (*loc. cit.*), que M^{me} Le Poittevin ait été la marraine de Gustave Flaubert.

(1) *Gustave Flaubert, sa vie, son caractère et ses idées avant 1857*. 1 vol. in-16. Ferroud, 1909. — Première partie, chap. I et V.

ces dispositions d'avenir. Comme Flaubert, il avait d'abord ouvert sur le monde des yeux étonnés, pleins de confiance et d'illusions. Avidé de plaisirs multiples, accessible à toutes les séductions trompeuses de la réalité, il avait cru intarissable la source du bonheur et ses rêveries d'enfant s'étaient attachées à bien des espérances riantes et fugitives. Il dut très tôt reconnaître l'inutile vanité de ses convoitises, car les plus anciennes lettres que nous possédions de lui en expriment déjà le regret douloureux. Et par elles nous pouvons ainsi deviner toute une psychologie qui, faute de documents, échappe à une analyse plus approfondie : la tristesse dont elles sont empreintes implique une grande déception, le réveil brutal d'un songe trop enchanteur. Quelles circonstances le provoquèrent ? Nous l'ignorons. Mais la conclusion reste certaine ; il prit, pour aboutir au pessimisme, les mêmes chemins que Flaubert. Tous deux, à peine au seuil de la vie, s'en étaient fait une idée trop belle ; tous deux, également doués d'une imagination trop vive, l'avaient parée de mille voluptés et d'avance en avaient escompté toutes les joies. L'expérience leur donna également un démenti cruel. Elle survint d'autant plus rapide, leur mirage s'anéantit d'autant plus facilement que rien, dans leur entourage, n'en pouvait favoriser le maintien. Lorsqu'avec l'âge ils comprirent l'impossibilité de leurs ambitions, il était trop tard pour revenir en arrière et réformer leurs habitudes d'esprit. Ni l'un ni l'autre ne purent accepter sans révolte les conditions de leur destinée. Un scepticisme désabusé, dont les premiers germes avaient poussé en eux sans qu'ils en eussent peut-être conscience, fut ainsi l'inévitable rançon de leur commune erreur. Nous savons quelle crise de découragement et de doute traversa Flaubert entre quinze et vingt ans ; il l'a racontée dans les *Mémoires d'un Fou* ; nous allons retrouver chez Le Poittevin les traces d'une semblable défaillance.

Dès maintenant cette similitude d'évolution justifie leur affection réciproque. Aussi bien, l'amitié de Flaubert reste-t-elle le fait saillant de la biographie d'Alfred avant 1835. Sa jeunesse

en effet n'offre aucun événement bien remarquable. Au mois d'octobre 1827 il était entré comme interne à l'institution Vallée, dont les élèves suivaient les cours du collège royal de Rouen. Il y débuta en classe de 7^e, et y demeura jusqu'en juillet 1834, à la fin de sa rhétorique. Ses études furent solides, consciencieuses, et somme toute brillantes (1). Mais les années qu'il passa sur les bancs des classes achevèrent de le plonger dans une tristesse vague et sans remède. Il supportait péniblement les exigences de la discipline; son indépendance d'esprit s'accommodait mal des routines de l'enseignement officiel; et son caractère sérieux, absorbé, un peu dédaigneux, ne contribua pas médiocrement à faire de lui un écolier solitaire, objet de mille petites vexations cruelles et imméritées. Flaubert, quoiqu'en ait dit Maxime Du Camp (2), ne fut jamais son condisciple, et loin d'avoir servi à leur rapprochement le collège eut plutôt pour résultat de les séparer.

M. Maynial (3) s'est de même trompé en datant de cette époque les relations d'Alfred avec Louis Bouilhet. Celui-ci, plus jeune de cinq ans, n'entra au collège qu'en octobre 1834, c'est-

(1) Grâce à l'obligeance extrême de M. le Proviseur du Lycée Corneille, auquel j'adresse ici tous mes remerciements, je puis dresser le tableau suivant de ses succès :

Classe de 7 ^{me} (1827-1828), 3 ^e accessit de version latine	} Élève de la pension Vallée
— de 6 ^{me} (1828-1829), 1 ^{er} prix de thème; 3 ^e accessit de version.	
— de 5 ^{me} (1829-1830), 4 ^e accessit de thème; 2 ^e prix de version; 3 ^e accessit d'excellence	
— de 4 ^{me} (1830-1831) ? ?	} Pensionnaire au Collège royal de Rouen
— de 3 ^{me} (1831-1832), 6 ^e accessit de thème; 6 ^e accessit de vers latins.	
— de 2 ^{me} (1832-1833), 4 ^e accessit de vers latins.	
— rhétorique (1833-1834), 1 ^{er} accessit de discours latin; 2 ^e prix de vers latins; 2 ^e prix de version latine; 1 ^{er} prix d'histoire; 1 ^{er} accessit d'excellence	

(2) *Souvenirs littéraires*, I, 162.

(3) *Op. cit.*, p. 43. « Louis Bouilhet, écrit M. Maynial, fut un ami d'enfance d'Alfred et de Laure. » — J'ai dit ailleurs quelles raisons me font penser que l'intimité véritable de Flaubert et de Louis Bouilhet n'est pas antérieure à 1845. Pour les mêmes motifs je suis tenté de reculer jusqu'aux dernières années de la vie de Le Poittevin le début de ses relations avec Bouilhet.

à-dire juste deux mois après que Le Poittevin en était sorti. Au surplus rien n'est moins établi que la fréquence de ces relations : le nom de Bouilhet ne figure pas une seule fois dans les lettres de notre auteur. Ils se connurent certainement, mais beaucoup plus tard, après 1843 ; et encore aucun document ne permet d'affirmer que le poète de *Melanis* ait joué un rôle bien important dans la vie de Le Poittevin. En tout cas on ne saurait le compter au nombre des camarades de sa jeunesse.

Ceux-ci sont d'ailleurs peu nombreux : nous connaissons à peine leurs noms et rien de leur personne. Un seul entretint avec lui des rapports suivis : Frédéric Baudry, qui devint membre de l'Institut. Alfred l'avait rencontré au collège et le retrouva ensuite à Paris. Il faut encore mentionner un certain Germain des Hogues (1), dont les parents habitaient aux environs de Rouen. C'était un garçon d'apparence chétive, d'esprit fin et cultivé. Il a publié sous ce titre *Les Caprices* (2) un court recueil de poésies dans lequel, à côté d'élégies empreintes d'une sentimentalité trop facile, plusieurs morceaux dénotent de très réelles qualités. Il mourut poitrinaire à Nice en 1843. En dépouillant les papiers de Le Poittevin j'ai retrouvé quelques strophes dédiées à son souvenir ; voici les dernières :

.....Tes vers harmonieux, premiers chants d'un poète,
Peut-être, avec ton nom, passeront inconnus...

Mais tes amis en deuil, gardiens de ta mémoire,
Visiteront ta cendre et se demanderont
Pourquoi ta fin précoce à devancé la gloire
Qui déjà commençait à couronner ton front.

Hélas ! parmi les morts que la terre protège,
Peut-être les plus grands ne sont pas ces héros
Dont la foule étonnée contemple le cortège,
Et dont le Panthéon vient abriter les os.

(1) Cf. Maxime Du Camp, *Souv. Littér.*, I, 267. — Il est bien probable que la camaraderie des deux jeunes gens naquit en dehors du collège : M. le Proviseur du Lycée Corneille m'écrit en effet n'avoir trouvé aucune trace de Germain des Hogues sur les registres du collège de 1825 à 1840.

(2) In-8°, 1842, Desessart.

Peut-être ailleurs, au fond d'une tombe ignorée,
Est couché quelqu'enfant qui les aurait passés
Si l'inflexible Mort, vainement implorée,
Eût respecté des jours que sa main a brisés (1).

Enfin, dès le collège, une intimité assez étroite s'était fondée entre Alfred et Ernest Chevalier (2), qui fut aussi le compagnon fidèle des vingt premières années de Flaubert. Chaque jeudi et chaque dimanche tous trois se réunissaient à l'Hôtel-Dieu pour philosopher et discuter littérature en fumant des pipes. Aux vacances ils se retrouvaient encore, soit aux Andelys, chez Chevalier, soit à Déville, chez le docteur Flaubert, soit à Fécamp où le père d'Alfred possédait de vastes propriétés (3). Ils suivaient avec enthousiasme les progrès du romantisme, applaudissaient à chaque nouveau triomphe de Victor Hugo. C'est le temps de ces longues conversations, à la fois graves et bouffonnes, où leur fantaisie courait d'un sujet à l'autre, comme un cheval échappé à travers les herbages. Quelles idées y étaient agitées? De quel état d'esprit étaient-elles la manifestation? Quelles tendances révélaient-elles dans le caractère des interlocuteurs? Nous y reviendrons bientôt. Retenons seulement pour le présent qu'elles laissèrent à Flaubert les meilleurs souvenirs de sa jeunesse :

« J'en ai passé une bonne avec ce pauvre Alfred, écrivait-il plus tard; nous vivions dans une serre idéale où la poésie nous chauffait l'embêtement de l'existence au 70° degré Réaumur. Nous allions loin, sans quitter le coin de notre feu; nous monitions haut, quoique le plafond de ma chambre fût bas; il y a des après-midi qui me sont restés dans la tête, des conversations

(1) Inédit. Daté : novembre 1843.

(2) La *Correspondance* de Flaubert en fait foi. Par exemple t. I, p. 17, 19, 21, 26 etc. Il est de même plusieurs fois question de Le Poittevin dans les lettres inédites de Flaubert à Chevalier que j'ai sous les yeux, sans d'ailleurs que celles-ci fournissent d'indications bien utiles à notre sujet. M^{me} veuve Migoot, nièce d'Ernest Chevalier, a bien voulu me faire savoir qu'aucune lettre de Le Poittevin ne s'était retrouvée parmi les papiers de son oncle.

(3) Voir *Corresp.* de Flaubert, III, 275-295 et *passim*.

de six heures consécutives, des promenades sur nos côtes et des ennuis à deux, des ennuis, des ennuis! tous souvenirs qui me semblent de couleur vermeille, et flamber derrière moi comme des incendies » (1).

Ces heureux moments se prolongèrent même après que Le Poittevin fut sorti du collège. De 1834 à 1837 ou 1838, se place une courte période dont nous ignorons toutes les circonstances, sauf celle-ci qu'il ne quitta pas Rouen. Il est très probable que son état de santé nécessita une interruption momentanée de ses études. Il avait toujours été très délicat et sa famille, le jugeant d'ailleurs trop jeune pour l'envoyer de suite à Paris, préféra le garder auprès d'elle. C'est donc chez lui, et à côté de ses amis, qu'il prépara son examen de baccalauréat.

Sa vocation littéraire était depuis longtemps arrêtée. Elle tenait pour ainsi dire aux traditions de famille; M. Le Poittevin père, élevé par un prêtre érudit, l'abbé des Perques, savait, en dehors des conversations d'affaires, témoigner d'une instruction très complète; une des grand-mères d'Alfred, M^{me} Bérigny, contemporaine de M^{me} Deshoulières, et comme elle en correspondance avec plusieurs beaux esprits du xviii^e siècle, était l'auteur de poésies gracieuses et fort spirituelles (2). Alfred lui-même, dès ses premières années, avait montré une véritable passion pour les lettres; vers quinze ou seize ans il possédait admirablement ses classiques, lisait couramment le latin et connaissait assez d'anglais pour comprendre dans le texte Shakespeare qui était son auteur favori (3). Il fut le premier professeur de sa sœur Laure (4), comme Gustave Flaubert de Caroline : et c'est ainsi grâce à lui, grâce au sens littéraire que ses conseils et son exemple avaient fait naître et cultivèrent en elle, que M^{me} de

(1) *Corresp* de Flaubert, II, 73-74 (1 février 1852)

(2) Lumbroso, *op. cit.*, p. 294.

(3) Il avait lu aussi Byron, ainsi qu'il résulte de plusieurs lettres à Flaubert où il dit son admiration pour le poète anglais, et fait allusion à des fragments de ses œuvres. Or on sait quelle influence Byron a exercée sur toute la jeunesse romantique de 1820.

(4) Cf. Du Camp, *Souvenirs Littéraires*, I, 267, et Lumbroso, *loc. cit.*

Maupassant put dans la suite être le meilleur juge, la plus sûre confidente des travaux de son fils Guy.

Faut-il maintenant rappeler qu'à cette époque, où Flaubert jouait la comédie sur le théâtre du billard, Le Poittevin était un des acteurs attitrés de sa troupe enfantine. On y donnait ses drames en même temps que ceux de Gustave. Et, sans qu'il soit nécessaire d'insister, on conçoit toute l'autorité qu'en pareille matière pouvait lui donner sa qualité d'ainé. Par la sincérité de ses efforts, par l'enthousiasme de ses admirations, par ses encouragements, il a donc été incontestablement au même rang que le père Mignot et que la vieille Julie, peut-être même d'une façon encore plus efficace, le premier initiateur de son ami. Ils se voyaient presque chaque jour. De la Grand-Rue, où habitaient les Le Poittevin (1), jusqu'à l'Hôtel-Dieu, il n'y avait qu'un pas. Sitôt la classe terminée, Gustave courait rejoindre Alfred; tous deux alors, à l'insu de leurs parents, s'en allaient canoter sur la Seine vers Bonsecours ou Oisel, ou flâner sur le port. L'établissement de natation était leur lieu de rendez-vous habituel; le patron, un nommé Fessard, les ravissait par sa façon de conter les histoires et d'avalier des verres de rhum (2). Mais ils avaient aussi des occupations plus sérieuses et mieux profitables : ils travaillaient beaucoup. Flaubert commençait à composer ses premiers drames romantiques, *La mort du duc de Guise*, *Deux mains sur une couronne*, et bien d'autres. De son côté Le Poittevin laissait libre cours à sa veine poétique; il publiait assez régulièrement ses vers dans un petit journal local, *Le Colibri*, où Flaubert lui-même fit imprimer en 1837 sa *Leçon d'histoire naturelle*. Parmi les poésies de Le Poittevin que j'ai retrouvées en feuilletant la collection du *Colibri*, plusieurs sont des pièces de circonstance, inspirées par les événements politiques ou par des faits d'ordre privé, comme la mort du publiciste rouennais Armand Carrel; il s'y rencontre

(1) *Corresp.* de Flaubert, III, 274 et 294.

(2) Tous ces détails me sont fournis par les lettres inédites de Flaubert à Chevalier, et les lettres de Le Poittevin à Flaubert.

l'inévitable *Ode à la Pologne*, que rimèrent à peu près en même temps tous les écrivains de sa génération. Mais à côté de ces morceaux d'allure grandiloquente, somme toute peu intéressants et de faible valeur, figurent d'autres pages où le caractère de l'auteur transparaît d'une façon plus curieuse et plus exacte.

D'ailleurs, même en dehors de ces compositions originales, il y a de précieuses indications à tirer d'autres papiers manuscrits qui nous sont parvenus. Ce sont des cahiers de notes, très semblables à ceux des collégiens ; mais nous voyons par les dates inscrites sur leurs couvertures qu'ils ont été rédigés l'année qui a suivi sa rhétorique. Ils ne renferment donc pas des devoirs de classe proprement dits, mais le résumé de travaux personnels, exécutés spontanément et sans direction, bien que probablement en vue de l'examen. Aussi peuvent-ils servir à apprécier assez exactement ses qualités d'esprit. En particulier ses dissertations philosophiques dénotent déjà une maturité de jugement et une sûreté de raisonnement fort remarquables. Leur documentation implique des lectures étendues et, dans l'ensemble, un goût prononcé pour les spéculations métaphysiques. Quant à l'histoire, il semble avoir éprouvé pour cette science le même attrait que Flaubert : cependant l'un et l'autre y cherchaient des leçons bien différentes. Là où Flaubert voulait trouver surtout matière à satisfaire son amour de la couleur, de la plastique, des contrastes violents, des tableaux truculents, Le Poittevin s'efforçait de découvrir un lien logique entre les faits, une évolution, le sens d'un progrès dans la marche des sociétés. Il s'inquiétait moins de recueillir les détails que de dégager les idées générales. *L'Essai sur la Révolution française* (1), qu'on lira plus loin, peut servir d'exemple : quoiqu'il ne s'agisse pas là d'une *œuvre* au sens propre du mot,

(1) Publié dans le *Colibri* du 19 février 1837. *L'Essai* est un des seuls fragments rédigés des résumés de Le Poittevin. Les autres sont de simples notes, prises sans doute au cours de ses lectures historiques ; elles remplissent trois volumineux cahiers que j'ai sous les yeux. Il n'y a aucune correction provenant d'une main étrangère, ce qui précisément me fait croire que ces cahiers n'étaient pas destinés à être soumis aux professeurs.

ce fragment présente quelque intérêt; et surtout il est écrit dans un style solide qui m'a paru le rendre digne d'être reproduit à la fin de ce volume.

Après son baccalauréat, c'est-à-dire vers 1838, Alfred partit faire son droit à Paris. Ernest Chevalier ne tarda pas à l'y rejoindre, tandis que Flaubert, demeuré à Rouen, tantôt s'impatientait de ne pouvoir les suivre, tantôt s'attristait à l'idée qu'il lui faudrait bientôt, à son tour, aborder ces études juridiques si contraires à sa vocation. Nous n'avons aucun détail sur le séjour de Le Poittevin à Paris. Il revint en 1841 avec le diplôme de licencié, terminant sa vie d'étudiant juste au moment où Flaubert inaugurait la sienne (1) : les deux amis ne connurent donc jamais le bonheur, si souvent espéré, de se trouver réunis là-bas, libres de leurs actions et de leur temps. Pendant que Gustave bâillait d'ennui aux cours de Oudot et de Ducoudray, ou hurlait de rage dans sa petite chambre de la rue de l'Est, Le Poittevin se faisait inscrire avocat près la Cour royale de Rouen (2).

(1) « Pourquoi ne nous sommes-nous donc jamais trouvés à Paris réunis? écrivait Le Poittevin à Flaubert le 8 mai 1844. On dirait que cette ville ne peut nous abriter ensemble, jusqu'à ce que l'heure soit venue qu'il faudra bien tout de même qu'elle nous reçoive. Espérons-le du moins. » — En fait, quand Le Poittevin revint à Rouen en janvier ou février 1841, Flaubert s'y trouvait encore; je lis dans une lettre inédite à Chevalier du 29 mars 1841 : « Alfred, qui depuis trois semaines a un épanchement dans la poitrine, va mieux. Je vais tous les jours le voir pour tâcher de distraire ce brave homme ». Il est de même encore question de visites à Alfred dans d'autres lettres datées Rouen, 4 avril et 8 avril. C'est en octobre seulement que Flaubert s'installa à Paris. Il n'y faisait auparavant que de courts séjours, nécessités par ses études. Néanmoins on voit par ces détails et ces citations, surtout par la première, combien il faut se défier des affirmations de M. Du Camp relativement aux circonstances de la vie d'étudiant de Flaubert. Du Camp y mêle perpétuellement Le Poittevin : c'est très inexact. D'ailleurs lui-même n'a connu Le Poittevin que par l'entremise de Flaubert, et on sait que son amitié avec Flaubert date de *mars 1843* seulement. Antérieurement son témoignage n'a donc aucune valeur authentique.

(2) D'après les renseignements qui me sont obligeamment transmis par M. le Bâtonnier de l'Ordre des Avocats de Rouen — et je le prie d'accepter ici mes plus vifs remerciements — A. Le Poittevin, licencié de la Faculté de Droit de Paris, fut inscrit comme stagiaire à la date de 13 mai 1842. Il figure en cette qualité sur les tableaux de l'Ordre en 1843 et 1844. Le 18 août 1845 le Conseil ordonne son inscription définitive au tableau.

Toute cette première période de sa vie est, en résumé, assez obscure. A peine voyons-nous se dessiner sa personnalité complexe et indécise. Mais par contre, à partir de 1842 et jusqu'en 1848, nous avons des documents plus abondants : ce sont les lettres échangées entre lui et Flaubert (1). Bien que fort incomplète, cette correspondance va nous permettre de suivre assez exactement jusqu'à sa mort les circonstances principales de sa biographie et surtout de reconstituer à peu près sa psychologie.

Un grand changement s'était produit dans son état d'esprit : si nous ignorons en partie les causes profondes de cette modification, si même il nous est difficile de lui assigner une date déterminée, du moins nous pouvons aisément apprécier ses conséquences. A l'enthousiasme jeune et fécond d'autrefois avait succédé une immense lassitude physique et morale. La tristesse et le découragement semblaient avoir annihilé toutes ses énergies ; il traînait péniblement, comme un fardeau, l'ennui et le dégoût de vivre. Les symptômes de son mal étaient tout justement ceux que de son côté, et presque en même temps, éprouvait Flaubert. L'auteur des *Mémoires d'un fou* (1838) ne se trompait pas en dédiant à son ami ces pages désolées, où il dit

(1) La *Correspondance* de Flaubert contient huit lettres à Le Poitevin ; j'en ai sous les yeux 37 inédites, écrites par ce dernier à son ami. Le reste a été ou perdu, ou détruit ; il est donc presque toujours impossible d'en établir l'alternance chronologique. Ainsi la série des lettres de Le Poitevin à Flaubert commence en 1842, tandis que la première réponse de Flaubert est de 1845. Ces lacunes sont d'ailleurs facilement explicables par le caractère des lettres en question ; si j'en juge d'après celles que j'ai sous les yeux, elles ne pourraient guère être indifféremment publiées : les confidences échangées par les deux amis portent très souvent sur des détails extrêmement licencieux, voire même obscènes, et je conçois que plus tard eux-mêmes, ou leurs héritiers, aient préféré en faire disparaître le plus grand nombre.

avoir renfermé son âme tout entière. Nul plus qu'Alfred n'était à même de comprendre et de partager le trouble profond qui les inspirait.

Une désillusion très générale provoquait l'accablement dont il sentait maintenant tout son être envahi. L'expérience avait menti à son rêve; les espérances autrefois complaisamment édifiées pour l'avenir se trouvaient ruinées; le monde lui apparaissait très différent de ses prévisions, il sentait son existence orientée contre ses désirs. En fait, elle n'offrait rien dont il pût à juste titre se plaindre. Mais dans cet esprit sans cesse replié sur lui-même, très personnel et bouffi d'orgueil, les moindres contrariétés revêtaient facilement l'aspect d'irréremédiables catastrophes; l'excès de sa sensibilité en décuplait encore l'importance; enfin la faiblesse de son caractère, son manque de volonté, transportaient sans cesse pour lui l'intérêt de la vie d'un objet à un autre, sans qu'il se fixât à rien de positif et de certain. Il allait d'écueil en écueil comme un vaisseau en dérive, ballotté au gré des impressions les plus contradictoires, tirillé en tous sens par des caprices changeants, avec le regret constant de mille convoitises irréalisées et le dégoût anticipé de mille jouissances possibles. Absorbé dans la contemplation de son « moi » dont il faisait le centre et la mesure de son horizon, il ne parvenait pas à s'en distraire par un effort violent, capable de l'arracher au spectacle de sa propre souffrance et de déverser au dehors son activité latente. Mais il ne donnait en pâture à son cerveau et à son cœur que des chimères à la poursuite desquelles s'usaient sans profit ses plus belles facultés; le reste n'obtenait de sa part qu'un superbe mépris.

Il n'aimait pas sa profession d'avocat. La science du droit, cependant, ne paraît pas l'avoir jamais rebuté autant que Flaubert; de petits succès accompagnèrent même ses débuts oratoires, qui auraient dû lui faciliter la tâche et stimuler son zèle (1). Mais la régularité monotone d'une besogne imposée,

(1) « Je viens de plaider deux mauvaises affaires, j'ai obtenu dans chacune

L'apprentissage nécessaire, les routines et les broutilles du métier lui demeuraient insupportables. Sur le conseil de ses parents, il s'était fait inscrire membre d'une « parlotte » où s'exerçaient les jeunes stagiaires du barreau. En outre, il travaillait comme attaché, probablement officieux, du Procureur général du Roi (1).

Ses occupations ne lui laissaient aucun loisir. La journée finie, quand il avait préparé ses plaidoiries, médité ses confé-

l'écartement de toutes les circonstances aggravantes. J'ai obtenu beaucoup de félicitations, à deux reprises celles du président de Bauchamp dans son résumé. Je crois les avoir méritées. Ce dont je me f..., du reste » (*Lettre inédite à Flaubert*, 30 décembre 1842). — Le Poittevin paraît même assez infatué de ces premiers succès, et très convaincu de son talent d'avocat. L'orgueil, d'ailleurs, est d'une façon générale son moindre défaut, comme il était aussi celui de Flaubert. Je lis dans une autre de ses lettres du 15 décembre 1842 ce passage : « J'avais demandé au Président des assises une assez belle affaire et le président me l'avait promise s'il avait à la donner d'office. Le jour de l'interrogatoire, qui était hier, il demande à l'accusé s'il a fait choix d'un avocat. — Oui, répond le gaillard. — Si vous n'en aviez pas eu, reprend le Président, j'aurais remis vos intérêts à M^e Le Poittevin, jeune avocat de talent (texto) — J'en suis fâché, a repris l'accusé, mais je veux être défendu par M^e G....., que j'ai choisi. — Le mieux est que le Président a raconté la farce, et qu'on se f... de G..... et peut-être de moi. Si tu étais un gaillard, tu viendrais de Paris ici pour écouter la plaidoirie que prononcera le citoyen G..... dans cette affaire ». — Dans une autre lettre, du 26 novembre 1842, il raconte une discussion qu'il a eue avec un substitut sur l'orthographe d'un mot, discussion dans laquelle le substitut avait témoigné d'une complète ignorance, et il conclut avec mépris : « Voilà pourtant les gaillards qui nous mènent ! »

(1) Il y a là dans la situation de Le Poittevin quelque chose d'assez inexplicable. Comment pouvait-il être à la fois avocat et attaché au Parquet ? Le fait n'en reste pas moins exact. Je lis dans une lettre inédite de Flaubert à Chevalier, du 24 février 1842 : « Alfred travaille chez le Procureur général et passe son temps à faire des actes d'accusation. Demain il débute dans une affaire de vol où un adolescent a dérobé quelques pièces de cinq francs. » Nous avons vu plus haut qu'il s'était fait inscrire comme stagiaire à la date du 13 mai 1842. Or j'ai sous les yeux une lettre adressée à Flaubert, 19 rue de l'Est à Paris, écrite sur une feuille à en-tête imprimé du Parquet du Procureur général : c'est un acte d'accusation en blanc. Le Poittevin a rayé la formule d'usage, n'en laissant subsister que quelques mots et en a ajouté d'autres ; de façon qu'on lit : « *Le 3^e attaché du PROCUREUR GÉNÉRAL DU ROI PRÈS LA COUR ROYALE DE ROUEN EXPOSE...* (suit la formule, rayée)..... *au sieur Gustave Flaubert etc...* » Cette lettre n'est pas datée, mais le timbre de la poste indique 30 mars 1843. D'ailleurs l'adresse est une confirmation indirecte de l'année où elle fut écrite : en mars 1842 Flaubert n'habitait pas encore rue de l'Est à Paris (cf. *Corresp.* I, 59). Enfin, dans d'autres lettres inédites, Le Poittevin parle encore simultanément de ses occupations comme avocat et comme attaché au Parquet.

rences ou rédigé des actes d'accusation, il ne lui restait qu'une grande fatigue, un impérieux besoin de ne penser à rien et de ne rien faire : sans même avoir le courage d'écrire à ses amis, le plus souvent il se contentait de jouir délicieusement de son repos. A plus forte raison cette sorte de paresse le détournait-elle de tout labeur artistique. L'effort créateur de l'écrivain exige toujours une contention d'esprit mal conciliable avec des soucis du genre de ceux qui l'obsédaient; comment suivre attentivement une idée poétique ou philosophique, entreprendre une lecture sérieuse, dans le désordre de mille problèmes pratiques et d'obligations impérieuses à remplir? Il en était d'autant moins capable qu'il avait toujours travaillé fort lentement et, selon son expression (1), « digéré » soigneusement sa nourriture intellectuelle. En fait, cette période de son existence coïncide avec un ralentissement notable de sa production littéraire (2). Ajoutez enfin qu'étant donné le tour naturellement critique de sa réflexion, il ne pouvait se défendre d'un certain scepticisme à l'égard des principes juridiques dont il avait à faire application. Il n'en concevait ni la solidité ni le bien fondé. Très semblable à Flaubert sur ce point, il estimait scientifiquement inacceptable la prétention qu'ont les hommes de discerner le bien du mal, de juger ou de punir en vertu de règles toujours relatives et arbitraires. Bien qu'assez fier, au fond, d'un talent que ses confrères ne lui contestaient pas, il en regardait donc l'exercice comme une frivolité, moins digne de sa pitié que de son ironie dédaigneuse (3).

(1) Lettre inédite du 14 avril 1847.

(2) Quoique la plupart de ses poésies ne soient pas datées on parvient, grâce aux allusions qui y sont faites dans ses lettres, à deviner très approximativement l'époque de leur composition. Or il en est à peine deux ou trois qu'on puisse, en toute certitude, rapporter à la période comprise entre 1838 et 1842. Je veux bien que d'autres aient pu disparaître, et que ce ne soit pas là un argument très décisif. Mais il paraît bien difficile de concilier les aveux répétés de sa paresse avec une production suivie et abondante.

(3) Il écrit par exemple à Flaubert, alors étudiant en droit : « Que dis-tu de la procédure, où tu dois procéder à pas de Flaubert, et promettre à ton père un rival de son nom dans une autre branche? Que dis-tu du Code Pénal? » Celui qui

Le genre d'existence qu'il était contraint de subir ne lui inspirait en somme qu'ennui et répulsion. Il faut lire sa correspondance pour mesurer l'étendue de son découragement, et en même temps saisir sur le vif les traces de l'apathie physique et morale dans laquelle il se trouvait plongé. Voici par exemple le début d'une lettre du 13 décembre 1842 à Gustave Flaubert :

« Quel que soit le plaisir que j'éprouve d'habitude à lire tes lettres, j'ai vraiment éprouvé un moment de remords en lisant celle que je viens de recevoir. Ce n'est pas que je ne pense à t'écrire, et cela souvent : je crois que tu n'en douteras pas et que tu n'imputeras point à mon cœur les paresse de ma main. Mais j'ai assez de besogne au Parquet pour donner à ce méchant travail les meilleurs de mes moments, après quoi je me croise les bras de lassitude, de dégoût et de pitié. Je crois en effet que si nous sommes de ce monde, nous ne sommes pas de ce siècle. Avons-nous quelque chose à expier, je ne sais ; mais le forfait doit être grand, s'il est en raison de l'embêtement de notre vie ».

Ailleurs, le 8 décembre : « Je te demande mille fois pardon, mon cher ami, de l'oubli où j'ai paru te laisser. Le fait est que je suis accablé de rapports aux conférences, d'actes d'accusation, d'ennuis par dessus tout cela, et que tout en pensant à toi souvent ces causes ont amené leurs retards. J'aurai du mal à me faire au sérieux de ma position. J'use des souliers pour me distraire, et par cela même que j'avais pour l'art une vocation exclusive j'y deviens de plus en plus étranger. J'ouvre quelquefois un livre par ennui, mais je n'en ai pas lu trois lignes que la même cause me le fait fermer. Le flot que j'avais cru diriger m'emporte et la course triomphale que j'aurais voulu gagner se change en un naufrage vulgaire dont nul ne saura même la place ».

Plus loin enfin, dans la même lettre : « J'ai aujourd'hui à

« aura... sera puni de »... Sens-tu la beauté de l'homme puni et du magistrat qui punit? Si, à quelque jour, les mêmes bancs nous réunissaient pour appliquer la loi! ce serait à désirer que Rabelais revînt pour faire un nouveau roman! » (7 juin 1843).

débatte une belle question de droit ; comme je l'ai peu étudiée, je crains d'exciter par mon peu de zèle le mécontentement de mes confrères. Aussi je vais manger une omelette au jambon pour me donner du cœur. Ah ! mon pauvre ami, quelle vie nous menons ! C'est à faire pitié à un portefaix ».

Même abstraction faite des vexations inhérentes à sa situation d'avocat, les circonstances de sa destinée n'étaient pas davantage propres à le satisfaire. Comme beaucoup de jeunes gens de sa génération, il s'était d'abord livré sans réserves à toutes les séductions des existences brillantes, aventureuses, amoureuses, indépendantes, que les Romantiques prêtaient gratuitement aux héros de leurs romans, au mépris de la réalité, si souvent terne, douloureuse et vulgaire. Il avait donc rêvé voyages, passions ardentes, succès de fortune ou d'amour-propre, liberté matérielle et morale, croyant, par une illusion fréquente, retrouver plus tard dans le monde, autour de lui, la représentation fidèle du tableau idéal qu'il admirait en lui-même. Mais au contraire le monde s'était révélé inélegant, méchant, prosaïque. Le résultat de ses premières observations ayant trompé radicalement son attente, très tôt il suivit le contre-pied et s'exagéra volontairement les difformités du modèle. Sans s'apercevoir qu'il faisait fausse route en prenant ses propres émotions et ses propres idées comme critérium d'appréciation, et que son imagination d'enfant avait été la seule cause de ses déconvenues, il accentua encore le sentiment d'une disproportion dont il souffrait déjà en s'appliquant partout et à propos de tout à découvrir les aspects déplaisants et mesquins des individus et des événements. Du jour où l'inexactitude de ses opinions préconçues lui devint évidente, au lieu de chercher à en corriger les données, à saisir les motifs de son erreur, il crut préférable d'englober la réalité tout entière dans une haine de principe, et ce faisant il ménageait une fois pour toutes à son avenir un vide douloureux. Condamner d'avance le réel à un mépris indiscutable, n'est-ce point détruire à jamais la possibilité d'y prendre plaisir ou intérêt ?

Sans qu'il soit nécessaire d'insister, on retrouve dans ces dispositions d'esprit de Le Poittevin une complète analogie avec les tendances pessimistes de Flaubert. L'un et l'autre procédèrent donc, autant que nous pouvons en juger, par les mêmes étapes et aboutirent aux mêmes régions désolées. Dans les rapports quotidiens des deux amis, l'échange de leurs impressions sur la vie, sur le monde, tenait assurément une place considérable. La concordance de leurs jugements et de leurs sentiments n'a rien d'extraordinaire, et il suffit de faire intervenir encore la qualité d'aîné que possédait Le Poittevin pour expliquer, ici comme ailleurs, la puissance entraînant de son exemple, l'influence incontestable qu'il exerça sur son camarade (1).

(1) Cette influence, en effet, ne peut être sérieusement mise en doute. Les nombreux passages de sa *Correspondance* où Flaubert évoque le souvenir de Le Poittevin en témoignent. De même les *Souvenirs littéraires* de M. Du Camp. Aussi bien, les critiques contemporains ne s'y sont jamais trompés, et quoique connaissant mal la psychologie de Le Poittevin, ils ont pu affirmer à juste titre non seulement qu'il avait joué un rôle considérable dans la formation intellectuelle de son ami, mais surtout qu'il avait laissé son empreinte ineffaçable sur ses opinions, ses sentiments, son caractère. J'aurais voulu être plus précis et pouvoir établir, par le rapprochement chronologique de textes authentiques, la réalité de cette influence morale. Il eût été intéressant de prouver, par la comparaison de leurs lettres et de leurs ouvrages respectifs, que le pessimisme de Le Poittevin est antérieur à celui de Flaubert; que l'épanouissement d'une telle conviction chez le premier a bien déterminé chez le second, encore tout enfant, l'apparition de manières de voir et de sentir analogues. Les lacunes que présente leur correspondance rendent cette démonstration rigoureusement impossible. A l'époque où nous découvrons les traces positives et directes du pessimisme de Le Poittevin, soit dans ses premières poésies, datées 1836-1837, soit dans ses lettres aux environs de 1842, il y a longtemps déjà que nous savons, par la *Correspondance*, par les *Mémoires d'un fou*, par toutes les premières œuvres de Flaubert, à quel point celui-ci est déjà dégoûté de l'existence, dédaigneux des bourgeois, sceptique sur la possibilité du bonheur, de l'amour, etc. On risquerait donc, si l'on s'en tenait à ce moyen d'information, d'aboutir à une conclusion tout opposée à celle que je crois être la vraie. Mais il ne faut pas oublier que la période de leur enfance, les premiers moments de cette intimité si confiante, nous échappent; Flaubert a dix ans quand il écrit la première lettre qui nous soit parvenue : en fait, avant sa quinzième année, il est bien difficile de saisir dans sa *Correspondance* une expression nette de son caractère. Quant à Le Poittevin, nous ignorons à peu près tout de lui jusqu'en 1836, c'est-à-dire jusqu'à sa vingtième année; la plus ancienne lettre inédite que j'aie retrouvée de lui est de 1840 : il avait alors vingt-quatre ans. C'est seulement par induction, par une interprétation aussi fidèle que possible des confidences de son adolescence et de son âge

Aussi bien, si nous étudions dans ses lettres l'expression écrite de ce pessimisme, nous la trouvons de tous points semblable à celle que renferme la *Correspondance* de Flaubert. L'un et l'autre ils ont leurs thèmes favoris, qu'ils développent à tout bout de champ et qui leur servent à traduire leur révolte contre l'existence. Le Poittevin, par exemple, ne manque pas une occasion de ravalier la vanité de l'homme : il signale au passage toutes les preuves de la dépendance où nous sommes, soit vis à vis des autres hommes, soit à l'égard des événements. Il se plaît à dévoiler d'un mot la stérilité de nos efforts, le néant de nos plus hautes aspirations. La bonne moitié des *Mémoires d'un fou*, nous le savons, ne contient pas autre chose. Il se montre de même hostile aux usages sociaux (1), qu'il appelle, lui aussi, autant d'« hypocrisies ». Rebelle aux exigences des mœurs

mûr, que nous pouvons pénétrer à demi le mystère de sa jeunesse. Or il est bien certain que si son amitié avec Flaubert a eu pour résultat l'influence dont nous parlons, c'est surtout au début qu'elle dût être active et efficace. Pendant ces longues et quotidiennes conversations, dont quelques lettres de Flaubert nous font entendre l'écho, Le Poittevin parlait avec l'autorité d'un aîné, déjà blasé par une expérience plus complète de la vie. Flaubert n'hésite pas à reconnaître que les *Mémoires d'un fou* par exemple, ce livre si cruellement désabusé, résume une conception de la destinée humaine telle qu'ils l'ont à eux deux élaborée et qu'elle s'est dégagée pour eux des circonstances de leur enfance. Est-il invraisemblable de penser que Le Poittevin, ayant déjà des opinions arrêtées à une époque où Flaubert commençait seulement à être en âge de réfléchir et de juger, ait naturellement amené son ami à partager ses vues ? D'ailleurs, dans ce fonds de convictions communes exprimées souvent en termes identiques, il serait toujours bien délicat de préciser les attributions. En l'état actuel de la documentation, même avec les quelques textes inédits sur lesquels s'appuie cette introduction, on peut, pour ainsi dire, étudier leur pessimisme comme un produit, comme le résultat acquis d'une évolution parallèle ; mais pour en noter les progrès successifs, il faudrait savoir quels éléments chacun a apporté à cette œuvre de collaboration, et ici, faute d'appui, la critique reste en défaut. On ne s'étonnera donc pas de trouver quelque imprécision chronologique dans notre analyse de la psychologie de Le Poittevin comparée à celle de Flaubert. Mais encore une fois cette imprécision ne prouve qu'une chose, la rareté des matériaux et leurs lacunes. Et il n'en est pas moins vrai qu'étant donné la parfaite similitude des caractères et des sentiments de ces deux hommes ; étant donné que Le Poittevin était l'aîné, que son ami avoue lui-même avoir profondément subi son influence, tout nous invite à la considérer comme en effet démontrée.

(1) « J'ai fait hier mes visites. Sens-tu la beauté plastique de l'homme en frac noir, qui fait des visites de 1 heure à 7, et rentre après cela dans sa cachette

modernes, il reproche à la civilisation de sacrifier le beau à l'utile, de ne tenir aucun compte de la plastique naturelle : son horreur du bourgeois atteint un degré que Flaubert seul a dépassé. S'il n'a point de colères indignées et d'injures violentes à lancer au visage de ses concitoyens, c'est que l'emportement n'est pas son fait : mais ses critiques n'en restent pas moins mordantes, ses plaisanteries cruelles. Et, tout comme Flaubert voyait dans une paire de bottes vernies le symbole de la médiocrité esthétique de son époque, lui-même considère la mode des pantalons à pont comme « la marque indéniable de notre bêtise et de notre déchéance » (1).

D'une façon générale, son entourage lui est antipathique ; et par une réaction qui démontre bien encore sa parenté avec les Romantiques, nous le voyons possédé par le tourment de l'exotisme, sous les deux formes que lui assignait Th. Gautier, exotisme dans le temps, exotisme dans l'espace. Il éprouve un plaisir singulier à évoquer les races disparues, les civilisations mortes. Les sujets de ses poésies, pour la plupart empruntés à l'antiquité, témoignent clairement de cette préférence. Son goût pour l'histoire, dont nous avons donné tout à l'heure une explication en le rattachant à la tournure philosophique de son esprit, se compliquait d'un besoin d'imagination très comparable à celui qui guidait Flaubert. Quant à l'exotisme dans l'espace, il correspondait chez lui au désir constant de voir se renouveler le décor et les événements de sa vie. Les pays de soleil et de lumière le fascinaient irrésistiblement : ils lui semblaient éclairer une vie moins banale, des passions plus chaudes, des horizons plus larges que les ciels gris de Normandie, si

pour y dîner ? » (*Lettre inédite* du 23 septembre 1842). — Au moment où Flaubert va partir pour son voyage de Bretagne, il lui écrit : « Je te souhaite le plus possible d'antiquités, le moins possible de choses d'aujourd'hui » (14 avril 1847). — Ce sont là des exemples entre bien d'autres qu'il serait souvent difficile de citer ici.

(1) D'après une lettre inédite de mars 1844, que nous ne pouvons songer à reproduire, mais qui serait à mettre en parallèle de la lettre de Flaubert sur la « question des Bottes comparées aux littératures » (*Corresp.*, II, 306 à 308).

bien harmonisés cependant aux mélancolies de son âme désabusée. L'Orient — et dans sa pensée ce mot désignait aussi bien la Grèce, avec ses souvenirs classiques, que l'Afrique avec ses fleurs et ses parfums, ou l'Asie des récits bibliques, tout ce qui, en un mot, n'était pas la France (1) — l'Orient représentait à ses yeux la patrie d'élection du poète : à la vision de paysages merveilleux, de langueurs voluptueuses, de tonalités éclatantes, il mêlait sans cesse des réminiscences littéraires ou artistiques (2), cherchant ainsi à oublier doublement sa terre d'origine. Mais ces rêveries fragiles, à chaque instant troublées par un rappel brutal du présent, étaient autant de motifs nouveaux de tristesse et de regrets. Loin de calmer son impatience, de telles fictions ne pouvaient qu'augmenter son spleen. Flaubert et lui souffraient également d'un exil purement imaginaire, obsédés par l'idée de ces splendeurs qu'ils ignoraient en fait et dont la privation leur causait cependant une perpétuelle torture (3).

Elle était d'autant plus cruelle que, par contraste, il menait une vie sédentaire, monotone, qui semblait la négation voulue de son désir. La plus grande partie de l'année il demeurait à Rouen, « joyeux comme un chien à l'attache », retenu par le

(1) Il écrit par exemple à Flaubert en 1845 : « Quant tu seras à Lyon, tu monteras à Fourvières pour aller voir l'église Saint-Irénée. Tu demanderas à des cendres dans les caveaux et tu y pourras voir les os du martyr. Je les ai contemplés et touchés le soir, à la clarté de la lune ; tu te souviendras de moi, et aussi à la jonction de la Saône et du Rhône. C'est là que je me suis arrêté, et qu'il m'a fallu retourner, bien qu'enviant les flots qui allaient toujours. Je crois que je ferai cette année la même excursion, sauf que nous irons peut-être à Marseille. Je m'en f... bien ! Tant que la langue de mes compatriotes me résonnera aux oreilles, je me croirai toujours à Rouen ou à Darnétal. Il y a des souvenirs qui gâtent tout ».

(2) Voir plus loin sa poésie intitulée *L'Orient*.

(3) Par exemple, à propos du salon de peinture de 1844, Le Poittevin écrit à Flaubert : « Il y a au Louvre de magnifiques paysages de Marilhac : *Le Nil ; l'Égypte ; Une caravane dans le désert*. Là j'irai, voyageur... etc. Je ne pense qu'à cela, et si à trente ans je ne mets pas le pied à l'étrier, c'est que je serai bien changé ou bien malade » (8 mai 1844). — Flaubert lui réplique : « Ah ! cher vieux, quand irons-nous nous coucher à plat ventre sur le sable d'Alexandrie, ou dormir à l'ombre sous les platanes de l'Hellespont ? » (*Corresp.*, I, 85; 13 mai 1845).

Barreau ou par le Parquet. Pendant les vacances il accompagnait ses parents à Fécamp et parfois à Cherbourg, où habitait un de leurs cousins (1). C'étaient quelques semaines de grand air et d'indépendance relative. Mais peu à peu l'habitude de se retrouver chaque année au même moment dans les mêmes lieux lui avait fait prendre en grippe Fécamp, les vacances et le reste (2). L'absence totale d'imprévu dans ses distractions, d'élément nouveau dans les spectacles offerts à sa vue et dans les objets proposés à son activité, le plongeait dans une torpeur physique contre laquelle il n'essayait même plus de réagir. Quelquefois il se promenait une heure ou deux sur les falaises, regardant moins autour de lui qu'en lui-même, tout entier à ses réflexions :

« Tout à l'heure, écrit-il, ne sachant que faire, j'ai ouvert ma porte qui donne sur la côte, j'ai tourné du côté de la ville, puis revenant brusquement j'ai suivi la route des falaises en passant sous la chapelle. Le ciel était gris, la mer monotone. A mesure cependant que je la découvrais et que derrière les falaises s'en démasquaient d'autres, elle me plaisait, je ne sais pourquoi,

(1) En particulier, pendant l'année 1842, il fit avec son père un assez long voyage sur les côtes de Normandie et de Bretagne. — Une de ses lettres de 1845 laisse de même entendre qu'il revient de Saint-Malo et de Cherbourg. Enfin j'ai cité tout à l'heure (p. xxiii; n. 1) un fragment d'une autre lettre, également de 1845, où il est question d'un voyage à Lyon. Mais j'ignore absolument quand se place le voyage, sa correspondance ne contenant que cette seule allusion.

(2) « Me voilà enfin revenu dans ma niche, après une assez longue tournée ; ne sachant pas très bien pourquoi j'y retourne et ne voyant guère dans quel but j'en étais parti. Si tu étais, toi, il y a deux ans à Fontarabie, je t'apprendrai par compensation que j'étais il y a un an à Fécamp, il y a deux ans à Fécamp, il y a trois ans pareillement, que m'y voici encore et toujours à la même époque, *et sic in infinitum* (Lettre inédite à Flaubert, 11 sept., 1842). — Ailleurs encore : « C'est une singulière chose que ces lieux où l'on revient tous les ans. On rattrache le dernier départ à l'arrivée récente, et il semblerait que l'espace intermédiaire ne s'est pas écoulé. Voilà bien des années que je compte ainsi rapides, et cependant la vie humaine n'en a guère. Où courons-nous?... Te rappelles-tu l'année dernière quand, en revenant de Fécamp, je t'ai rapporté ma pacotille. C'est après, je crois, que je suis venu te voir avec Levesque et Boivin dans ce vieux fiacre. Ils chantaient sur la route comme des gens ivres. J'entends encore les « piou, piou » de Levesque, et je vois les prairies couvertes d'eau. J'ai des souvenirs de faits insignifiants ; c'est peut-être parce que j'ai toujours oublié les choses importantes » (Lettre inédite à Flaubert, 15 septembre 1845).

mieux ainsi que si le soleil l'eût illuminée. Je me suis retrouvé fils du Nord en traversant les brouillards alors légers des bruyères et j'ai senti en moi quelque chose de l'ancienne vie des Scythes nomades. Je pensais à cela quand la falaise à jour d'Étretat, se découpant sur l'horizon, m'a ramené à d'autres idées. Du haut de la roche où je dominais il m'a semblé nous voir tous deux, au jour déjà lointain où nous y avons été ensemble, marchant côte à côte sur le sable. Quel était ce *moi* soucieux et chagrin qui regardait de là cet autre *moi*, sinon plus gai, du moins plus jeune?... J'ai voulu qu'entre nous la communion fût complète et je t'envoie la moitié de ce souvenir... » (1).

Mais le plus souvent il restait enfermé dans sa chambre, ne fréquentant personne, méditant, lisant et rêvant :

« Je sors rarement de mon trou. J'entends le bruit de la mer à toute heure du jour : c'est mon chant de nourrice. Le soir je vois le lever de la grande Ourse, j'attends que la lune paraisse, je la salue d'un bonsoir, et au bout d'une heure je vais me coucher » (2).

Pendant plusieurs années nous le voyons ainsi réduire au minimum la dépense d'énergie nécessaire à la vie quotidienne (3), et cela sans aucune raison, à l'encontre même de son tempérament, rien que par une sorte de dépit mêlé de résignation et de fierté. Sa solitude et son apathie lui pèsent et

(1) *Lettre inédite* à Flaubert du 29 septembre 1842. On lit encore, dans une autre lettre, qui est probablement de 1843 : « Je vais me promener tous les jours au soir sur la jetée. Le temps est beau et je pense autant à toi que Calypso à Ulysse. Te souviens-tu de l'histoire que je te racontais en montant la côte, de ma ribotte avec Baudry? Vois-tu encore le rayon de soleil qui nous tombait sur la figure? Il y a de cela un an! *Grande mortalis aevi spatium!* »

(2) *Lettre inédite* à Flaubert du 23 septembre 1842.

(3) « Si tu fais à Trouville ta compagnie d'un matelot stupide et d'un enfant de huit ans, c'est bien, mais au dessous de moi qui ne la fais de personne. Je vis seul à la manière de Timon. Je suis apparemment le Méchant de Diderot, qui vit seul; ce qui est sûr, c'est que je ne me débaltraï pas comme Rousseau pour m'en défendre » (*Lettre inédite* à Flaubert, 23 septembre 1842). — Ailleurs, dans une autre lettre du 15 novembre 1842 : « Je me figure qu'il se fait autour de moi un désert étrange. La solitude est bonne pour les forts, à condition d'y grandir; vient-elle trop tard, l'homme est comme un vieil arbre qu'on charge de place, il finit par en mourir ».

cependant il se fait gloire d'y persévérer (1). Le manque de volonté — et c'est bien là, en somme, le fond de sa maladie morale (2) — l'empêche de résister à l'envahissement de cette demi-somnolence. Il ressemble assez à un prisonnier qui, sous prétexte que la clef des champs lui est refusée, s'obstinerait à demeurer immobile dans l'ombre de son cachot, tandis que ses compagnons de misère vont et viennent à leur gré parmi les cours de la prison, se donnant au moins chaque jour, pendant quelques heures, l'illusion de la liberté.

D'ailleurs, eût-il même cherché sérieusement à combattre son inaction, son état de santé aurait sans doute contribué malgré lui à la prolonger. Il avait toujours été souffreteux, délicat, et en fait, dans ses lettres, il se plaint très souvent d'être malade, sans laisser deviner de quel mal il est atteint (3). Il y a certainement une relation entre ces conditions physiologiques et les manifestations de caractère que nous venons de décrire brièvement. Et l'on est un peu tenté de se demander si l'on n'est point tout simplement en présence d'un cas banal de neurasthénie. Mais à y regarder attentivement, on découvre en lui les

(1) Dans une lettre du 25 juillet 1843, par exemple : « Je n'ai, comme tu le penses bien, rien de nouveau à t'annoncer. Voilà près de 3 mois que je n'ai passé le seuil de ma porte, si ce n'est en voiture dont je ne descends guère »... — Plus tard, dans une lettre du 14 avril 1847, écrite après un voyage en Italie : « Comme les gens qui ont été sur mer et qui n'en ont rapporté qu'une grande répugnance pour y retourner, je suis, depuis mon retour de Naples, tout à fait antipathique au moindre dérangement. Quelques promenades devant la maison, dans le potager, et rarement jusqu'à la lisière des bois, voilà l'évolution journalière du corps qu'il plut à la divine Providence d'associer à mon esprit. Ce n'est pas du reste que celui-ci travaille beaucoup; ils dorment tout simplement chacun de leur côté ».

(2) « Ce qui m'a toujours manqué, c'est la volonté. Je l'ai pressenti avant de le savoir et c'est pour cela peut-être que je n'ai jamais cru au libre arbitre » (*Lettre inédite* à Flaubert, sans date, mais probablement postérieure à 1845).

(3) Par exemple : « J'ai vraiment à te demander pardon, mon cher Gustave, de mon long et coupable silence. Mon inertie se développe à proportions si colossales qu'il n'y a plus en moi le principe de la moindre action. J'ai été à nouveau malade depuis quelque temps, et tu dois penser que cela n'a pas contribué à me rendre plus exact. Je m'arrache cependant à mon feu, à ma paresse, pour t'envoyer cette lettre et me remettre à ta miséricorde » (*Lettre inédite* du 8 juin 1843).

signes d'une tristesse plus complexe et il ne suffit pas, pour l'expliquer, d'un terme médical aussi peu défini. Si, dans les circonstances positives de sa destinée et dans ses dispositions naturelles, on peut trouver déjà des motifs plausibles de découragement et d'abattement, ce n'est point encore assez pour justifier son pessimisme profond.

Peut-être, si sa vie intime nous était mieux connue, si sa correspondance fournissait des détails explicites sur les événements antérieurs à 1842, pourrait-on attribuer à ce pessimisme une origine beaucoup plus précise. Il semble bien en effet que Le Poittevin, comme Flaubert et à peu près en même temps que lui, ait été victime d'une cruelle désillusion sentimentale. Autant qu'on peut le conjecturer par quelques allusions toujours très vagues de ses lettres, il fit vers 1837 ou 1838, à Fécamp ou à Honfleur, la rencontre d'une jeune fille que ses parents conduisaient aux bains de mer. Comment s'appelait-elle? Il ne la nomme pas autrement que Flora. Qui était-elle? Nous l'ignorons absolument. Eut-il même l'occasion de lui parler, d'entrer en relations avec sa famille? Nouvelle interrogation sans réponse. Il est possible, étant données sa timidité excessive et cette espèce de honte à dévoiler ses sentiments qui est toujours restée chez lui un trait de caractère dominant, qu'il se soit contenté d'imiter le héros du fameux sonnet :

N'osant rien demander et n'ayant rien reçu.

Peut-être aussi son imagination lui montra-t-elle une affection partagée là où existait à peine un prologue d'idylle. En tous cas, au bout de quelques semaines, chacun s'en fut de son côté, et nous savons que jamais plus il ne revit celle qui, la première, lui avait inspiré de l'amour. Mais l'histoire de Flora et de Le Poittevin présente tant de ressemblances avec l'histoire de Maria et de Flaubert qu'on peut, sans risque d'erreur appréciable, appliquer au premier le récit fait par le second de son propre désespoir. Flora avait traversé sa vie à l'âge où ce mot : amour, résume pour l'homme toutes les ambitions de l'esprit et

toutes les tendresses du cœur. Quelque part qu'ait eue l'imagination dans la violence de sa passion, celle-ci contenait le germe et l'avenir de ses plus chères espérances. Tout son horizon s'était trouvé pendant un moment limité à un regard ou à un sourire de cette jeune fille. Dès lors, on conçoit aisément qu'un doute très général, une méfiance constante à l'égard de lui-même et des autres, aient suivi cette minute de foi et d'abandon. Au lendemain de cette aventure il crut donc avoir atteint le fond de la détresse humaine et garda pour jamais l'amertume de son isolement. C'est un pessimisme bien romantique que celui auquel un chagrin d'amour et, plus largement, le sentiment d'une irrémédiable solitude morale sert de base. Le Poitevin trahit encore par là ses attaches avec la génération littéraire de 1820. Le premier éveil de son cœur n'avait pas été spontané : longtemps avant d'avoir rencontré Flora, il s'était ingénié à rêver sous toutes ses formes l'amour idéal tel qu'il est décrit dans les livres, et précisément sa déconvenue restait pour beaucoup la conséquence inévitable d'aspirations superficielles et prématurées. Il n'en accepta pas moins les résultats de cette première expérience comme s'ils eussent été définitifs ; et il en fit l'occasion d'expériences nouvelles, sans s'apercevoir que la question demeurait identique et que son jugement risquait, comme autrefois, d'être faussé par ses idées préconçues.

C'est ici qu'il est curieux de voir comme sa psychologie se complique. Le désir de chasser de sa mémoire l'image trop présente de Flora le poussa vers d'autres aventures : à Rouen comme à Paris, il connut la banalité des liaisons passagères, l'écoeurement des amours de rencontre. Peut-être, dans le nombre de ses bonnes fortunes, aurait-il pu trouver de quoi satisfaire le besoin d'affection qui le tourmentait toujours (1) ; mais certain d'a-

(1) En 1842, le 11 septembre, il écrivait à Flaubert : « Lorsque je suis arrivé au Havre, il était à peu près nuit. Il y avait à une fenêtre de l'Hôtel de l'Amirauté deux femmes, l'une jeune, l'autre plus âgée. J'ai cru que c'étaient Flora et sa mère et je suis revenu le soir errer sous la lumière qui tombait des fenêtres. *Errat qui putat!*... Ce n'était pas elle. Elle a quitté le Havre il y a 15 jours et

vance d'être encore trompé il se défendait désormais d'envisager l'amour autrement que dans ses aspects grossiers, matériels, et par un parti pris constant se tenait en garde contre l'éternel mensonge de la volupté. Ses lettres, qui nous renseignent très complètement sur tous ces détails intimes, nous le montrent cherchant partout à faire la critique de son ancienne sentimentalité; il prenait plaisir à jongler avec ses propres impressions, moins pour en jouir davantage que pour se convaincre de leur exagération et remettre, pour ainsi dire, les choses au point. Il y avait en lui désormais deux personnages, dont l'un, toujours de sang-froid, était sans relâche occupé à contempler avec raillerie ou pitié le trouble, l'émotion ou le plaisir de l'autre (1).

Non seulement il affectait dans sa correspondance un cynisme parfois outré (2) — (qu'expliquerait assez le simple désir « d'épater le bourgeois ») — mais il faut bien l'avouer, de 1840 à 1843, sa vie a été étrangement mêlée de débauches et d'orgies de toutes

j'en ai été pour mes frais d'émotion. Pourquoi cette jeune fille, que j'ai connue à peine, m'est-elle ainsi restée dans la mémoire? Je ne le sais et sans doute que quelques heures de plus m'en auraient désenchanté comme des autres. Mais enfin j'aime à y penser de temps en temps. Est-ce parce que je lui ai adressé deux pièces de vers, et ce souvenir d'elle n'est-il qu'une nouvelle forme de la vanité? » — Une des deux pièces de vers dont il est question dans cette lettre, intitulée précisément *A Flora*, sera reproduite plus loin; on y constate aisément cette insouciance « désenchantée » dont il parle, et qui ne répond guère à la passion profonde qu'il éprouva au début. Cette poésie est approximativement de 1842.

(1) Il écrit par exemple à Flaubert en mai 1845 : « J'ai été élevé dans ce pays. Le Havre et Honfleur pour beaucoup de causes me donnent encore un attendrissement singulier. J'y rêvais d'amour quand j'étais très jeune, de cet amour que je refuserais aujourd'hui d'où qu'il vint, quel qu'il fût. J'ai aujourd'hui le mot de cette bouffonnerie, exquise entre toutes, mais j'aime à revenir dans le passé, quand je croyais... De ces femmes-là les unes sont mariées, les autres encore à prendre. Chose étrange : j'ai les sens après, *mais je ne peux donner un baiser qu'il ne soit ironique*. Je ne sais ce que tu penseras d'un projet que je réaliserai dès que je pourrai, j'irai passer trois jours au Havre et à Honfleur avec une g.... que je choisirai *ad hoc*, je la ferai boire, manger, promener, nous coucher ensemble. *J'aurai une grande joie à la conduire dans le pays où j'ai cru quand j'étais jeune...* Je la congédierai au retour » — Toutes proportions gardées, n'est-ce point un sentiment analogue qui dicte à Frédéric Moreau et à Deslauriers la réflexion navrante sur laquelle se termine *l'Éducation sentimentale*?

(2) Ce qui rend, d'ailleurs, toute citation impossible à ce sujet, et explique qu'on ne puisse songer à publier, avec les œuvres de Le Poittevin, ses lettres à Flaubert.

sortes, dans lesquelles il achevait, avec une belle insouciance, d'user sa santé déjà compromise (1). Or ce n'était pas chez lui la conséquence d'un tempérament vicieux ; on interpréterait, je crois, fort inexactement ses plaisanteries ou ses confidences en les rapportant à une malsaine curiosité d'esprit ; en se livrant aux pires folies il voulait découvrir, bien plutôt que des raffinements de volupté, des arguments à l'appui de la conception très prosaïque de l'amour qu'il s'était imposée (2) ; si haut qu'il éclate, son rire sonne toujours un peu faux et trahit cette attitude, pénible entre toutes, de l'homme qui se joue la comédie à lui-même. C'est là, en fait, l'impression que laisse la lecture de ses lettres pendant cette période. Ses tentatives d'oubli furent inefficaces. S'il parvint à éloigner de sa pensée le souvenir direct de Flora, il échoua du moins dans la lutte entreprise contre le fond généreux, noble et délicat de son caractère. Au lendemain de ces « étourderies » (c'est son expression) d'où il revenait physiquement épuisé et moralement dégoûté de lui-même, nous le devinons, malgré son ton tranchant, son allure blasée, son regard sceptique, encore tout près de céder aux vieilles illusions d'autrefois, comme s'il allait brusquement se réveiller après un mauvais rêve. Mais en même temps il en était arrivé à prendre l'habitude funeste de l'ironie, qui tue les enthousiasmes convaincus et les impressions sincères. A force d'être toujours attentif à épier les moindres frémissements de son cœur ou de son cerveau, il avait développé en lui à un degré extraordinaire la faculté d'esprit critique, en présence de laquelle toute spontanéité d'idées ou de sentiments reste forcée-

(1) Il ajoute, après le récit d'une de ces fredaines : « Il y a cela de fâcheux que mon estomac s'use de fatigue, et qu'il ne me paraît pas qu'avec un tel régime, je sois appelé à faire de vieux os » (*Lettre inédite* à Flaubert du 15 septembre 1845).

(2) Ajoutons aussi qu'il y était bien un peu poussé par son désœuvrement. Dans une lettre inédite du 23 mars 1843 on lit cette phrase : « Je tombe dans la crapule pour me distraire de tous mes chagrins. » Ainsi ses écarts de jeunesse sont pour beaucoup le résultat d'un besoin de s'étourdir. La poésie que nous reproduisons plus loin : « *Quand des femmes de Tyr* », etc... est à cet égard un aveu très personnel. De même encore cette autre poésie « *Un jour que je traînais dans une galerie* »...

ment abolie. Et de la sorte il créa en lui-même une contradiction constante. Ce dédoublement de personnalité opposait à ses aspirations instinctives les certitudes froides et désolantes de l'expérience. Tout l'élan de son être moral vers un idéal se trouvait aussitôt réprimé par la prévision inéluctable de la plus vulgaire réalité. Pour avoir trop observé, pour s'être trop exclusivement attaché à pénétrer partout la signification profonde des faits, les mobiles secrets des actions humaines et surtout des siennes propres, il négligea le plus clair de ce qui fait l'intérêt de la vie, la fièvre de l'attente, le mystère de l'espérance ; il se rendit impossible toute satisfaction autre que celle de voir se confirmer le produit de ses calculs et de ses déductions logiques. La réserve qu'il s'efforçait de garder vis-à-vis de lui-même, il l'étendit aux autres. La méfiance que lui avait inspirée l'amour à la suite de sa première passion, il en fit une règle de conduite absolue, applicable dans toutes les occasions où l'existence semble offrir l'apparence du bonheur. L'exemple particulier, relatif à Flora, peut être généralisé : nous comprenons grâce à lui comment une succession de petites déconvenues personnelles put se transformer peu à peu en un pessimisme d'ensemble, compliqué d'un scepticisme bien accusé. Et ainsi nous n'avons plus à être surpris de voir Le Poittevin, à partir de 1843 ou 1844, suivre tristement sa route quotidienne « triste comme ce Grec qui ne pouvait plus rire après être descendu dans l'ancre de Trophonius » (1), incapable d'expansion, le cœur vide et desséché, victime à la fois d'une imagination trop prompte et d'une maturité d'esprit trop précoce, d'une confiance trop absolue et d'une réflexion trop pénétrante qui, sans rien édifier, se plaisait à ruiner à mesure ses plus belles illusions.

« J'ai employé toute ma jeunesse, écrivait un jour Flaubert, à me faire manœuvrer l'âme comme un cavalier fait de son cheval, qu'il force à galoper à travers champs, à coup d'éperons,

(1) *Lettre inédite* à Flaubert de mai 1845.

à marcher à petits pas, à sauter les fossés, à courir au trot et à l'amble, rien que pour m'amuser et en savoir plus (1). » Et, dans une autre de ses lettres, il ajoutait « Vous avez raison de dire que je n'ai point de cœur : je me le suis dévoré à moi-même » (2). Ces deux phrases s'appliquent également bien au cas de Le Poittevin. On pourrait dire, sans exagération, qu'elles résument son histoire psychologique autant que celle de Flaubert lui-même. Et peut-être n'y a-t-il pas de pire détresse morale que celle des âmes ainsi conscientes de leur impuissance à aimer ce qu'aiment les autres, à palpiter d'émotions douces et rechauffantes, qui ont perdu la simplicité native et se sentent à jamais égarées dans l'inextricable labyrinthe de leurs sentiments contradictoires. Pour celles-là, forcément, le problème de leur malheureuse destinée se pose à chaque pas; elles essaient vainement de le résoudre en faisant appel à des théories plus ou moins ingénieuses sur l'origine et la fin de l'existence. Ce n'est pas avec des mots, des phrases souvent sonores parce qu'elles sont creuses, qu'elles parviennent jamais à combler l'abîme où le doute, la défiance de soi, le mépris des autres, les précipitent. Leur souffrance très positive voudrait des remèdes immédiats, pratiques, et non le verbiage des discussions philosophiques. Alors, faute de pouvoir guérir, elles en arrivent presque toujours à aimer cette souffrance. C'est la suprême ressource. La volupté de la tristesse pénètre le cœur de ces hommes comme un poison lent. Ils la tournent et la retournent en tous sens. Elle devient rapidement pour eux un mode habituel de vivre, comme le dédain, l'indifférence, l'ironie, les modes obligatoires de leurs jugements. Trop soumis à sa domination pour oser s'avouer qu'ils l'ont eux-mêmes provoquée, ils en rejettent le tort sur ceux qui les entourent, sur les événements ou sur le hasard. Ils se persuadent être les victimes choisies d'une fatalité supérieure; c'est l'excuse de leur apathie et la conso-

(1) *Corresp.*, II, 18 (15 décembre 1850).

(2) *Ibid.*, II, 59 (septembre 1851).

lation de leur vanité. Et bien souvent leur pessimisme, qui n'était au début qu'une attitude affectée, mal justifiée par de petits chagrins intimes, aboutit à une négation absolue et sincère, à un découragement radical et à une misanthropie farouche.

Il y avait un peu de misanthropie chez Le Poittevin. Il y avait surtout un immense orgueil (1) qui le rapprochait de Flaubert et rendait leur intimité d'autant plus étroite que leur malaise morale, si spécial, les isolait davantage de leur milieu : « Reviens, j'ai soif de toi, écrivait-il à son ami. Nous sommes deux trappistes qui ne parlons que quand nous sommes ensemble, et un langage compris de nous seuls. Sais-tu qu'il est dur de ne jamais penser tout haut ? Nous serions ingrats pour les nôtres s'il n'y avait une morale à part pour de pareilles natures, comme pour les rois » (2). — « Nous sommes quelque chose comme un même homme, disait-il encore, et nous vivons de la même vie » (3). — Lui aussi croyait à une conjuration du sort contre sa destinée : « Je ne sais quelle fatalité nous suit, mais on dirait que quelque chose cherche à jeter entre nous des obstacles, sauf que tout cela aboutit à un brin de paille par où on voudrait arrêter deux mers qui se réunissent » (4). — La moindre petite contrariété lui était prétexte à se plaindre de la contrainte qui semblait peser sur lui (5). Et nous rencontrons parfois dans ses lettres des reproches certainement injustes à l'égard de ses parents, de ses autres amis, comme s'il eût été en leur pou-

(1) « Je lis la Correspondance de J.-J. Rousseau. Quel gaillard ! — *Je n'ai jamais mis au bas d'une lettre : votre serviteur, n'étant le serviteur de personne !* — De l'orgueil bien placé, pamphlet ! » (*Lettre inédite* à Flaubert — 6 août 1842.)

(2) *Lettre inédite*, mai 1845.

(3) *Id.*, 7 juin 1843.

(4) *Id.*, 8 mai 1844.

(5) Par exemple : « Je deviens tout à fait amoureux de la nature, mais amoureux comme Théocrite et les *Bucoliques*. A Honneur, où j'ai passé hier à minuit, la lune était pleine, la mer calme, et j'aurais donné je ne sais quoi pour me promener une heure seulement sur la jetée. Il a fallu remonter dans l'intérieur du bateau où j'étais encaissé avec d'autres. Malheureux celui qui ne peut ni partir ni s'arrêter quand il voudrait ! » (*Lettre inédite* à Flaubert, mai 1845.)

voir de le rendre heureux et qu'ils s'y fussent volontairement refusés. Cette phrase, entre autres, est caractéristique :

« Je mène une vie très dérégulée et je m'affaiblis beaucoup. J'étouffe. Assez fort pour ne pas agir contre ma volonté, je ne l'étais pas pour agir comme il l'eût fallu. Il me fallait le voyage, le mouvement, et ne pas rester à croupir au coin du feu. Il y a près de moi des gens qui disent qu'ils m'aiment, et cela est vrai ; ces gens-là ont en main le moyen de me sauver, mais ils me le donneront de si mauvaise grâce que j'hésite à le leur demander. Et pourtant ils me pleureront quand je serai mort, étouffé, sans qu'ils aient rien fait ni su faire. C'est là l'éternelle histoire des jeunes et des vieux. Ne vaudrait-il pas mieux moins pleurer les morts et aider un peu les vivants (1) ? »

Il ajoutait encore : « J'avais une organisation singulièrement fine et délicate : j'aurais peut-être pu faire quelque chose (2)... » Avoir conscience de son manque d'énergie, mais se déclarer incapable d'y remédier, et, pour se tirer de peine, en rejeter la faute sur autrui, voilà la grande contradiction de son caractère. Chacune de ses doléances laisse ainsi l'impression d'un avortement. Quelque document que nous interroignons, toujours nous constatons dans ses sentiments une indécision, un flottement et comme un désir incapable de se formuler : « Il y a quelque chose en moi qui n'a jamais été satisfait, je ne sais pas bien quoi. Réminiscences ? ou vague aperception de l'avenir (3) ? » En même temps, à mesure que s'écoulaient les années, il se rendait mieux compte du changement accompli, et mesurait avec plus de regret la distance parcourue ; sa « bouffonnerie » joyeuse avait fait place à une mélancolie grave et désabusée : « Penses-tu quelquefois à la vieille cheminée de l'Hôtel-Dieu, écrivait-il à Flaubert ? Comme le reste, sans doute, elle est enjolivée. N'importe, j'aime autant la *version* d'autrefois. Nous avons là des balles qu'on ne remplacera point, et

(1) *Lettre inédite* à Flaubert, mars 1845.

(2) *Id.*, sans date.

(3) *Id.*, mai 1845.

nous-mêmes, peut-être, nous ne le pourrions plus. O jeunesse comme dit M. Thiers en parlant de Napoléon. La pensée s'accroît, l'opinion s'étend, et l'homme cependant n'a plus la fleur première (1)... Je ne te dis rien du moral; il est toujours aussi triste, aussi bas, aussi épuisé. Il paraît qu'on ne revient pas de l'ennui et du dégoût des choses. Si le bien suprême est l'action, j'en suis bougrement loin. J'admire ta sérénité. Tient-elle à ce que tu es moins détourné que moi, moins assailli par l'*externe*? ou bien est-ce que tu as plus de forces? Tu es toujours heureux de te sauver par quelque moyen que ce soit; je l'aurais peut-être aussi, mais jusqu'à présent je n'ai aucune envie de me cramponner (2). »

Voici enfin, in-extenso, une lettre au même Flaubert qui donnera une idée très exacte de son état d'esprit et pourrait servir de conclusion aux pages précédentes (3) :

« Il y a environ huit ans que je me suis ainsi posé le problème de mon existence : La vie étant reconnue pour une énigme — ce qui est une manière honnête vis-à-vis le Père Éternel de ne la pas appeler autrement — se réduire à l'immobilité impassible. On croirait que, les prémisses étant posées, la conclusion irait d'elle-même. Mais la pratique n'est pas si aisée. Vivre sans vivre, et n'avoir de développé qu'une faculté, celle de sentir, c'était chose malaisée à tous, à un poète impossible peut être. Je m'épuise à la suite de ce rude idéal, mais Prométhée sent le vautour et la chair palpite encore.

« Je suis plus tranquille pourtant qu'autrefois. L'expérience m'a coûté cher mais elle est complète, je ne la vendrais pas aisément si le troc était possible.

« Je crois que je comprendrais mieux aujourd'hui qu'autrefois la pratique de l'art et la théorie; mais la faculté ne s'est

(1) *Lettre inédite* à Flaubert, du 14 septembre 1847.

(2) *Id.*, du 15 septembre 1845. Voir la réponse de Flaubert : « Tu me parles de ma sérénité, cher vieux, et tu me l'envies, etc... » dans sa *Correspondance*, I, 104, datée à tort 1846.

(3) Cette lettre inédite n'est pas datée. Elle me paraît être approximativement de 1845.

développée que parallèlement au dédain et je ne veux plus de la gloire, que je cueillerais peut-être en avançant la main.

« J'ai parfaitement écarté, dans tout plan d'avenir, ce qui n'est pas *moi*. Qu'on me jette dans la rue de la boue ou des fleurs, il m'importe peu. Et peut-être ai-je l'esprit assez de travers pour préférer la première. Je ne pense plus qu'à m'en aller un peu loin, en Égypte ou en Grèce, me consoler, avec ce qui fut, de ce qui est. Quelles ruines que celles de Thèbes et de Philae ! Cela peut valoir les palais de Mansart et la maison du Grand Roi. Je crains que la régularité ne tue le beau, et l'art la poésie.

« Il est fâcheux d'être né ne pensant comme personne, las de soi comme des autres, et recherchant le bonheur vulgaire et n'y pouvant même arriver. Il doit cependant y avoir quelque chose sous tout cela, comme la lanterne du diorama.

« J'ai grande envie de te revoir ; il y a malgré tout quelque chose qui saigne en nous quand nous sommes longtemps éloignés. La distraction empêche d'abord de le sentir, mais nous ne sommes pas longtemps distraits et l'habitude se réveille.

« Voilà un mort ou une morte qui passe sous ma fenêtre. On dit que c'est une jeune fille, les draperies sont blanches. Pauvre fillette ! qui ne pourra pas engendrer, accoucher, menstruer et cocufier son mari.

« Je reviens à Rouen le 31. Je viens de voir hier le panorama de Saint-Paul-hors-Murs. C'est très beau.

... J'incline vers la plage,

Le secret de mes maux est au sein de Thétis.

« Quand pourrons-nous auparavant causer un peu,

Comme deux vieux amis,

Au foyer l'un de l'autre après vingt ans assis.

« J'en ai grande envie pour ma part. Je t'aime beaucoup, mais je dois te sembler parfois bizarre. C'est un travers des gens très heureux ou très malheureux.

« Adieu, écris-moi vite. Laure attend une lettre de Caroline ».



La crise morale dont nous venons d'examiner rapidement les causes et les manifestations atteignit son maximum d'intensité entre 1842 et 1845. Mais à proprement parler elle ne disparut jamais complètement, et la mort seule vint mettre fin à cette grande tristesse qui accablait Alfred Le Poittevin. En vain l'on chercherait, même dans les lettres de ses dernières années, l'expression d'une sérénité résignée, vraiment sincère et durable, comme celle dont témoigne la *Correspondance* de Flaubert. Le ton se maintient partout identique, c'est celui d'un profond découragement, d'un épuisement total à supporter le fardeau trop pesant de l'existence. A cet égard notre auteur reste un des plus lamentables exemples de la contagion qui sévissait alors sur les enfants du siècle.

Pourtant, à la longue, une modification se fit sentir dans son attitude. Il semble que le mal en se prolongeant se soit légèrement atténué, et qu'il ait trouvé, dans les dispositions d'esprit qui l'avaient fait naître, les éléments d'un soulagement relatif. Nous avons vu plus haut comment son apathie, jointe aux obstacles des circonstances, l'avait un moment détourné de se livrer entièrement à sa vocation. Au contraire, vers avril ou mai 1845, il écrivait à Flaubert : « Je ne sais pas où j'avais l'esprit, mais quand Germain (des Hogues) me disait il y a deux ans que je reviendrais à la rage littéraire, j'avais peine à le croire. Or les événements ont réalisé la prédiction et le prophète dort dans sa tombe (1). J'éprouve maintenant, dans mon chagrin et dans mon ennui, une certaine volupté que voici ; c'est que j'ai renoncé à Satan, à ses pompes et à ses œuvres, je veux dire à faire un état. Comment réussirais-je ? Ce m'est une question secondaire ; la principale c'est d'être *artiste*. J'ai tué en moi tout ce qu'il y avait d'*humain* et je crois qu'il y avait nécessité,

(1) Germain était mort en 1843.

dans l'état d'esprit où j'étais. Peut-être ai-je réalisé le problème comme les tyrans de Tacite : « *Solitudinem fecisse pacem appellans* ». Si j'avais pu, en étant aussi artiste, rester d'un caractère *jovial* (comme disait dernièrement une dame en louant son gendre) tout aurait été sauvé (1) ».

Que signifie exactement ce passage ? A quoi fait-il allusion en disant qu'il a renoncé à faire un état ? Nous ne pouvons préciser (2). Mais on devine qu'il s'agit là d'une abnégation volontaire, du sacrifice d'anciennes ambitions (3), de convoitises reconnues chimériques, et pour tout dire d'un effort nouveau pour laisser prédominer en lui la raison sur la sensibilité ou sur l'instinct. Remarquez cette distinction entre l'*artiste* et l'*homme* qu'il établit dans sa propre personnalité : la même se retrouve exactement dans la *Correspondance* de Flaubert, vers 1845 ou 1846, au moment où de son côté celui-ci rompait avec son passé inquiet et tourmenté et, conscient des causes de sa souffrance, tâchait de se plier pour l'avenir à une règle de conduite plus sévère. Il est possible que l'exemple et les conseils de son ami n'aient pas été étrangers à cette « conversion » de Le Poittevin : si nous en jugeons du moins par certaines lettres de la *Correspondance*, c'est Flaubert qui, revenu plus tôt des orages de la passion, l'aurait encouragé au calme, à la maîtrise de lui-même :

« Tu déperis d'embêtement, lui écrit-il, tu crèves de rage, tu meurs de tristesse, tu étouffes... Prends patience, ô lion du

(1) *Lettre inédite*. C'est Le Poittevin qui souligne.

(2) Ce n'est pas une allusion à un changement survenu dans ses occupations, car, ainsi que nous l'avons dit, il resta inscrit au tableau des avocats jusqu'en 1846.

(3) M. Du Camp dit à ce sujet : « Sous son apparente nonchalance, il cachait... une certaine ambition qui peut-être l'eût fait, comme tant d'autres, glisser dans a politique. Il parlait bien, et d'abondance. S'il eût vécu, il eût probablement regardé vers les assemblées parlementaires et je crois qu'il n'y aurait pas fait plus mauvaise figure que bien des orateurs qui ont eu leur minute de notoriété. Il avait entendu certain héros de tribune qu'on applaudissait alors et cela lui avait permis de ne pas douter de lui-même » (*Souvenirs littéraires*, I, 274). — Sans pouvoir affirmer que Du Camp se trompe, je doute cependant que le caractère de Le Poittevin l'eût jamais poussé aux luttes politiques.

désert... Apprends à ta poitrine à consommer peu d'air, elle ne s'en ouvrira qu'avec une joie plus immense quand tu seras sur les grands sommets et qu'il te faudra respirer les ouragans. Pense, travaille, écris... Laisse aller la muse sans t'inquiéter de l'homme, et tu sentiras chaque jour ton intelligence grandir d'une façon qui t'étonnera. Le seul moyen de n'être pas malheureux, c'est de t'enfermer dans l'art et de compter pour rien tout le reste..... (1)

« Tu me parles de ma sérénité et tu me l'envies?... je crois avoir compris une chose, une grande chose, c'est que le bonheur pour les gens de notre race est dans l'*Idee* et pas ailleurs... Fais comme moi, romps avec l'*extérieur*, envoie faire f... tout, tout et toi-même avec, si ce n'est ton intelligence (2) ».

Ces citations semblent bien indiquer, à l'inverse de ce que nous avons observé jusqu'ici, une influence directe de Flaubert sur Le Poittevin (3). J'ai exposé trop longuement ailleurs (4) l'évolution accomplie par le premier pour y revenir. On voit, par le rapprochement de ces fragments, que notre auteur usa des mêmes armes que son ami, et vraisemblablement à son instigation, pour vaincre en partie son pessimisme et triompher des malheureuses tendances de son caractère. Se défier de la sensibilité, de l'émotion dans l'acception la plus large du mot, résister de tout son pouvoir aux impressions par lesquelles nous prenons contact avec le monde extérieur, chaque fois que nos facultés affectives seules y sont intéressées, reporter sur l'intelligence, c'est-à-dire sur la compréhension rationnelle des choses, tout son effort, devint pour tous deux un moyen assuré de parvenir à la tranquillité d'esprit. « L'art, à son plus haut degré, n'excite ni tristesse ni gaieté : on contemple et on casse

(1) *Corresp.* de Flaubert, I, 86 (13 mai 1845).

(2) *Ibid.*, I, 104-105 (été 1845). C'est Flaubert qui souligne.

(3) C'est même à peu près le seul point où la confrontation chronologique de leurs lettres respectives donne un résultat positif, et semble permettre de préciser le sens de leur influence réciproque.

(4) *Flaubert, sa vie, son caractère et ses idées avant 1857*, 2^e partie, chapitre IV.

intellectualise-jouit (1) ». Ainsi s'exprime quelque part Le Poitevin, et malgré l'obscurité des termes le sens de cette formule n'est pas douteux ; elle résume un grand principe d'esthétique, celui de l'impassibilité absolue, et rend compte de la transformation accomplie dans sa mentalité. Désormais, de plus en plus, il mettra donc à profit la faculté d'observation critique qui, d'abord, lui montrant à nu la réalité, avait rempli son cœur d'amertume et de dégoût. Il s'appliquera à interpréter *en artiste* les moindres événements (2), persuadé que tout contient sa

(1) *Lettre inédite*, sans date.

(2) Un exemple, entre beaucoup d'autres que fournit sa correspondance ; il envoie certain jour à Flaubert le récit suivant :

« Histoire de Aubry (fils).

« Le nommé Aubry, saleur, demeure à Fécamp, près de M. Le Poittevin dont il est fermier. Il a un fils âgé de 14 ans qu'il fut, il y a 15 jours, question d'envoyer au Havre pour passer un mois chez de riches parents qu'il a dans cette ville. On fit au petit bonhomme une fameuse malle, il assista à la confection, et eut soin de la faire bourrer d'effets, à tel point qu'il y fit mettre nombre de choses inutiles. Il fallut pour la porter à la diligence que le père se fit aider par un voisin.

« Aubry fils partit, très gai, accompagné de ses camarades qui enviaient son sort, sa fameuse malle, et vinrent lui souhaiter bon voyage.

« A peine arrivé au Havre, Aubry fils regretta sa famille et la modeste, et même infecte, salerie de son père. Il pleura la nuit et ne fut pas plus gai le lendemain. Comme il voulait revoir les jupes de sa mère et que sa misanthropie ne diminuait pas, on se décida à écrire à sa mère qu'il allait repartir. Il n'attendit pas la réponse et le jour même, escorté de la fameuse malle, qu'on n'avait pas dé faite, il reprit le chemin de Fécamp.

« Un petit bonhomme de ses amis qui crut reconnaître la malle sur la voiture, et un autre qui crut reconnaître Aubry dans la voiture, se confièrent leur découverte. A la descente, ils aperçurent en effet la malle et Aubry. Grand étonnement, explications de la part d'Aubry, retour de Aubry chez lui. Son nez flaira avec joie l'odeur de salure, il reprend ses habitudes et défait sa malle.

« Pendant son séjour au Havre, Aubry avait été témoin d'un *déplorable accident* : un marin était tombé d'un mât et s'était fracassé d'importance. Aubry, témoin de cette aventure, avait vu les restes informes du malheureux marin. Cette circonstance contribua à nourrir ses dispositions hypocondriaques, et, à peine Aubry fils de retour chez lui se réjouissait-il de reprendre son train de vie, que sa joie fut empoisonnée par ce souvenir. La première nuit après son retour, il réveilla sa mère, tout épouvanté, et cria qu'il voyait l'homme. On s'empresse de courir à lui. Mais son petit frère, éveillé par le bruit, cria de son coin qu'il voyait l'homme *ilout* (aussi) — Aubry fils aîné continue à être victime des mêmes illusions ; il croit voir l'homme qui lui fait des grimaces et n'a retiré que ce fatal souvenir de ce voyage au Havre qui, entrepris sous de si brillants auspices, a si tristement fini.

part de vérité et de beauté; qu'il suffit seulement de l'y découvrir; et qu'accorder aux choses juste l'importance qu'elles méritent, c'est la seule façon de rester indépendant vis-à-vis d'elles, de ne pas en être affecté outre mesure. Par crainte de ne pouvoir supporter sans faillir les déboires, les chagrins, les catastrophes inévitables de la vie quotidienne, il s'efforcera surtout de ne témoigner, en toutes circonstances, qu'une froide indifférence à sa destinée.

Et ceci, soit dit en passant, nous explique pourquoi le persiflage abonde dans ses lettres — comme dans celles de Flaubert d'ailleurs —; c'est que tous ces beaux principes de renoncement, de détachement, d'empire sur soi-même, sont, dans les occasions courantes, d'une application très difficile; on peut les respecter lorsqu'il s'agit de faire œuvre littéraire, soit pour décrire la réalité, soit pour combiner une intrigue et en développer les péripéties ingénieuses; mais pratiquement l'ironie est bien la façon la plus commode de s'en tirer avec les situations dans lesquelles on serait tenté soi-même de prendre parti, quand on s'est imposé pour loi d'y demeurer étranger. Tourner en ridicule les faits ou les gens, pour s'ôter l'envie d'y trouver intérêt, est un procédé souvent employé, qui mériterait de ne tromper personne, mais sur lequel on se méprend néanmoins parce qu'il a l'avantage de sauver les apparences, de dissimuler une émotion parfois très sincère et très profondément ressentie. La véritable impassibilité, conséquence d'un esprit critique impartial, d'une contemplation proprement philosophique du monde, est toute différente. Faut-il faire grief à Flaubert ou à Le Poittevin de n'avoir pas toujours tenu tout ce qu'annonçaient leurs promesses? Est-il surprenant que leur correspondance intime, sinon leurs ouvrages, trahisse partout le côté humain qu'ils n'avaient pu abolir en eux? Bien au contraire, car s'ils

« *O vanitas vanitatum et omnia vanitas.*

« Je ne sais si tu sentiras tout le chic de l'histoire d'Aubry fils, mais je ne pense qu'à cela depuis que je suis arrivé. Ce qu'il y a de plus beau, c'est le marmot qui, quoique n'ayant pas été au Havre, voit l'homme *itoul!* Adieu, vieux. »

retiennent notre sympathie, c'est par l'aveu répété de leurs défaillances; l'impitoyable vérité qu'ils affectent dans leurs romans déconcerte; ils nous sembleraient planer trop au-dessus de nos modestes objectifs si, par instants, nous ne percevions en eux une âme toujours vibrante, toujours passionnée, sensible à nos joies et à nos douleurs.

Flaubert s'emporte, clame sa colère ou son admiration en phrases sonores et violentes : Le Poittevin raille doucement, loue avec prudence, blesse en souriant. Sa critique souvent très juste, très subtile, demeure sans cesse sur ses gardes et un peu triste. Même après 1845 il est rare qu'elle ne dissimule pas ou des regrets ou des désirs inavoués. Son attitude nouvelle contenait le principe d'une soumission pleine de sagesse. En revenant, comme il dit, « à la rage littéraire », il pouvait puiser dans un labeur opiniâtre et désintéressé les éléments d'un puissant réconfort moral; mais soit manque de volonté, soit excès d'individualisme, il ne sut pas les y découvrir. Il possédait en germe toutes les qualités requises d'un véritable *Artiste*, au sens où son ami entendait ce mot : pourtant l'évolution psychologique n'a pas abouti chez lui à l'élaboration d'une croyance esthétique capable de se substituer à toutes ses autres convictions; à peine rencontre-t-on çà et là, dans ses poésies où dans ses lettres, l'exposé timide de quelques axiomes d'Art; ils se ramènent à des propositions isolées, insuffisantes pour constituer une doctrine cohérente, et nous n'avons pas même à nous y arrêter (1). En somme, bien qu'on ne puisse lui contester une adoration très sincère du Beau, aucun culte fanatique ne vint corriger ses doutes et consoler son pessimisme; c'est que son

(1) Relativement à une influence possible de Le Poittevin sur Flaubert à cet égard, il suffit de retenir qu'il était lui-même partisan convaincu de l'Art impersonnel; c'est-à-dire qu'il ne croyait pas permis à l'Artiste de révéler directement au public ses souffrances ou ses joies, de faire de son « moi » la matière unique de ses écrits. On dégage aisément cette opinion de quelques phrases de ses lettres, de plusieurs poésies (notamment de celle-ci : « *Comme perce le jour à travers un nuage* »). — Enfin M^{me} Renée d'Ulmès (*Revue des Revues*, t. XXXVIII, p. 173), rapporte de lui cette opinion : « L'artiste doit rester invisible : comme dans un théâtre de Guignol il suggérera seulement des gestes aux marionnettes. »

irrésolution provenait non seulement d'un vide du cœur, mais surtout d'une angoisse de l'esprit; il souffrait moins du besoin d'aimer que du besoin de savoir. Cette nuance est capitale, et doit servir à le différencier de Flaubert, malgré tant d'analogies présentées d'ailleurs par leurs opinions et leurs sentiments. Pour échapper au découragement de sa jeunesse il avait suffi à celui-ci de fournir un objet aux aspirations vagues de son âme, aux sollicitations d'une activité prête à se dépenser sans profit; il l'avait trouvé dans la conception et dans la poursuite acharnée de son idéal artistique; une foi pleine d'enthousiasme remplaçait, pour lui, les certitudes rationnelles qui lui faisaient défaut; pour se résoudre à subir sa destinée il n'avait eu qu'à la consacrer tout entière au servage de l'Art. Le Poittevin voulut une solution moins intuitive; des émotions esthétiques même intenses ne pouvaient calmer sa soif de vérité absolue. Aux contradictions qu'il entrevoyait dans son caractère, à l'inquiétude de sa pensée, aux hésitations de sa conduite, il fallait une explication plus générale du mystère incessant de la vie. L'oubli de soi-même, quand il implique le sacrifice du « moi » à un intérêt supérieur, peut guérir une douleur morale même très personnelle; il n'est pas un remède efficace pour une anxiété intellectuelle du genre de celle qui tourmentait notre auteur. Son tour d'esprit le portait invinciblement aux méditations philosophiques; elles étaient pour une bonne part la cause de son trouble: c'est, nous allons le voir, dans des hypothèses métaphysiques qu'il chercha et crut découvrir le mot de l'énigme et la raison d'être de sa propre existence.

*
* * *

En 1852, Flaubert écrivait à Louise Colet: « As-tu lu un livre de Balzac qui s'appelle *Louis Lambert*? Je viens de l'achever il y a cinq minutes; il me foudroie: c'est l'histoire d'un homme qui devient fou à force de penser aux choses intangibles; cela

s'est cramponné à moi par mille hameçons. Ce Lambert, à peu de choses près, est mon pauvre Alfred; j'ai retrouvé là nos phrases (dans le temps) presque textuelles; les causeries des deux camarades au collège sont celles que nous avons, ou analogues... Ce diable de livre m'a fait rêver d'Alfred toute la nuit... (1) ».

Le rapprochement est suggestif; on pourrait, en s'appuyant sur ce texte, essayer de reconstituer exactement toute la psychologie de Le Poittevin en consultant celle de Louis Lambert. En fait, on obtiendrait de la sorte des résultats concordants avec ceux que l'étude de sa vie, basée sur l'examen de ses lettres et les rares témoignages authentiques que nous possédons, nous a révélés. Le héros de Balzac nous apparaît bien comme un esprit sérieux, méditatif, passionné de lecture, doué d'une imagination féconde et très exaltée, porté à la rêverie en même temps que soucieux de la vérité objective, toujours entraîné à rechercher le principe et la fin des événements (2), « pauvre poète nerveusement constitué, souvent vapoureux autant qu'une femme, dominé par une mélancolie chronique, et tout malade de son génie, comme une jeune fille de cet amour qu'elle appelle et qu'elle ignore » (3). Les souffrances de Lambert au collège, son isolement au milieu de ses camarades, conséquence à la fois de sa timidité et de sa supériorité intellectuelle, les mille contrariétés infligées par la discipline à son indépendance naturelle, tout cela pourrait, sans exagération, être étendu à Le Poittevin. Entre le personnage symbolique, enfanté par le cerveau de l'écrivain, et le personnage réel que nous connaissons, il existe une parenté indéniable et l'on comprend l'étonnement de Flaubert, mieux placé que personne pour la constater. Nous avons cependant négligé volontairement, dans les

(1) *Corresp.* de Flaubert, II, 164-165. Sur *Louis Lambert* et les origines de ce roman philosophique, cf. P. Flat, *Essais sur Balzac*, p. 199 et suiv. (Plon et Nourrit, in-12, 1893).

(2) *Louis Lambert*, suivi de *Séraphita*, 1 vol. in-12, Charpentier, 1845, pages 2 à 9.

(3) *Louis Lambert*, page 33.

pages qui précèdent, toutes déductions fondées sur cette ressemblance générale, parce que peut-être eussent-elles paru trop audacieuses : mieux valait assurément s'en tenir aux documents positifs. Maintenant au contraire il nous sera permis d'utiliser cette similitude psychologique pour préciser la tournure d'esprit très curieuse et très caractéristique de notre auteur.

Balzac explique, par une série d'exemples concrets fort simples, comment Louis Lambert est amené progressivement à réfléchir sur les plus graves problèmes de la connaissance. Quelques circonstances assez banales de son enfance sont le point de départ de ses méditations : c'est un rêve qui lui donne certain jour le pressentiment exact de phénomènes réellement perçus le lendemain (1); c'est la vue de lucurs électriques se dégageant des cheveux d'une femme occupée à se peigner (2); c'est un fait de divination, de communication de pensée, survenu dans sa famille, et vérifié par l'expérience (3) — et d'autres encore. Le jeune Lambert reste vivement frappé de ces détails. Sa mémoire prodigieuse lui rappelle aussitôt des exemples analogues tirés de l'histoire ou de la légende. Il lit les ouvrages mystiques de sainte Thérèse et de M^{me} Guyon, il étudie les systèmes de Gall et de Lavater; il s'assimile surtout les extraordinaires conceptions du prophète suédois Swedenborg (4). Peu à peu son cerveau est hanté par tous les mystères qui entourent notre personnalité consciente. Il voit dans l'homme, à côté de l'intelligence et de la raison, un fonds infiniment plus riche de sentiments, de tendances, de besoins, d'aspirations intraduisibles en idées claires, inintelligibles au sens étymologique du mot. C'est ce fonds irrationnel de l'être qu'il interroge pour découvrir ce que nous sommes, ce qu'est la nature entière, d'où nous venons et vers quoi nous tendons; il élabore des solutions, discute des hypothèses; une invincible curiosité le pousse à

(1) *Louis Lambert*, pages 44-46.

(2) *Id.*, p. 52.

(3) *Id.*, p. 63-64.

(4) *Id.*, p. 39-40.

creuser les rapports secrets du corps et de l'âme, de la matière et de l'esprit, des esprits entre eux. Il a des aperceptions du divin, des choses invisibles et intangibles; sa vie devient purement intérieure, contemplative. Il réussit en quelque sorte à se dégager de son corps, abolit sa nature physique et ne perçoit plus la réalité extérieure sous les formes habituelles de l'entendement. Enfin ses études, les excès de son travail mental portent ses facultés à un degré de puissance tel que sa raison y succombe : et il devient fou pour n'avoir pu supporter l'éblouissement des mondes qu'il essayait de conquérir.

Nous ignorons les événements qui ont pu orienter la pensée de Le Poittevin dans le sens où Balzac montre engagée celle de Louis Lambert. A dire vrai, il y avait eu dans sa famille des visionnaires; son père lui-même racontait volontiers, et avec le plus grand sérieux, une aventure assez étrange dont il avait été le témoin, une apparition de fantôme dans un vieux château abandonné (1). Mais il serait puéril d'accorder à cette circonstance biographique plus d'attention qu'elle n'en mérite : une explication fondée sur l'influence héréditaire serait en tous cas ici trop peu concluante. C'est bien plutôt dans sa propre vie psychique qu'Alfred dû trouver les éléments de ses futures méditations : à ce titre, les exemples cités par Balzac à propos de Louis Lambert demeurent très instructifs. Pour l'enfant que son existence presque inactive, son caractère rêveur, son esprit replié sur lui-même, entraînent à une perpétuelle observation de son « moi » pensant, les mille phénomènes par lesquels se révèle ce que la philosophie moderne a appelé le *subconscient* ne peuvent manquer de prendre une grande importance. Les limites de la connaissance rationnelle, appuyée sur les explications intellectualistes de la science, sont toujours très prochaines. A côté du monde sur lequel reposent nos idées et nos perceptions distinctes, qui provoque en nous des sensations définies et nous suggère des jugements coordonnés, semble

(1) Voir Lombroso, *op. cit.*, p. 294.

coexister un autre monde irréel, ou, pour mieux dire, une collection de faits qui échappent en partie à nos investigations et à nos expérimentations directes, ne font pas l'objet de nos découvertes certaines, et sur lesquels nous n'avons de données que celles fournies par des intuitions personnelles rares et fugitives : c'est par exemple le monde des réminiscences, opposé à celui des souvenirs précis et localisés, le monde des pressentiments, des désirs confus, des instincts obscurs. C'est là, pendant le sommeil, que semble voyager notre esprit libéré de ses liens corporels, privé de ses associations coutumières. Si parfois l'absurdité des songes suffit dès le premier moment à en démontrer l'illusion, n'arrive-t-il point par contre que longtemps après le réveil nous conservions une sorte de doute sur leur véracité; qui ne s'est surpris à murmurer cette phrase : « Ai-je donc rêvé cela? » Ajoutez à ce groupe de phénomènes, déjà pratiquement innombrables, ceux qui dans tous les pays ont accrédité l'existence des revenants, ceux encore qui de nos jours, sous le nom de télépathie, d'autosuggestion, de somnambulisme, d'hypnotisme, font l'objet de recherches chaque jour plus approfondies, et de constatations plus étonnantes; — vous arriverez facilement à concevoir, autour de la zone lumineuse où se meut notre conscience, une zone de demi-ténèbres, pleine d'inconnu. Où s'arrête exactement le naturel, où commence le surnaturel? ou plutôt ne sont-ce pas là deux termes de convention qui dissimulent notre ignorance? Certains états, le sommeil, l'hypnose, l'ivresse de l'opium ou du haschich, semblent nous faire passer de l'un dans l'autre sans transition brusque. A l'état normal, notre champ de connaissance est relativement restreint. Modifiez tant soit peu les conditions physiologiques, voilà comme autant de fenêtres ouvertes sur le mystère, et peut-être sur la vérité. La Pensée et la Matière procèdent-elles de la même source et serait-ce là l'explication des affinités qui paraissent exister entre leurs principes constituants? Dans quelles relations le « moi » est-il donc avec son enveloppe matérielle qu'il puisse si aisément, au moins en apparence, s'en détacher un moment

pour la réintégrer ensuite ? Jusqu'à quel point la personnalité des autres individus nous est-elle impénétrable ? L'amour ou la haine extrêmes ne sont-ils pas capables de créer des correspondances secrètes entre les âmes, et, selon le mot du poète, n'est-il pas scientifiquement, objectivement, vrai que les pensées

Se croisent dans la nuit, divins oiseaux du cœur ?

Ces questions, Le Poittevin se les était posées comme assurément bien des gens se les posent. Mais toute sa vie il y revint avec une insistance qui ferait croire qu'elles prenaient pour lui un intérêt particulier ; c'est ici surtout qu'il est fâcheux de n'être pas mieux renseigné sur sa biographie, et plus spécialement d'avoir à peine quelques vagues indications relatives à son tempérament physique ; l'adage « *mens sana in corpore sano* » trouverait sans doute chez lui une application justifiée. Nous le savons très nerveux, très impressionnable. Avait-il des hallucinations ? En tout cas Flaubert y était sujet ; et, surtout à partir de 1843, les étranges manifestations psychiques auxquelles donnait lieu sa maladie (nous les connaissons par la *Correspondance* et par les *Souvenirs littéraires* de M. Du Camp) peuvent avoir éveillé ou stimulé les investigations de son ami. Lui-même ne sentait-il pas entre son être moral et son être physique une contradiction d'où pouvait surgir à chaque instant une interrogation de ce genre : ne dirait-on pas qu'en lui l'âme s'est toujours débattue dans sa prison, enchaînée par toutes sortes d'instincts primitifs et grossiers, avec seulement, par intervalles, de libres et spontanés élans vers l'idéal (1) ? Ou encore son imagination, exercée pendant toute son enfance, avait-elle acquis une telle puissance d'évocation, qu'entre ses représentations subjectives et les phénomènes réels directement perçus toute différence paraissait s'annihiler, comme Balzac encore le suppose pour Louis Lambert ? (2)

(1) Voir plus loin quelques-unes de ses poésies, entre autres celle-ci : *Quand, des femmes de Tyr, les troupes désolées....*

(2) Voici le passage : Louis Lambert demande à son ami : « Sens-tu comme moi s'accomplir en toi, malgré toi, de fantasques souffrances ? Si, par exemple, je

Encore une fois, faute de documents, nous ne pouvons sortir ici du domaine des conjectures (1). Le seul fait certain, c'est cette tournure d'esprit spéciale et commune à Le Poittevin et à Louis Lambert. Elle donne à la physionomie de notre auteur son caractère propre. Ce que présente de mystérieux l'analyse du « moi » conscient exerça toujours sur lui un attrait puissant : en termes plus exacts, il aurait voulu définir les divers degrés dont la conscience est susceptible, pénétrer dans le domaine de la subconscience, et, par dessous le « moi » distinct et conscient, découvrir ces « moi potentiels », comme les nomme Myers, véritables personnalités inconnues qui restent dans la coulisse et n'apparaissent sur la scène de notre existence que dans des conditions déterminées, sous l'influence de l'hypnose ou du rêve somnambulique par exemple. Une obsession constante le ramenait à ces méditations qui se proposent d'expliquer la nature secrète de la pensée et ses concordances avec le monde extérieur. Spiritualiste déclaré, il semble avoir fait bon marché de tous les problèmes relatifs aux phénomènes considérés en eux-mêmes, indépendamment de toute perception

pense vivement à l'effet que produirait la lame de mon canif en entrant dans ma chair, j'y ressens tout à coup une douleur aiguë, comme si réellement je m'étais coupé : il n'y a de moins que le sang... Une idée, causer des souffrances physiques ? Hein ! qu'en dis-tu ? » — Quand il exprimait des réflexions si tenues... nous nous mettions à rechercher en nous-mêmes les indescriptibles phénomènes relatifs à la génération de la pensée... etc. » (p. 37).

(1) Ses lettres en effet ne permettent pas de préciser davantage. On n'y rencontre que des aveux très peu explicites : par exemple, nous le voyons se passionner à la lecture d'Hérodote, à cause des prodiges et des sortilèges décrits dans les *Histoires* de cet écrivain (*lettre inédite* du 23 sept. 1842). Il est frappé de l'analogie que présente son état d'esprit et celui de Flaubert, et lui écrit à deux reprises : « Nous nous *magnétisons* sans doute à distance, et l'unisson de nos âmes a survécu à l'éloignement » (8 décembre 1842). — Je suis étonné que notre ennui ne produise pas quelque effet *magnétique*, et qu'agissant dans un rayon de quinze lieues il n'endorme pas tout ce qui est vivant entre nous de Rouen à Paris » (7 juin 1843). — Il reproche à « un malin génie » de peser sur sa destinée et de la contrarier sans cesse (8 décembre 1842). — Rappelons aussi la phrase citée plus haut (page xviii) où il se demande quel si grand crime il doit expier par sa vie présente (idée qui se retrouvera dans *Béniut*), et le dénouement qui l'intéresse dans l'histoire du paysan Aubry (page xl, note 2). De tout cela il n'y a pas grand'chose cependant à tirer pour l'histoire de sa psychologie.

subjective : ce qui le préoccupait au contraire, c'était de déterminer l'action réciproque du sujet percevant et de l'objet perçu, de saisir le passage des formes inférieures et purement accidentelles de l'être à ses formes supérieures, la transition insensible entre la Matière et l'Idée pure.

Toute la métaphysique, on le voit, était en somme son champ d'action ; car tout se tient en philosophie, et si particulière qu'ait été l'origine de ses réflexions, même en admettant que des singularités psychologiques, un peu morbides, constatées en lui-même, leur aient servi de point de départ, il n'avait pas tardé à élargir la question, à passer des exemples personnels aux plus générales discussions. Sa culture très étendue lui permettait d'aborder tous les systèmes. Il avait beaucoup vécu dans le commerce des néoplatoniciens, et nous verrons tout à l'heure des réminiscences de Plotin se glisser sinon dans le fond d'idées de son *Bérial*, au moins dans son vocabulaire. Parmi les modernes nous savons, grâce à ses lettres, qu'il avait lu Kant et Hegel (1), Descartes et Malebranche (2), et surtout Spinoza, son auteur favori, dont il avait annoté l'*Ethique* (3), et qu'il feuilletait encore quelques instants avant sa mort (4).

A côté du poète dont on lira plus loin les vers trop souvent inhabiles, de l'artiste que nous avons cru entrevoir tout à l'heure, nous rencontrons donc maintenant en lui un personnage nouveau. Il est philosophe, dans l'acception la plus complète du terme. Et ce personnage reste bien le plus intéressant à nos yeux, tant à cause de ses qualités propres qu'en raison de son influence profonde sur la pensée de Flaubert. Il n'y a aucune exagération à prétendre retrouver l'empreinte directe de notre auteur dans tous les opuscules de jeunesse, comme *Smarh* et les *Mémoires d'un fou*, où son ami s'est efforcé de discuter le problème de la liberté, a déclamé sur l'impuissance de la raison,

(1) *Lettre inédite* à Flaubert du 23 septembre 1843.

(2) *Ibid.*, 17 juillet 1843 et 4 août 1844.

(3) *Ibid.*, 30 septembre 1843.

(4) *Corresp.* de Flaubert, I, p. 206 et III, p. 395.

sur l'opposition douloureuse de l'instinct et de l'expérience, s'épuisant à concevoir l'infini sous toutes ses formes et ne rencontrant jamais, au terme de ses recherches, que le néant. C'étaient là les sujets autour desquels évoluaient sans cesse leurs « interminables » conversations mêlées de bouffonneries et de métaphysique (1), à l'Hôtel-Dieu de Rouen. Alfred les dirigeait avec une verve extraordinaire, une subtilité d'argumentation digne des scolastiques, et une largeur de vues tout à fait au-dessus de son âge (2). Flaubert lui doit incontestablement son imagination avide d'inconnu, hantée de mystères, troublée de fantastiques visions. Grâce à lui, dès l'enfance, il put se familiariser avec les diverses solutions scientifiques, théosophiques, mystiques, par lesquelles se marquent les grandes étapes de la pensée humaine. Car, à ce propos encore, il faut répéter que la philosophie n'est pas indépendante des autres manifestations de notre activité intellectuelle. Son histoire, en particulier, est immédiatement liée à celle des progrès scientifiques et du sentiment religieux; et comment parler de l'âme ou de l'éternité sans envisager du même coup les différentes définitions que les croyances des peuples ont donné de la divinité? Quand Le Poittevin n'aurait d'autre mérite que d'avoir préparé Flaubert à écrire la *Tentation de Saint Antoine*, ce serait encore assez pour sauver son nom de l'oubli. Il a de bonne heure orienté l'esprit de son ami vers les plus hautes spéculations, en l'invitant à dépasser la connaissance vulgaire des faits, à creuser les apparences pour arriver aux lois profondes dont elles ne sont que les symboles isolés. Si le découragement très personnel de Flaubert s'est traduit, dès ses premiers ouvrages, sous forme d'une conception pessimiste de la destinée humaine en général, si les désillusions dont il était accablé ont donné lieu à un scepticisme désolé, exprimé par des fictions (Yuck ou le Grottesque dans *Smarh*) derrière lesquelles se dissimulent toujours les impressions et les émotions de l'au-

(1) *Corresp.* de Flaubert, III, 273.

(2) M. Du Camp, *Souv. litt.*, I, 172.

teur, c'est sans doute que Le Poittevin lui avait appris à rechercher, en dehors des circonstances spéciales de sa propre existence, la cause de son malheur, à élargir son point de vue, à regarder comme soumises à des lois universelles, non particulières, les conditions de notre misérable nature.

Les nombreux passages de la *Correspondance* où le souvenir de Le Poittevin est tristement évoqué, le témoignage très net de Maxime Du Camp, tout confirme cette influence. Elle est formellement reconnue dans le fragment de lettre cité plus haut à propos de Louis Lambert. A s'en tenir à ce texte seul, la tournure d'esprit philosophique commune au héros de Balzac et à Le Poittevin n'est-elle pas ce qui constitue l'immense supériorité intellectuelle de ce dernier, au regard de son ami ? C'est cette qualité qu'il admirait surtout en lui, qui le séduisait davantage dans ce caractère, par tant d'autres côtés remarquable : bien longtemps après sa mort, alors que mûri par l'expérience Flaubert était plus apte à discerner et à juger impartialement, il gardait encore de son pauvre Alfred la même impression qu'au temps de leurs enthousiastes et féconds entretiens, et il écrivait : « Je connais maintenant ce qu'on est convenu d'appeler les hommes les plus intelligents de l'époque : je les toise à sa mesure et les trouve médiocres en comparaison. Je n'ai ressenti auprès d'aucun d'eux les éblouissements que celui-là me causait. Quels voyages il m'a fait faire dans le bleu !... (1) — Je n'ai jamais connu personne (et je connais bien du monde) d'un esprit aussi transcendantal que lui (2). — Quel homme c'était, celui-là ! il est resté dans mon souvenir en dehors de toute comparaison » (3).

On voudrait cependant pouvoir contrôler ces éloges par une critique approfondie des idées philosophiques de Le Poittevin. Peut-être alors serait-il possible de préciser le sens et la portée de son action. En tous cas, nous serions au moins renseignés sur

(1) *Corresp.*, III, 273.

(2) *Corresp.*, III, 108.

(3) *Corresp.*, IV, 148.

l'exacte valeur de ses conceptions métaphysiques. Malheureusement, au lieu d'un traité méthodique exposant une théorie complète, il ne nous a laissé qu'une ébauche de doctrine présentée sous forme de roman et assez peu développée. Son *Bérial* renferme non point une vue d'ensemble, mais une hypothèse sur le monde et sur la vie humaine. Il ne s'y rencontre point de discussion proprement dite, mais une simple description appuyée sur des exemples concrets, des affirmations dogmatiques et des conclusions assez arbitrairement déduites. Ce n'en est pas moins une œuvre intéressante, qui mérite de nous arrêter un instant.

*
* *

Par son sujet et par le principal de ses personnages, *Bérial* (1) appartient au même groupe d'ouvrages que le *Diable amoureux* de Cazotte, le *Diable boiteux* de Lesage, et tant d'autres. Mais le conte de Le Poittevin se distingue cependant par ce fait que l'élément surnaturel y est réduit au minimum.

(1) Le titre complet de ce conte philosophique, tel que je le trouve indiqué sur le manuscrit, est : *Une promenade de Bérial*. Le sujet l'explique suffisamment. Le premier projet en paraît remonter au commencement de 1845 ; Le Poittevin écrit en mars à Flaubert : « J'ai l'idée d'un conte philosophique que tu aimeras je crois beaucoup ». En mai, nous apprenons que l'ouvrage est commencé : « J'avance assez dans mon roman ; il sera moins long que je n'avais cru parce que je veux d'abord sonder le goût du public, sauf à faire une deuxième *Promenade de Bérial*. » (*Lettre inédite* à Flaubert.) C'est à cette lettre que répond Flaubert (*Corresp.*, I, 79) : « Soigne bien ton roman ; je n'approuve pas cette idée d'une seconde partie : pendant que tu es en train, épuise le sujet, condense-le en une seule ». Enfin, dans une lettre inédite du 14 septembre 1847, Le Poittevin écrit : « Je me suis remis à *Bérial*, ce qui est m'occuper de toi, tes sollicitations ne m'ayant pas manqué pour reprendre le vieux sillon. Je refais toute une partie, j'arrangerai les autres pour un tout complet et j'espère bientôt pouvoir te montrer quelque chose. Je vais ainsi remettre au net, à la version définitive, tout ce que j'ai de fait. La première série ainsi terminée, nous passerons à la seconde phase ou hypostase. » — Ces lignes indiquent donc que *Bérial* avait été interrompu de 1845 à 1847. Les modifications signalées ici par Le Poittevin expliquent les variantes que nous reproduirons plus loin. Enfin, si l'on songe qu'il est mort en avril 1848, six mois à peine après cette lettre, on comprendra pourquoi *Bérial* donne l'impression d'une œuvre inégalement travaillée et à laquelle l'auteur n'avait pas mis sans doute la dernière main.

L'on n'y rencontre, à proprement parler, ni prodiges ni sortilèges : le miroir dans lequel Béliat dévoile à ses interlocuteurs l'avenir, son apparition soudaine dans le boudoir de la duchesse de Préval et sa brusque disparition, sont à peu près les seuls détails merveilleux du récit; que ce Génie ouvre à sa guise les portes les mieux verrouillées, ou que son carrosse dévore l'espace avec une rapidité stupéfiante, ce sont là particularités conformes à la qualité du héros : on ne comprendrait guère le rôle du Diable sans quelque magie. Mais dans l'ensemble, *Béliat* n'apparaît pas du tout comme une fantaisie où la vraisemblance est volontairement sacrifiée aux caprices de l'imagination : au contraire, l'auteur semble avoir voulu résolument s'interdire toute exagération choquante et côtoyer du plus près possible le domaine du raisonnable; cette modération donne précisément à son livre sa physionomie propre, et dès les premières pages on a l'impression de feuilleter une œuvre sérieuse, réfléchie, dans laquelle les agréments de la forme, l'intérêt, d'ailleurs assez faible, de l'intrigue ne peuvent que se surajouter à la valeur propre du fond.

Cette forme est de nature à provoquer des appréciations très diverses : elle déroute à première vue par son extrême concision, son allure sèche et tranchante, sans sonorité, sans envolée, sans rythme. Jamais le mot de Flaubert à Ernest Feydeau (1) : « Ficelons nos phrases, serrons-les comme des andouilles ! » ne s'appliqua mieux qu'au style de *Le Poittevin*. La rapidité du dialogue, le ton brutal des réparties, rappellent parfois certains chapitres de Balzac où conversent Lousteau et Bixiou. De place en place, une trouvaille d'expression, une sorte de détente lyrique involontaire dans cette prose guindée et pénible. Par exemple : « Il ira, joyeux oiseau, saluer dans les pins le soleil levant » (2); — ou encore, tout à la fin, la comparaison des deux jeunes mariés. Mais ce sont-là de rares exceptions. A diverses

(1) *Corresp.* de Flaubert, III, 142.

(2) Cette phrase, extraite du chapitre premier de *Béliat*, est celle que cite Flaubert, *Corresp.*, I, 206.

reprises, au contraire, on se heurte à des tournures équivoques, excusables peut-être de la part d'un poète, mais blessantes pour l'oreille et tout au moins risquées (1). Elles ne sont point preuves d'inexpérience, mais seulement d'affectation. Dans l'ensemble, en effet, l'ouvrage trahit la recherche d'une simplicité non spontanée, le choix laborieux du mot juste, le désir d'arriver, coûte que coûte, à la plus grande puissance d'expression possible sans répétitions fâcheuses, en bornant la phrase à son strict nécessaire. De là provient la difficulté qu'on éprouve à saisir la pensée de l'auteur, réduite en quelque manière à son ossature.

Le conte pêche ainsi par un défaut général qui est l'envers de précieuses qualités. Il faut peser chaque terme, car aucun n'est employé au hasard ; si d'abord on peut se méprendre à certaines duretés de langage, on s'aperçoit bientôt qu'elles sont voulues et répondent à une intention définie. Mais *Bérial*, on ne peut le dissimuler, « sent l'huile » : on le devinerait déjà rien qu'à une lecture attentive, et l'examen du manuscrit en apporte la preuve encore plus évidente. Les feuillets jaunis que j'ai sous les yeux, couverts au recto et au verso d'une écriture fine et mal formée, sont tout noirs de ratures et de surcharges. La plupart du temps, deux colonnes les divisent : dans l'une, à gauche, se trouvent les corrections et modifications apportées au texte primitif, qui figure à droite : ainsi l'on trouve en marge tantôt deux ou trois mots, tantôt une phrase, tantôt un paragraphe entier. Des renvois piqués un peu partout, des flèches, des indications variées ajoutent à la complexité des rédactions successives : on en compte jusqu'à cinq et six pour le même fragment (2). Il arrive que Le Poittevin ne biffe même pas, mais écrit à la suite de l'ancienne version la nouvelle,

(1) Par exemple, chap. V : « Son organe, dont s'accommodait la souplesse aux intentions les plus diverses, etc... » — « L'actrice à peine eut fini qu'éclatèrent les bravos, etc... »

(2) J'ajoute que les feuillets n'étant point paginés régulièrement, il est souvent difficile de reconstituer la succession chronologique des diverses versions.

puis s'interrompt au milieu, reprend la précédente sans noter qu'il revient en arrière, et ainsi de suite.

On a donc affaire à un texte tronqué et interversé, parfois à peu près indéchiffrable (1). Mais il y a grand profit à retirer de l'étude de ces brouillons : ils sont le témoignage irrécusable d'un travail considérable et scrupuleux. Sans doute, on serait également fondé à y voir le fait d'un talent peu maître de lui et de son instrument ; il est certain que Le Poittevin ne passera jamais pour un écrivain de premier jet. Mais je crois plus exact d'interpréter ses perpétuels remaniements dans le sens d'une réelle probité artistique. Et la remarque a son importance si l'on songe encore que Flaubert s'est formé à son école, et qu'il a vraisemblablement appris de lui à ne jamais se contenter des à peu près, à châtier son style, et à le mûrir jusqu'à cette admirable netteté, à cette vigueur que nous admirons dans *Madame Bovary* et ses autres romans.

Quant au fond, il importe de distinguer dans *Bérial* deux choses : la partie proprement philosophique et la partie littéraire. Celle-ci est, à mon sens, la moins bonne. Le Poittevin a cédé à l'entraînement de sa verve satirique (2) et, en essayant la critique des mœurs de son temps, en esquisant çà et là le dessin d'un caractère ou d'une situation, il n'a pas toujours très complètement réussi. Malgré quelques traits piquants d'ironie, la portée de ses réflexions est souvent atténuée par le parti pris de pessimisme qui s'y découvre : et malgré le tour impersonnel de l'œuvre, on sent trop que l'auteur prend la parole à la place de ses personnages. Ceux-ci assistent, guidés par le Génie, à des

(1) Au nombre des feuillets du manuscrit, il s'en trouve qui évidemment appartiennent exclusivement à une première version, définitivement abandonnée depuis, et qui dut rester inachevée. Les noms des personnages sont différents, l'ordre d'exposition des idées n'est pas exactement le même, ni les développements. Mais la donnée générale reste identique. J'ai indiqué en note sous le texte, quelques-unes de ces variantes.

(2) Je lis dans une *lettre inédite* à Flaubert : « O Lucien, O Archiloque ! — Voilà les deux inspirations que Dieu a réunies chez ton serviteur. Qu'il serait beau d'être la bache — comme Phocion ou Démosthène — de toutes les inconséquences d'aujourd'hui ! » (24 septembre 1845).

scènes assez peu originales, un rendez-vous d'amour, un bal, etc. Mais les descriptions sont autant de hors-d'œuvre dans le récit, et ce serait faire tort à Le Poittevin que lui reprocher sa brièveté sur ce point. Seules, les conséquences morales des événements, l'enseignement philosophique qui s'en dégage, ont été retenus par lui. Il n'a combiné une très vague intrigue que pour fournir des développements concrets à l'appui de ses théories métaphysiques : de sorte que tout, ou presque tout le livre, est fait de conversations, chacun des interlocuteurs à son tour commentant les faits et discutant les idées ; et les tableaux de la nature et les tableaux de la vie y sont par contre très négligés. En somme, le fond romanesque de *Bérial* n'est qu'un trompe-l'œil destiné à en masquer la partie didactique, à faire avaler, si l'on peut dire, le système philosophique qui est le sujet véritable de l'ouvrage, ainsi présenté au lecteur sous un aspect moins rébarbatif.

Si incomplet qu'il soit, ce système est pourtant ce qui donne à *Bérial* toute sa valeur. La question à résoudre se trouve posée dès les premières lignes : d'où vient la vie ? quelle est sa nature et pourquoi la reçoit-on ? Une controverse surgit à ce propos entre le duc et la duchesse de Préval. Cette dernière est *catholique* : ce détail n'est pas indifférent, non plus que d'apprendre, un instant après, que si le Diable vient se mêler à la conversation, c'est dans l'intérêt de la duchesse, et parce qu'il le chagrinerait de voir couler de si belles lèvres des raisonnements futiles. Nous devinons d'avance dans quel sens sera tranché le différend : nous aboutirons à une solution scientifique et rationaliste, non orthodoxe : à l'époque où écrivait Le Poittevin, c'étaient encore deux points de vue radicalement opposés. Aux affirmations dogmatiques de la métaphysique traditionnelle, aux déclamations souvent brillantes, mais plus souvent creuses, des disciples de Cousin, notre auteur va essayer de répondre par une conception de la vie et du monde moins intuitive, plus conforme aux progrès de la science moderne. Il ne se privera pas cependant de faire appel à l'absolutisme moral ; mais il tentera

au moins d'en soutenir les postulats par des faits positifs, et la finalité dont il se réclamera dans sa conclusion implique moins l'hypothèse d'une harmonie préétablie comme celle de Leibniz qu'une interprétation évolutionniste des phénomènes de la nature. Cet effort de conciliation était encore assez nouveau vers 1845; et par là *Bérial* prend sa place, et marque une époque dans le mouvement philosophique du XIX^e siècle.

Sa théorie est la suivante : le perpétuel changement qui se révèle à nous dans la multiplicité du monde extérieur n'est pas le résultat d'un caprice. « La roue ne tourne pas pour tourner, mais pour mener à un but ». Ce but, c'est pour chaque individu le développement des fins inhérentes à sa nature particulière, et pour l'ensemble une progression lente, mais assurée, vers un état dernier de perfection et d'équilibre. Du ver de terre à l'homme une chaîne continue relie tous les êtres vivants, et du premier au dernier chacun, à un moment quelconque de son existence, reproduit les formes organiques correspondantes aux états inférieurs, le nombre en étant de plus en plus considérable, l'élaboration par suite de plus en plus rapide, à mesure qu'on s'élève d'un degré sur cette échelle. *Natura non facit saltus* : il n'y a pas de transition brusque, mais une succession continue d'étapes, de formes vitales, dépendant les unes des autres et évoluant suivant un ordre de complexité croissante. La création est une sorte d'organisme gigantesque dont toutes les parties, c'est-à-dire toutes les créatures, sont constituées pour vivre à un moment et dans un milieu donnés, comme si elles avaient une mission nécessaire à y remplir. Aussi étroitement liées entre elles que les cellules ou les atomes le sont dans chacune d'elles, elles ne peuvent être autres qu'elles sont à tel instant précis de l'évolution générale. Et toutes poursuivent également en dehors d'elles-mêmes des fins identiques, l'adaptation au plan général de l'univers.

Il semble bien jusqu'ici que nous touchions de très près aux conceptions de la science contemporaine. Cette grande idée d'évolution, dans ses principes généraux et dans un grand

nombre de faits particuliers, est aujourd'hui une certitude. Le Poittevin la présente comme une hypothèse seulement très probable : sa prudence était encore légitime, à une époque où Darwin n'avait pas publié le résultat de ses admirables observations. D'ailleurs, il faut bien le dire, notre auteur glisse rapidement sur ces théories; on doit les chercher, et souvent les deviner, entre les lignes de son *Bérial*. Elles ne servent guère que de base à l'édifice, et, comme telles, se dissimulent aux regards non prévenus : mais sans elles, la construction ne pourrait se soutenir, et nous sommes d'autant mieux autorisés à les dégager que par endroits elles sont assez nettement apparentes. Au surplus Le Poittevin n'est pas un biologiste. Son ouvrage n'a pas pour but de fournir une explication purement scientifique de la vie en général, ni des formes successives de la vie; son interprétation finaliste de l'évolution indique déjà suffisamment qu'il reste avant tout philosophe. Ce qui l'intéresse c'est l'homme, et dans l'homme la raison d'être de son activité intellectuelle et morale. Il va donc s'appliquer à en définir les causes, à expliquer les instincts, les sentiments, les passions, les opinions, en s'appuyant sur cette idée générale d'une évolution universelle dirigée vers une concordance harmonique au plan de la Nature. Et ainsi ce qui précède n'est guère que l'amorce d'un système, où maintenant vont se fondre tant bien que mal, et plutôt mal que bien, des éléments empruntés à une tout autre source. Mélange hétérogène de conceptions scientifiques et d'abstractions métaphysiques, telle est, on va le voir, la caractéristique de sa philosophie.

A chacun des individus composant cette immense échelle des êtres vivants, Le Poittevin attribue une âme. Mais il est difficile de préciser ce qu'il entendait dire par ce mot. L'âme est à la fois un principe de vie, le siège des instincts et des perceptions confuses, le rudiment d'une intelligence chez les êtres inférieurs. Chez l'homme elle reste tout cela, et en outre se confond avec la sensibilité et avec la pensée réfléchie. A une époque où la théorie des « facultés » régnait sans conteste en Sor-

bonne, notre auteur simplifiait donc singulièrement les difficultés de l'analyse psychologique. Tout chez lui se réduit à l'âme, terme générique, sorte de réalité substantielle, dont l'essence est précisément de tendre à un certain développement, de se dilater sans cesse, selon qu'on la considère chez des êtres placés à des niveaux différents. Une très belle phrase de son conte résume ainsi sa théorie :

« Avez-vous vu parfois, dit Bélial, les grands bœufs mugir et les étalons galoper dans les prairies ? N'avez-vous pas saisi, dans leurs yeux, l'éclair de la pensée et comme une majestueuse attente ? Une autre vie s'apprête en silence sous ces fronts tranquilles. Laissez faire, l'heure approche où l'animal, laissant à la terre sa dépouille, va s'élever à la pensée humaine et à la parole qui la communique ».

L'âme, en somme, c'est donc ce qui évolue d'une forme vitale à une autre. Elle survit à la mort de son enveloppe corporelle, et c'est là le pivot du système. Dans le premier chapitre de *Bélial*, il est question de métempsychose et des doctrines pythagoriciennes : je ne jurerais pas qu'au fond l'imagination poétique de Le Poittevin n'ait été séduite par le mystère de cette survie, autant que sa réflexion frappée par les découvertes du transformisme. L'âme est non seulement immortelle, mais susceptible de plusieurs existences corporelles distinctes : et, comme nous le verrons mieux tout à l'heure, chacune de celles-ci constitue un degré de son évolution qui la rapproche du but vers lequel elle progresse sans relâche. « Si la mort a lieu, dit très fortement Bélial, c'est pour renouveler la vie ». — Que devient, après la dissolution du corps qu'elle habitait, chaque âme individuelle ? Elle retourne au « monde universel », dans ce creuset mystérieux où la Nature élabore son œuvre infinie. Et là, chose curieuse et qui n'est plus tout à fait conforme à Pythagore ni aux idées traditionnelles de métempsychose, elle perd son identité à peu près complètement (1). Elle est ce qui, en chacun de nous,

(1), Cf. *Bélial*, chap. VI, les arguments d'ailleurs très faibles de Le Poittevin à cet égard, relatifs à la parenté, etc...

constitue l'assiette de notre personnalité conciente ; mais cette personnalité s'abolit avec la mort : dans ses existences nouvelles, l'âme ne garde de ses formes antérieures que des réminiscences confuses. Autrement dit, les âmes individuelles sont comme autant d'irradiations successives de l'Ame Universelle ; elles revêtent bien, par leur union avec le corps, une sorte d'existence distincte, indépendante ; mais ce n'est là qu'une apparence mensongère. Il faut cependant, s'il y a évolution, que quelque chose se conserve d'une étape à l'autre : ce seront les formes des progrès auparavant accomplis, des dispositions pour l'avenir, de nouveaux progrès en puissance, et qui ne passeront à l'acte que par de nouvelles « créations » — terme impropre plusieurs fois employé dans *Bérial*, et qu'on doit entendre comme synonyme d'existence phénoménale —. Si j'osais me servir d'un exemple concret, je dirais qu'il conçoit l'âme à la manière d'une cire molle qui se pétrit, s'épure à chaque coup de pinceau du sculpteur ; de sorte qu'au fur et à mesure on distingue davantage les contours plus assurés de la statue qui, dès le premier moment, y était renfermée. « L'âme, dit Bérial, en se créant un nouveau corps, tire des conditions de sa vie passée les aspirations de sa vie nouvelle. »

Dans la doctrine de Pythagore, une sanction morale est attachée à ces états successifs des âmes après la mort. Rien de semblable n'apparaît chez Le Poittevin. La question de savoir si on a bien ou mal vécu ne se pose même pas, parce qu'il n'y a plus de libre arbitre : l'ordre des existences est réglé par la Nature d'une façon irrévocable et la loi de l'évolution est constante. « Une existence étant la condition d'une autre, une étroite relation les unit. » Et il en résulte aussitôt que les notions même d'immoralité ou de moralité n'ont plus aucune portée absolue : elles valent seulement par rapport aux hommes, incapables de pénétrer les secrets de la Nature ; mais pour qui aurait saisi la concordance universelle, ces mots n'auraient plus aucun sens. Le Poittevin, il est à peine besoin de le dire, est déterministe. La vertu et le vice sont à ses yeux, comme plus tard aux yeux

de Taine, des produits à l'égal du sucre et du vitriol (1) : et la même conception se dégagera exactement des romans de Flaubert. Ce n'est pas cependant que les circonstances extérieures ne puissent influencer plus ou moins sur les phases du développement des âmes : notre auteur le reconnaît implicitement (2) ; mais encore se refuse-t-il à admettre le hasard : il n'est, selon lui, qu'une forme de notre ignorance ; l'esprit le constate, l'accepte, évite, grâce à lui, une explication difficile, mais n'est point au fond sous sa dépendance. Les contingences nous paraissent modifier l'évolution des âmes : en fait, les conditions nécessaires à l'accomplissement de leurs progrès sont peut-être retardées, contrariées, inversées, jamais abolies : *volentem fata ducunt, nolentem trahunt*. En d'autres termes : « Le hasard ne perd que les faibles : les forts veulent leur destinée ». Et cette fois, malgré les affirmations précédentes, nous voici brusquement ramenés aux principes de la morale stoïcienne, qui cadre assez bien d'ailleurs avec l'ensemble du système exposé dans *Bérial*.

Comme on peut en juger, tout ceci est assez disparate ; et le flottement nous semble encore plus grand lorsque nous voyons Le Poittevin admettre, par suite toujours de circonstances accidentelles, certaines récurrences dans les phases successives de l'évolution. Il avait employé, au premier chapitre, la comparaison d'une roue qui tourne, et plusieurs paragraphes du récit semblaient la confirmer. Pourtant, en réalité, l'évolution va vers un but déterminé : elle tend à faire prédominer l'Esprit sur les sens, la Raison sur l'Instinct, l'Idée sur la Matière : elle rapproche sans cesse l'âme de l'Idéal : c'est tout juste s'il ne dit pas de Dieu, de l'amour ou de la connaissance de Dieu ; ce nom ne figure pas dans *Bérial*, au moins comme clef de voûte de la théorie, et nous en savons le motif : mais chez un spiritualiste aussi convaincu on est en droit de suppléer aux lacunes volon-

(1) « Le vicieux, dit Bérial, est un malade qu'il faut guérir et non châtier ».

(2) Par exemple au chap. V.

taires de l'expression. La notion de ce progrès est la base même de sa philosophie de la vie et du monde. L'ouvrage entier est composé pour lui servir de démonstration. Il y distingue trois périodes, ou *hypostases*. Chacune comprend elle-même des subdivisions, des étapes différentes, représentées, pour l'espèce humaine, par toute une série d'existences consécutives. Les exemples positifs qui constituent presque la totalité du volume n'ont d'autre intérêt que de préciser ces étapes : ils servent à prouver qu'on peut pratiquement justifier la vie présente de chaque individu par son passé, et deviner son avenir par sa vie présente. Dans la première hypostase la matière assujettit l'âme : c'est le règne des instincts grossiers, des désirs charnels ; et, quoique Le Poittevin ne s'explique pas clairement sur ce point, il est vraisemblable qu'il n'accordait pas aux êtres inférieurs le pouvoir de dépasser jamais ce premier degré. Souvent même, nous dit-il, l'homme s'y maintient encore ; mais il parvient aisément à la seconde hypostase : l'Esprit échappe alors de plus en plus à la Matière, et s'en dégage en la niant. La troisième hypostase enfin est celle de la conciliation entre ces deux principes, qui, loin d'être opposés, se rencontrent et se confondent comme les deux branches d'un Y : « Le règne effréné de la Matière amène la réaction de l'Esprit. Pour s'émanciper il la condamne, y voyant les pompes de l'Enfer. Mais plus tard, des hauteurs idéales, l'homme aperçoit des aspects plus vastes ; la science le fait impartial. Après avoir affranchi l'Esprit, il réhabilite la Matière, et, sous leur apparente opposition, saisit leur identité ».

C'est là le degré suprême, la fin du développement de l'âme. Même sur cette terre, au cours d'une de ses existences successives, l'homme peut connaître cet état de perfection. Alors il est mûr pour « être », au sens absolu et transcendantal du mot ; plus exactement la parcelle de l'âme universelle qui l'anime, ayant atteint le niveau de son plein épanouissement, tend à y persévérer sans rechutes ; mais les conditions de la vie terrestre ne lui conviennent plus à ce moment, et comme elle est immor-

telle, dans d'autres planètes que la nôtre cette âme va goûter de nouvelles existences, à l'infini : « Ne vous souvient-il pas, dit Béliat, que Goethe, dans son admiration pour Wieland, se demandait si l'âme de cet homme, dans les temps à venir, ne deviendrait point celle d'un monde » ?

La théorie de Le Poittevin s'arrête là, et n'a point d'autre conclusion. Sa conception de la vie et du monde, quoiqu'empreinte parfois d'un profond pessimisme, lorsqu'elle envisage la vie moderne et le monde actuel, n'aboutit donc pas comme celle de Flaubert (dans *Smarrh* par exemple) à l'aveu d'un néant absolu ; elle laisse encore à l'humanité l'espoir resplendissant d'un avenir meilleur.

Nous comprenons maintenant comment cette solution métaphysique du problème de l'existence, cette doctrine échafaudée à grand renfort d'imagination et de connaissances scientifiques, vint dans une certaine mesure atténuer son propre découragement. En dépit des apparences en effet, malgré le tour impersonnel et général de la discussion, *Béliat* n'était guère mieux qu'un résumé de ses angoisses intellectuelles et morales ; et le trouble de son cœur et de son cerveau avait bien servi de prétexte à ses constructions philosophiques. L'impression d'être lui-même dépaysé dans son milieu, le besoin intense d'échapper à son ambiance, le souci de s'expliquer les contradictions de son « moi » tiraillé entre des appétits grossiers, matériels, et de sublimes aspirations (1), lui avaient suggéré cette hypothèse des incarnations successives des âmes, dans laquelle chaque existence particulière est déterminée par les conditions de ses existences antérieures. N'était-ce point aussi une consolation, un soutien, que de pouvoir interpréter sa misère actuelle comme la conséquence logique d'une évolution nécessaire, de la considérer par suite comme utile à l'accomplissement du but final ? Une telle conviction, chez un

(1) On se rappelle la phrase d'une de ses lettres : « Il y a toujours eu en moi quelque chose d'insatisfait : réminiscences, ou vagues aperceptions de l'avenir? »

homme de son intelligence et de sa trempe, ne contenait-elle pas le principe d'une heureuse soumission aux lois de sa destinée? Le dogme fondamental de cette philosophie, sa conclusion dernière, c'est un conseil de résignation et d'amour, un ζῆλον ἐμολογουμένως τῇ φύσει d'une très haute et très profonde moralité.

Nous l'admirons d'autant plus volontiers que, pour renouvelé des Grecs, il n'en est pas moins en harmonie avec les résultats de la science moderne. Celle-ci, dans l'ensemble, et en laissant de côté les différences d'interprétation qui séparent les systèmes finalistes et mécanistes, n'est-elle pas toute entière évolutionniste? Elle nous montre au début l'être vivant, tout au bas de l'échelle, parmi les premiers apparus sur la terre, subissant au lieu de résister, esclave du milieu extérieur, s'efforçant uniquement (si l'on peut appeler cela un effort) de se cacher, de se faire petit, de disparaître; puis un mouvement de réaction se dessine; il acquiert une certaine indépendance qui lui permet de se défendre contre ce milieu; aux armes matérielles que lui donne l'adaptation progressive de ses organes, s'ajoutent l'instinct, l'adresse, l'ingéniosité, l'initiative, l'intelligence enfin qui permet aux derniers venus des êtres de rester à peu près nus comme les premiers. Dans chaque espèce, la lutte soutenue par l'individu contre l'ennemi, avec une habileté de plus en plus grande à utiliser ses moyens de défense, tend, comme l'élimination des incapables par la sélection vitale, à améliorer la race. Et tout en haut de l'échelle, chez l'homme, l'amélioration se traduit alors par l'épanouissement de la faculté pensante, qui supplée à l'incapacité matérielle du corps. L'évolution physiologique a développé l'organe de la pensée, le cerveau, au détriment de tous les autres; et pour que l'homme vive et résiste, pour qu'il transmette par l'atavisme aux races futures les améliorations qu'il a lui-même reçues des ancêtres, il faut qu'il le développe de plus en plus. L'homme profondément moral sera donc celui qui, se conformant au plan incessamment poursuivi par la Nature, s'efforcera de se cérébraliser davantage; il ne peut revenir en arrière, ayant pris un autre

chemin depuis l'origine des âges; se soumettre à la matière n'est plus son rôle, il faut qu'il s'en dégage, et, pour progresser dans le sens même de l'évolution, qu'il continue cette lutte contre la chair dont, le premier, le christianisme a formulé l'admirable loi. Voilà ce que nous apprennent les savants d'aujourd'hui, biologistes, géologues et psychologues. Traduite dans un langage un peu différent, présentée sous une forme moins scientifique, plutôt à titre de rêverie métaphysique ou de vérité mystique que comme certitude positive, c'est au fond la même conception qui se dégage de *Bérial*.

Faut-il maintenant chercher quelles croyances philosophiques ont pu inspirer l'ouvrage de Le Poittevin? Nous avons parlé des Pythagoriciens et assurément la culture classique très solide de notre auteur lui permettait d'avoir étudié aux sources même leurs théories. On en dirait autant pour les Stoïciens. L'idée des hypostases, si importante dans la philosophie alexandrine, et l'emploi même de ce mot dans *Bérial*, paraissent encore indiquer un rapprochement plus certain : l'âme est bien représentée aussi dans les *Ennéades* de Plotin comme appartenant par son essence à un monde supérieur et devant s'affranchir le plus possible de toute inclination sensible; elle est bien soumise à la *νομοθεσία* qui, la rendant libre, lui permet de se livrer à son principal objet, l'exercice de la pensée; l'immortalité impersonnelle qui lui est attribuée n'exclut pas la transmigration pythagoricienne; et chaque âme individuelle étant une émanation de l'âme divine, de l'Unité (Τὸ Ἕν), nous sommes encore ici en plein panthéisme, comme dans *Bérial*. Cependant, aucun texte ne permet d'affirmer que le conte de Le Poittevin renferme d'emprunts directs à Plotin ou à Porphyre. Nous avons vu pareillement qu'il avait beaucoup médité Spinoza; en fait, la morale de l'*Éthique* rappelle vaguement celle que nous venons d'exposer — encore qu'elle dérive, chez le philosophe d'Amsterdam, d'une théorie de la connaissance et non d'une métaphysique de l'existence (1). Enfin de tous les modernes, celui qui

(1) *Éthique*, livres IV et V. Tant qu'il est réduit au premier degré de la con-

aurait peut-être le plus directement inspiré Le Poittevin, c'est encore Hegel, dont la philosophie repose, comme on sait, sur l'idée du devenir, du processus à l'infini, par lequel la Nature s'élève des formes inférieures de l'Être, purement logiques, aux formes supérieures, réelles, de la Matière à l'Idée. Ce progrès se développe en deux phases principales, évolution de la Nature, évolution de l'Esprit; et il y a encore entre les deux théories une analogie considérable, les degrés divers du développement de l'Esprit n'étant pas considérés par Hegel comme des existences particulières et extérieurement distinctes, mais comme de simples moments, des états qui se supposent et s'expliquent les uns par les autres; de même pour Le Poittevin, l'âme immortelle n'ayant pas au fond plusieurs existences successives, mais seulement plusieurs unions différentes avec le corps, qui sont autant d'étapes d'un même et continu développement.

Mais il ne saurait rentrer dans le cadre de cette introduction de discuter en soi la valeur du système de Le Poittevin, ni de préciser davantage les réminiscences d'autres systèmes qui peuvent y être impliquées.

Je crois pour ma part — et je donne cette opinion pour ce qu'elle vaut — qu'il n'est pas impossible de découvrir dans *Belial* les éléments d'une métaphysique complète de l'existence. Cependant je doute sincèrement que le lecteur consente jamais à attribuer à cette œuvre une grande importance philosophique ou littéraire. Elle apparaîtra pour beaucoup la rêverie chaotique d'un cerveau malade, et loin de la juger une production originale, l'expression d'une pensée profonde et synthétique, on n'y verra probablement qu'un pâle reflet des idées et des préoccu-

naissance, l'homme reste esclave de ses passions; il croit au libre arbitre et prend à tort conscience d'une existence individuelle : c'est pour lui l'étape du malheur, des vaines agitations, des tourments de la passion. Quand la raison l'amène à concevoir l'universelle nécessité qui gouverne toutes choses, s'il s'y soumet, il trouve déjà le bonheur. Lorsqu'il s'élève enfin à la claire vision de Dieu et de tout l'Univers en Dieu, il est entièrement affranchi, vraiment libre, et il devient parfait de toute la perfection de sa pensée. Le bien est de se rapprocher de cette perfection.

pations à la mode vers 1830. A ce titre encore elle mériterait notre attention. Pour l'apprécier à sa valeur, il faut avant tout la replacer dans son cadre. Ses défauts sont ceux de l'époque, également ses qualités : dans l'ensemble, elle porte la marque reconnaissable de son temps et elle a été composée non seulement pour traduire l'état d'esprit particulier de son auteur, mais pour répondre aux questions angoissantes qui tourmentaient toute une génération. L'avenir de la société ne laissait alors personne indifférent. A la veille de la révolution de 1848, on sentait confusément l'humanité en marche vers un lendemain meilleur, et la nécessité d'assigner une fin à ce progrès devenait chaque jour plus impérieuse. Le rationalisme et la foi se disputaient la préséance : on ne pouvait plus s'en tenir aveuglément aux solutions anciennes ; à l'autorité des dogmes religieux, à la justification catholique de la vie terrestre (1), la jeune science, la critique à son aurore substituaient tant bien que mal leurs propositions audacieuses, encore trop peu solides : et cependant le développement si fécond de l'esprit d'examen, en sapant les bases des croyances traditionnelles, rendait plus douloureuse la soif de hautes certitudes morales (2). En dehors du groupe des purs savants, complètement satisfaits par leurs méthodes, et y cherchant le principe de toute activité, en dehors des hommes pratiques et positifs qui, poursuivant des résultats immédiats et définis, n'avaient pas le loisir de dépenser leur énergie en spéculations désintéressées, tous les penseurs souffraient donc d'une égale hésitation, et attendaient,

(1) Les premières poésies de Le Poittevin, composées de 1836 à 1840, montrent que sa révolte devant l'existence vient d'une impossibilité de croire, de se soumettre dans l'espoir d'une récompense future. Voir par exemple plus loin les pièces intitulées *La Foi*, *Heure d'Angoisse*, *Allégorie* et celles qui commencent par ces mots : *Un dimanche, arrêté devant la Madeleine... — Éteignez les bûchers...*

(2) Comparez Louis Lambert, p. 85 : « Ma pensée est de déterminer les rapports réels qui peuvent exister entre l'homme et Dieu. *N'est-ce pas une nécessité de l'époque ?* Ne faut-il pas se convaincre que l'homme est le but de tous les moyens terrestres pour se demander s'il ne sera lui-même le moyen d'aucune fin ? si l'homme est lié à tout, n'y a-t-il rien au-dessus de lui à quoi il se lie à son tour ? etc... »

espéraient, sans savoir quoi. Les rêveurs, les poètes, et ils étaient nombreux, étaient les plus anxieux. Leur imagination allait volontiers au surnaturel, au mysticisme : et plusieurs sentirent à ce moment même passer sur eux le vent de folie qui faisait déjà tourner les tables, les guéridons, et mettait les vivants en communication avec les morts (1). Les vieux mots d'esprit, de matière, d'âme et de conscience, avaient perdu leur signification précise avec l'éclosion funeste des théories spirites, qui donnèrent tant de vogue aux traductions de Swedenborg et aux publications d'Allan Kardec. Il y eut là certainement, pour la jeune génération de 1820, une cause d'inquiétude nouvelle qui, chez certains d'entre eux, vint encore renforcer les autres : le problème moral ou social se compliqua d'un mystère psychologique. L'appel à des forces inconnues qui paraissaient régir les existences humaines rendait plus difficile, en l'absence d'explication vraiment scientifique, l'adhésion complète aux conceptions positivistes. La littérature ne tarda pas à s'inspirer de ces préoccupations. On méconnaît peut-être trop aujourd'hui l'intérêt historique de certains livres signés Pétrus Borel, Gérard de Nerval, ou Paul Deltuf. Ils peignent fidèlement une tournure d'esprit commune à beaucoup d'écrivains qui constituent ce qu'on nomme assez justement l'arrière-garde du romantisme. La liste serait longue des œuvres de pure imagination, inspirées alors à la fois par de vagues connaissances scientifiques et par une grande curiosité des phénomènes psychiques les plus obscurs.

Sans aller bien loin, ne trouvons-nous pas déjà dans ce *Louis Lambert* de Balzac dont il était question tout à l'heure, et encore dans *Séraphita* par exemple, la trace évidente de semblables influences? *Bérial* appartient à la même famille. Par sa date de composition, il se classe parmi les ancêtres du genre, et ce n'est pas son moindre titre à l'attention des lettrés. Des poèmes comme *Ce que dit la bouche d'ombre* de Hugo

(1) Cf. Maxime Du Camp, *Souv. littér.*, II, chap XX, « Les illuminés ».

(1855) ou les *Fossiles* de Bouilhet (1854), des nouvelles comme *Avatar* de Gautier (1857) ou *l'Ame du Bourreau* de Maxime du Camp (1859), lui sont postérieurs de plusieurs années (1). *Bélical* garde donc malgré tout son caractère vraiment philosophique. On peut y voir l'essai timide d'un penseur qui mesure ses forces et ne s'est point encore dégagé de toutes les empreintes reçues; on reconnaîtra cependant à ce conte une portée plus générale et plus profonde qu'à la grande majorité des écrits similaires. L'exécution reste souvent imparfaite, soit; on ne contestera pas du moins la grandeur de sa conception et la noblesse de ses conséquences morales.

(1) Il serait aisé d'établir quelques rapprochements entre *Bélical* et les *Fossiles*. L'un et l'autre expriment un rêve palingénésique du monde, s'appuient sur l'évolution universelle, et concluent au triomphe futur de l'esprit sur la matière. Je rappelle d'un mot la donnée générale des *Fossiles* : aux temps géologiques, la vie s'est manifestée sous des formes végétales et animales successives, disparues aujourd'hui; puis est apparue l'humanité qui a lentement évolué en s'élevant graduellement de la matière vers l'esprit; l'humanité à son tour disparaîtra et fera place à une nouvelle forme de la vie, sorte d'esprit cosmique universel, plus pur, plus parfait que les âmes grossières des hommes d'aujourd'hui. — Il y a là une conception qui sans doute n'est pas celle des hypostases, mais qui présente néanmoins quelque ressemblance avec celle de *Bélical*.

Quant à *l'Ame du Bourreau*, de M. Du Camp, cette courte nouvelle donne un exemple de transmigration des âmes assez voisin de ceux que le miroir magique de *Bélical* révèle au duc et à la duchesse de Préal. Le sujet est le suivant : le bourreau d'une petite ville de province, à chaque exécution, présente des phénomènes bizarres : évanouissements, catalepsie, etc... Alors s'opère en lui un dédoublement de personnalité : son âme ou plutôt l'âme qui est en lui, et qui est celle de Néron, s'échappe de sa prison corporelle et remonte dans une course vertigineuse la suite des siècles écoulés. Il revoit donc le cirque, les sacrifices des chrétiens, le meurtre d'Agrippine, l'incendie de Rome, tout le décor et tous les événements de sa première existence : ces spectacles l'emplissent d'effroi. En réalité il expie dans sa vie actuelle les crimes de l'autre. Il meurt et annonce qu'il entrevoit les signes d'une incarnation nouvelle pour l'avenir. La transmigration des âmes est donc ici encore ascendante. — Au reste, *l'Ame du Bourreau* n'est pas le seul ouvrage de M. Du Camp où se retrouve visiblement l'influence de Le Poittevin. Un des plus curieux chapitres du *Livre posthume* (in-12, 1853) met en scène, sous le nom de Sylvius, un jeune homme dont le caractère, les idées, les sentiments sont si semblables à ceux de notre auteur qu'on peut croire à un portrait pris sur le vif (Voir notamment pages 240-241, 248-249, 253, 270-275, etc...). Il ne faut pas oublier que Du Camp, devenu l'ami de Flaubert après 1843, a connu très intimement Le Poittevin, l'a entendu discuter ses théories métaphysiques et, en particulier, avait lu *Bélical*.

*
* *

Le 6 juillet 1846, Alfred Le Poittevin avait épousé M^{lle} Aglaée Julie-Louise de Maupassant dont le père, qui appartenait à la vieille noblesse française (1), faisait valoir près de Rouen, à la Neuville-Champ-d'Oisel. Le voyage de noces s'était fait selon l'usage en Italie et avait duré près de trois mois. L'hiver suivant, Le Poittevin n'ayant pu, malgré ses démarches, parvenir à se faire nommer substitut dans le ressort de Rouen (2), le jeune ménage était allé se fixer à Paris (3).

Ce mariage et cet éloignement furent des plus pénibles à Flaubert. Son amitié jalouse y vit non seulement la ruine inévitable d'un talent qu'il avait deviné, et sur lequel il avait fondé de grandes espérances, mais une sorte de trahison à la foi jurée. Il s'étonna d'une décision aussi contraire à leurs idées communes sur la vie d'artiste et considéra dès lors son ami comme doublement perdu pour lui (4). La tristesse qu'il en éprouva est peut-être la preuve la plus remarquable de l'immense affection qui les avait rapprochés. Le sentiment d'orgueil qui s'y trouvait mêlé, et qui perce souvent à travers les phrases de ses lettres, n'atténuait en rien la sincérité de sa tendresse. Alfred était bien l'homme qu'il aimait le plus au

(1) Sur les origines de la famille Maupassant, voir Lumbroso, *op cit.*, p. 287 et suivantes. — En même temps qu'Alfred, sa sœur Laure épousait le frère de M^{lle} de Maupassant, Gustave, père de Guy de Maupassant. Flaubert, dans une *lettre inédite* à Chevalier du 12 août 1846, apprend à la fois les deux mariages à son ami.

(2) Maxime Du Camp, *Souv. littér.*, I, 232.

(3) Le 10 novembre 1846, le Conseil de l'ordre des avocats de Rouen, présidé par M^e Deschamps, bâtonnier, ordonne que du tableau sera rayé M^e Alfred Le Poittevin qui n'a plus son domicile à Rouen (Renseignement dû à l'obligeante communication de M. le Bâtonnier de Rouen).

(4) *Corresp.*, I, 109 (à Ernest Chevalier, 4 juin 1846); de même encore *ibid.*, p. 156. Il écrivait enfin plus tard, en 1863, à M^{me} Gustave de Maupassant : « J'ai eu, lorsqu'il s'est marié, un chagrin de jalousie très profond; ça a été une rupture, un arrachement! Pour moi, il est mort deux fois » (*Corresp.*, III, 273).

monde (1), celui qui dans sa jeunesse, à l'âge où les impressions sont les plus fortes et les plus vivaces, avait tenu la première place, avant Chevalier et même avant Louis Bouilhet (2). Il le pleura donc en secret à ce moment, presque aussi douloureusement qu'il allait le faire deux ans plus tard à l'occasion de sa mort.

Leurs relations furent interrompues et il nous est assez difficile de suivre Le Poittevin pendant ses deux dernières années. Il ne demeura que fort peu de temps à Paris, et dès le printemps de 1847 vint s'installer chez son beau-père à la Neuville-Champ-d'Oisel. Toujours malade, toujours incapable de supporter la moindre fatigue, toujours triste et découragé, il travaillait cependant encore, écrivant peu, mais lisant beaucoup. Une lettre du 14 avril 1847 est presque uniquement remplie par des titres de volumes qu'il emprunte à Flaubert, ou qu'il lui renvoie ; une autre du 14 septembre, la dernière en date de celles que nous possédons, fait allusion à *Bélicol* et à un roman en préparation, sur lequel nous n'avons aucune donnée précise (3).

Dès le mois d'octobre, son état de sa santé inquiéta son entourage. Du Camp, qui l'alla visiter alors en compagnie de Flaubert, fut effrayé du changement survenu : « Le front

(1) *Corresp.*, III, 108 (1857). « Je vois, disait il encore, que je n'ai jamais aimé personne (homme ou femme) comme lui » (*ibid.*, III, 273).

(2) Cela est si vrai qu'en 1857, c'est-à-dire au plus fort de son intimité avec Bouilhet, Flaubert écrivait cette dédicace touchante sur l'exemplaire de *Madame Bovary* offert à la mère d'Alfred : « Acceptez ce livre, chère Madame, au nom de l'affection que vous m'avez toujours portée et aussi (et surtout) au nom du souvenir. S'il vivait encore, c'est à LUI qu'eût été dédié ce travail. Car sa place est restée vide dans mon cœur, et l'ardente amitié n'est pas éteinte... »

(3) M. Du Camp (*Souv. littér.*, I, 266) en parle en termes très vagues ; c'est, dit-il, l'histoire d'un désespéré, que l'existence a lassé, qui ne sait qu'en faire, qui meurt ou qui se tue. Je n'ai rien trouvé dans les papiers de Le Poittevin qui pût se rapporter à ce sujet. M. Du Camp fait à la même page de son livre allusion à une certaine ode de Le Poittevin qui, selon lui, est *extrêmement remarquable* : J'en ai la copie sous les yeux, et j'avoue n'y rien trouver à signaler, qu'une extrême obscénité. La facture est franchement mauvaise, et le fond défie tout commentaire. M. Du Camp a été ici mal servi par ses souvenirs, et c'est peut-être la preuve qu'il ne faut pas toujours accepter sans réserves son jugement.

s'était dégarni; les mains, à la fois maigres et molles, semblaient n'avoir plus de force; la pâleur du visage était grise et profonde, la respiration soulevait sa poitrine avec peine... il était calme et semblait ne garder aucune illusion » (1). La maladie de cœur dont il souffrait fit des progrès rapides, et bientôt il fut impossible de conserver le moindre espoir. Lui-même vit venir la mort avec une belle sérénité d'âme. « Je commence, écrivait-il, à ne regarder plus les choses de ce monde qu'à la lueur de ce terrible flambeau qu'on allume aux mourants. Je te prévien que cette phrase n'est pas de moi, elle est de Saint-Simon, qui s'est trompé : le flambeau n'est pas terrible » (2). La révolution de 1848, qu'il avait prévue (3), intéressa ses derniers moments : il suivit de loin, curieusement, les premiers événements de cette lutte, qui sans doute dans son esprit n'était qu'une phase inévitable et nécessaire de l'évolution sociale et des progrès humains.

Il s'éteignit dans la nuit du 3 au 4 avril 1848, au milieu des siens, après une longue agonie; Flaubert était à son chevet, et quelques jours plus tard il écrivait à Maxime Du Camp la lettre qu'on va lire, une des plus belles et des plus émues de sa *Correspondance* :

Alfred est mort lundi soir à minuit; je l'ai enterré hier. Je l'ai gardé pendant deux nuits, je l'ai enseveli dans son drap, je lui ai donné le baiser d'adieu et j'ai vu souder son cercueil. J'ai passé là deux jours larges; en le gardant, je lisais les *Religions de l'antiquité* de Kreutzer. La fenêtre était ouverte, la nuit était superbe, on entendait le chant du coq, et un papillon de nuit voltigeait autour du flambeau. Jamais je n'oublierai tout cela, ni l'air de sa figure, ni le premier soir, à minuit, le son éloigné d'un cor de chasse qui m'est arrivé à travers les bois. Le mercredi j'ai été me promener tout l'après-midi avec une chienne qui m'a suivi sans que je l'aie appelée. Cette chienne l'avait pris en affection et l'accompagnait toujours quand il sortait seul. La nuit qui a précédé sa mort, elle a hurlé

(1) *Souv. littér.*, *ibid.*

(2) Cité par Du Camp, *Souv. littér.*, I, 271.

(3) Du Camp, *ibid.*, 267.

terriblement sans qu'on pût la faire taire. Je me suis assis sur la mousse à diverses places, j'ai fumé, j'ai regardé le ciel, je me suis couché derrière un tas de bourrées et de genêts et j'ai dormi. La dernière nuit, j'ai lu les *Feuilles d'Automne* ; je tombais toujours sur les pièces qu'il aimait le mieux où qui avaient trait pour moi aux choses présentes. De temps à autre, j'allais lever le voile qu'on lui avait mis sur la figure pour le regarder. J'étais enveloppé d'un manteau qui a appartenu à mon père et qu'il n'a mis qu'une fois, le jour du mariage de Caroline. Quand le jour a paru, vers 4 heures, moi et la garde nous nous sommes mis à la besogne. Je l'ai soulevé, retourné et enveloppé. L'impression de ses membres froids et roidis m'est restée toute la journée au bout des doigts. Il était affreusement décomposé, nous lui avons mis deux linceuls. Quand il a été ainsi arrangé, il ressemblait à une momie égyptienne serrée dans ses bandelettes et j'ai éprouvé je ne puis dire quel sentiment énorme de joie et de liberté pour lui. Le brouillard était blanc, les bois commençaient à se détacher sur le ciel, les deux flambeaux brillaient dans cette blancheur naissante ; des oiseaux ont chanté et je me suis dit cette phrase de son *Bérial* : « Il ira, joyeux oiseau, saluer dans les pins le soleil levant » ; ou plutôt j'entendais sa voix qui me le disait et tout le jour j'en ai été délicieusement obsédé. On l'a placé dans le vestibule, les portes étaient décrochées, et le grand air du matin venait avec la fraîcheur de la pluie qui s'était mise à tomber. On l'a porté à bras au cimetière ; la course a duré plus d'une heure. Placé derrière, je voyais le cercueil osciller avec un mouvement de barque qui remue au roulis. L'office a été atroce de longueur. Au cimetière la terre était grasse, je me suis approché sur le bord et j'ai regardé une à une toutes les pelletées tomber : il m'a semblé qu'il en tombait cent mille. Pour revenir à Rouen je suis monté sur le siège avec Bouilhet ; la pluie tombait raide, les chevaux allaient au galop, je criais pour les animer ; l'air m'a fait grand bien. J'ai dormi toute cette nuit et je puis dire toute cette journée. Voilà ce que j'ai vécu depuis mardi soir. J'ai eu des aperceptions inouïes et des éblouissements d'idées intraduisibles ; un tas de choses sont revenues avec des chœurs de musique et des bouffées de parfums. Jusqu'au moment où il lui a été impossible de rien faire, il lisait *Spinoza* jusqu'à une heure du matin, tous les soirs, dans son lit. Un de ses derniers jours, comme la fenêtre était ouverte et que le soleil entrait dans sa chambre, il a dit : « Fermez-la, c'est trop beau, c'est trop beau... » (1)

(1) Cette lettre est datée faussement, dans l'édition Charpentier de la *Corres-*



Il ne faut pas juger Le Poittevin seulement d'après ses écrits : ceux-ci (nous l'avons dit déjà, et nous ne saurions trop y revenir pour éviter toute méprise) ne sont que l'expression très pâle et très inégale d'une pensée souvent profonde, presque toujours intéressante. Ses poésies risquent de lui attirer peu d'estime : l'inélégance et l'inhabileté de la forme, la pauvreté des images, les inexpériences du style et de la prosodie nuisent à la portée du fond. Le philosophe qui doublait en lui le poète mérite plus d'éloges. S'il eût vécu, c'est vraisemblablement de côté ce qu'il eût cherché et trouvé sa voie définitive ; et sans doute une juste combinaison des tendances opposées de son esprit l'eût amené quelque jour à composer une sorte de poème métaphysique où sa conception du monde et de l'existence, à peine esquissée dans *Béliol*, aurait reçu son plein développement. Il eût fallu, pour y réussir, qu'il parvint à rassurer en lui bien des hésitations, à maîtriser bien des instincts et bien des sentiments contradictoires, qui firent le tourment de sa vie ; il eût fallu surtout qu'il se dégagât des influences de jeunesse, trop enracinées pour lui permettre une véritable indépendance et faciliter son libre essor.

« J'appelle classique ce qui est sain, disait Goëthe à Eker-
mann, et romantique ce qui est malade. » Cette formule
séduisante — et assez inexacte, comme toutes les formules —
pourrait s'appliquer au cas de Le Poittevin. La tristesse roman-
tique, une sorte d'inaptitude constitutionnelle à accepter les

pondance, du 3 avril : elle n'a été écrite au plus tôt que le 6 ou le 7. J'ai relevé moi-même sur les registres de l'état civil de la Neuville Champ-d'Oisel la date de la mort de Le Poittevin : c'est bien le 3 avril (déclaration le 4 au matin). Il est visible, d'après les termes de la lettre, que plusieurs jours s'étaient écoulés quand Flaubert l'a écrite. L'erreur est facilement explicable. Les éditeurs de la *Correspondance* n'ont pas eu entre les mains les originaux des lettres adressées à Du Camp (*Corresp.*, I, 70, note 1). Il les ont trouvées déjà publiées dans les *Souvenirs littéraires* et, sans réfléchir, ils ont pris la date de la mort de Le Poittevin, indiquée par Du Camp, pour celle de la lettre.

conditions de sa destinée, usèrent son énergie dans une inutile révolte et firent sombrer son talent. Mais tout ce que nous savons de son caractère, tout ce que nous pouvons deviner de ses dispositions naturelles, nous invite à croire qu'il était né pour écrire de grandes choses : il mourut sans avoir donné sa mesure.

Le rang que lui réservent dans l'histoire littéraire les quelques essais de jeunesse publiés dans ce volume restera sans doute assez effacé. On lui refusera peut-être même le droit de prétendre au dernier de tous. Ce serait injuste. Il mérite qu'on lui maintienne sa place, non seulement en raison de son amitié avec Flaubert et de l'influence énorme exercée sur ce dernier, mais pour lui-même, à cause de sa valeur personnelle. Si imparfaites soient-elles, des œuvres comme *Bérial* ne peuvent être absolument négligées, surtout lorsqu'elles font pressentir celles qui les auraient suivies, et qu'il n'eut point le temps d'écrire.

En soulevant un coin du voile qui enveloppait le souvenir de Le Poittevin, je voudrais bien ne lui avoir pas rendu un trop mauvais service. Inconnu, il conservait intact son prestige, et se dressait tout debout sur le piédestal que la générosité de Flaubert lui avait élevé. J'ai peur maintenant qu'on ne pense de lui ce qu'on disait au XVII^e siècle des gens dont on n'avait rien de très remarquable à retenir : c'était un fort honnête homme. En tous cas, si dans la mesure de mes moyens j'ai apporté des matériaux nouveaux à la critique littéraire, je croirai que la publication de ses œuvres inédites n'a pas été tout à fait inutile. Il reste de nombreux problèmes à élucider sur son existence, ses relations avec Flaubert, l'origine de ses théories. Puisse au moins cette introduction en avoir montré l'intérêt et donner naissance quelque jour à des études plus approfondies.

OEuvres inédites
d'Alfred Le Poittevin



Le nombre des poésies laissées par Le Poittevin est assez considérable et ce volume ne les contient pas toutes. Mais le choix que j'en ai fait n'est aucunement basé sur mon appréciation personnelle. Quoique beaucoup m'aient paru de valeur fort inégale, je n'ai pas cru pouvoir arbitrairement les laisser de côté sous prétexte que j'y trouvais moins d'intérêt qu'à d'autres. Je publie donc toutes celles qui, après examen attentif des manuscrits et de leurs corrections autographes, m'ont semblé avoir reçu leur forme définitive, écartant seulement les ébauches inachevées que sans doute l'auteur n'eût pas désiré voir livrer telles quelles au public.

A proprement parler, toutes ne sont pas inédites. Plusieurs ont été imprimées du vivant de Le Poittevin dans le petit journal rouennais *Le Colibri*. De même pour l'*Essai sur la Révolution française*. Toutefois, la collection complète de ce périodique étant à peu près introuvable, j'ai cru bon de reproduire ici ces quelques morceaux. Ils sont de la jeunesse de Le Poittevin. Quant aux autres poésies, elles ne portent pas de dates sur les

manuscrits, et la plupart du temps il est impossible de suppléer à cette lacune. Mais on peut les répartir, je crois, entre 1840 et 1845. *Bérial* est au contraire de la fin de sa vie, et peut-être sa dernière œuvre.

Maxime Du Camp et Flaubert signalent tous deux un autre écrit en prose, *Les Bottes Merveilleuses*, sorte de féerie satirique dans le genre du *Château des Cœurs*. Flaubert en faisait grand cas. Je n'en ai point retrouvé le manuscrit dans les papiers de Le Poittevin, et son fils m'a dit ignorer ce qu'il était devenu.



Essai sur la
Révolution Française.

Sombre histoire, qui laisse aux nations à naître
Un problème de sang qu'un jour fera connaître.
(BARTHÉLEMY.)

I

Ennuyé de la tutelle des rois absolus, le genre humain veut enfin déposer la robe prétexte pour la toge virile. L'Angleterre et la France ont donné l'exemple, le monde entier se presse à leur suite. La liberté, n'en doutons pas, sera le fruit de ce noble élan. Mais, pour l'obtenir, la constance devra terminer ce que l'enthousiasme aura commencé. Puisque les hommes veulent se gouverner eux-mêmes, ils doivent, par des études graves et sévères, se disposer de bonne heure au grand rôle qui les attend : étudier l'avenir dans le passé, qui souvent lui sert de miroir, et faisant sur les cadavres des empires ce que font les médecins sur les cadavres des morts, découvrir en les analysant les causes secrètes qui en ont hâté la ruine ou prolongé la durée.

Cette nécessité d'édifier sur des faits tout système politique, notre époque l'a bien comprise. Incertaine sur ses destinées, l'humanité a interrogé l'histoire, et l'histoire lui a fait connaître ce but que, depuis les premiers temps, elle poursuivait sans le savoir. On a remonté jusqu'aux époques anciennes pour y trouver les sources longtemps ignorées de la civilisation ; le moyen âge lui-même a été exhumé du cercueil où l'avait enfoui Voltaire : mille systèmes divergents se sont heurtés l'un à l'autre, et de leur choc a jailli la lumière. Cependant, en histoire comme partout, la lutte s'est engagée entre les idées rétrogrades et les idées progressives. Les arguments du philosophe de Ferney contre les périodes de transition ont été reproduits contre la République française ; ce sont ces arguments que nous voulons rétorquer ici. Près les débris d'une civilisation détruite, nous essaierons de montrer les éléments d'une civilisation naissante. Au problème de la Terreur, nos ennemis ont donné pour solution la férocité de nos Montagnards. C'est trancher le nœud gordien parce qu'on ne peut le délier. Notre solution est différente. Nous expliquons, non les choses par les hommes, mais les hommes par les choses. Pour nous, les Montagnards ne sont ni des idoles, ni des anthropophages. Si nous les avons tirés du sanctuaire où les avaient placés leurs fanatiques admirateurs, nous avons aussi effacé de leurs fronts le signe réprobatif qu'y avaient empreint l'ignorance ou la mauvaise foi. Inflexibles, mais non sanguinaires, ces hommes de fer ont accepté un rôle indispensable, rôle qu'à leur refus d'autres auraient rempli. Ce n'est point

sur eux, mais sur les ennemis de la France, que doivent retomber leurs excès; c'est du moins ce que nous essayons de prouver,

II

Richelieu avait semé pour la monarchie, la république récolta. L'autorité reposait sur cent mille têtes de nobles : il la fit passer sur celle du roi, de façon qu'au jour fixé le peuple n'eut, pour la reprendre, à frapper qu'un seul coup. Au cardinal-duc succèdent Louis XIV et Louis XV. Le premier appauvrit la France par son ambition, le second la ruine par ses débauches. Le 10 mai 1774, Louis XVI, bon père de famille, mais roi faible et temporisateur, monte sur le trône; ils lui lèguent en héritage leur royauté décrépite, leurs trésors vides, et la responsabilité de leurs crimes.

Louis veut d'abord lutter contre la fatalité qui l'écrase; il abolit la corvée, renonce au droit de joyeux avènement, il appelle au ministère Turgot et Malesherbes. Le peuple applaudit; mais le délabrement des finances tempère bientôt son enthousiasme. A Turgot succède Necker, à Necker Calonne, à Calonne l'Archevêque de Sens. Ces changements ne font qu'accroître le déficit. Deux édits royaux, sur le timbre et l'impôt foncier, sont rejetés par les parlements; on les exile à Troyes. Le peuple réclame et le roi cède. Cependant le trône croule; Louis se raccroche aux états généraux; ceux-ci profitent

de la circonstance. Le tiers état, séparé de la noblesse et du clergé, se constitue en Assemblée Nationale. La cour s'irrite, Mirabeau parle haut, Louis se tait. Les représentants du peuple déclarent qu'ils ne céderont qu'à la violence ; l'aristocratie a la force en main et n'ose s'en servir. Alors il y a deux souverains, l'un à Paris, l'autre à Versailles. Suivons leur lutte jusqu'à la fin.

Les armées royales entourent la capitale, ses habitants prennent position à la Bastille. La rage des aristocrates se témoigne par l'émigration ou les complots. Tandis que les nobles dépossédés vont quêter à l'étranger quelques bataillons allemands pour rentrer en possession de leurs serfs affranchis, la cocarde nationale est insultée par les gardes du corps. Le peuple, las de ses tergiversations, va chercher le monarque à Versailles et le fait siéger à Paris, où il l'a sous la main. Louis effrayé se jette dans les bras des despotes voisins qui arment pour le soutenir. La France prévient leurs hostilités en lui arrachant contre eux une déclaration de guerre. A force de faux-pas Louis est tombé dans le crime. Il fuit à Varennes, le peuple le poursuit et le rattrape. La royauté de douze siècles rentre alors dans Paris furtive et honteuse, au milieu d'une garde en bonnets rouges. Son escorte habituelle de princes et de seigneurs l'attendait à Coblentz... Il manqua au rendez-vous.

La guerre commence entre la France d'un côté, l'Autriche, la Prusse et les Électeurs de l'autre. L'impéritie et la trahison n'opposent à l'ennemi que des troupes inexpérimentées et peu nombreuses. A l'intérieur des mains criminelles se tendent à l'étranger ; le peuple les

abat de sa hache. Au 10 août 1792 le roi demande asile à l'Assemblée Législative ; le danger passé elle le retient prisonnier et le transfère au Temple. Cependant Brunswick était à 30 lieues de Paris. Paris se lève. Dans les affreuses journées de septembre il assure ses derrières avant de marcher en avant. Puis il court aux Prussiens, leur épargne la moitié du chemin et lave dans le sang des batailles des mains rouges encore du sang des assassins !...

Le 22 septembre 1792 la Convention Nationale proclame la République.

L'état de la France est effrayant et propre à donner le vertige aux plus hardis. Déjà l'Allemagne est entrée en lice contre nous ; en jetant le gant aux rois d'Angleterre et d'Espagne, la Convention ne fait que les prévenir. Ce n'est point assez de la guerre étrangère, il s'y joint la guerre civile.

Sevrée trop tôt de ses barons et de ses prêtres, la Vendée reprend volontairement la lisière, et française jusque dans la trahison, soutient le crime comme elle aurait fait l'honneur. En même temps Caen se déclare pour la Gironde, Lyon pour la monarchie. Quelques mois plus tard Toulon se fait anglais.

Voici l'attaque, attaque injuste, exécration, lutte à mort des peuples armés contre un peuple libre, de la France aristocratique contre la France révolutionnaire. Étudiez l'agression, vous comprendrez la défense.

De l'Oural aux Apennins les rois marchent sur la République. La République se rue aux frontières, suivie de quatorze armées, et les rois reculent d'un bond devant

elle. Chargé de la patrie aux abois, le Comité de salut public ne reste pas au-dessous de sa terrible mission. D'un bras il frappe l'étranger, de l'autre les conspirateurs. Les obstacles ne font qu'irriter sa sombre énergie et pas une main ne touche aux rouages de l'État qu'elle n'y soit écrasée.

Remarquons-le en passant : le peuple n'est point entraîné par ses tribuns, c'est au contraire lui qui les pousse. Tant qu'ils marchent en avant, il suit d'enthousiasme Barnave, Guadet, Danton. Veulent-ils s'arrêter, il leur passe sur le corps et continue sa route.

Pour activer le mouvement, la Convention couvre la France de ses commissaires. — Ici arrêtons-nous et gémissons. — L'épée qui devait frapper les criminels s'égare sur les bons citoyens. Les vertus et les crimes sont entraînés pêle-mêle par le torrent révolutionnaire. C'est à peine si au milieu de cette mer de crimes surnagent quelques noms irréprochables. Cependant, tout extrême qu'elle est, la Terreur porte ses fruits, refoule le despotisme au-delà du Rhin et met la Vendée au pas. Alors la Convention a rempli *son terrible ministère*. Après avoir tout détruit elle se détruit elle-même, pousse Robespierre à l'échafaud où Danton lui a donné rendez-vous, envoie Billaud-Varennes révolutionner Sinnamary ; puis, saignante et morcelée, lasse de sa lutte surhumaine, prête à s'endormir d'un sommeil éternel, elle accouche du vacillant Directoire qui va s'échouer à la fin contre la tyrannie de Bonaparte⁽¹⁾.

1. Cet Essai a paru dans *Le Colibri* du 19 février 1837.

Poésies.



ODE A LA POLOGNE ⁽¹⁾

Qu'un autre, des tyrans aille adorer les crimes :
De ce fétide encens il recevra le prix ;
Mais le poète saint s'attache à leurs victimes
Ainsi que le lierre aux débris.

C'est à lui d'annoncer aux humaines misères
Le jour libérateur qui les verra finir,
Car son œil est lucide et perce les mystères
De l'impénétrable avenir.

Héroïque Pologne, en ton espoir trompée,
A des larmes sans fin ne t'abandonne pas !
La France un jour, pour toi, jettera son épée
Dans la balance des combats.

1. Parue dans *Le Colibri* du 17 juillet 1836.

Laisse tes oppresseurs savourer leur puissance.
La vengeance boiteuse arrive, quoique tard,
Et, de son bras terrible, imprime la sentence
Sur les lambris de Balthazard.

Monstrueuse Russie, intécond assemblage
De peuples différents, l'un de l'autre ennemis;
Toi qui veux enchaîner dans le même esclavage
L'Occident à ton joug promis;

Toi dont le Nord vaincu supporte les entraves;
Toi qui sous l'aigle altier de tes sombres drapeaux
Pousses à coup de fouet des nations esclaves,
Ainsi qu'un pâtre des troupeaux,

Tremble! — le jour approche où tu dois redescendre
Du suprême pouvoir par le crime acheté;
Où les peuples unis viendront réduire en cendres
Cette Babel d'iniquité!

Tu fuiras vainement dans ces vastes contrées
Où règnent les frimas sur des déserts glacés;
Les vainqueurs, jusqu'aux bords des mers hyperborées,
Poursuivront tes fils dispersés.

Car il faut à la fin que justice se fasse,
Que sous les opprimés tombent les oppresseurs,
Que, du sol dévasté, le vestige s'efface
De ces vautours envahisseurs!

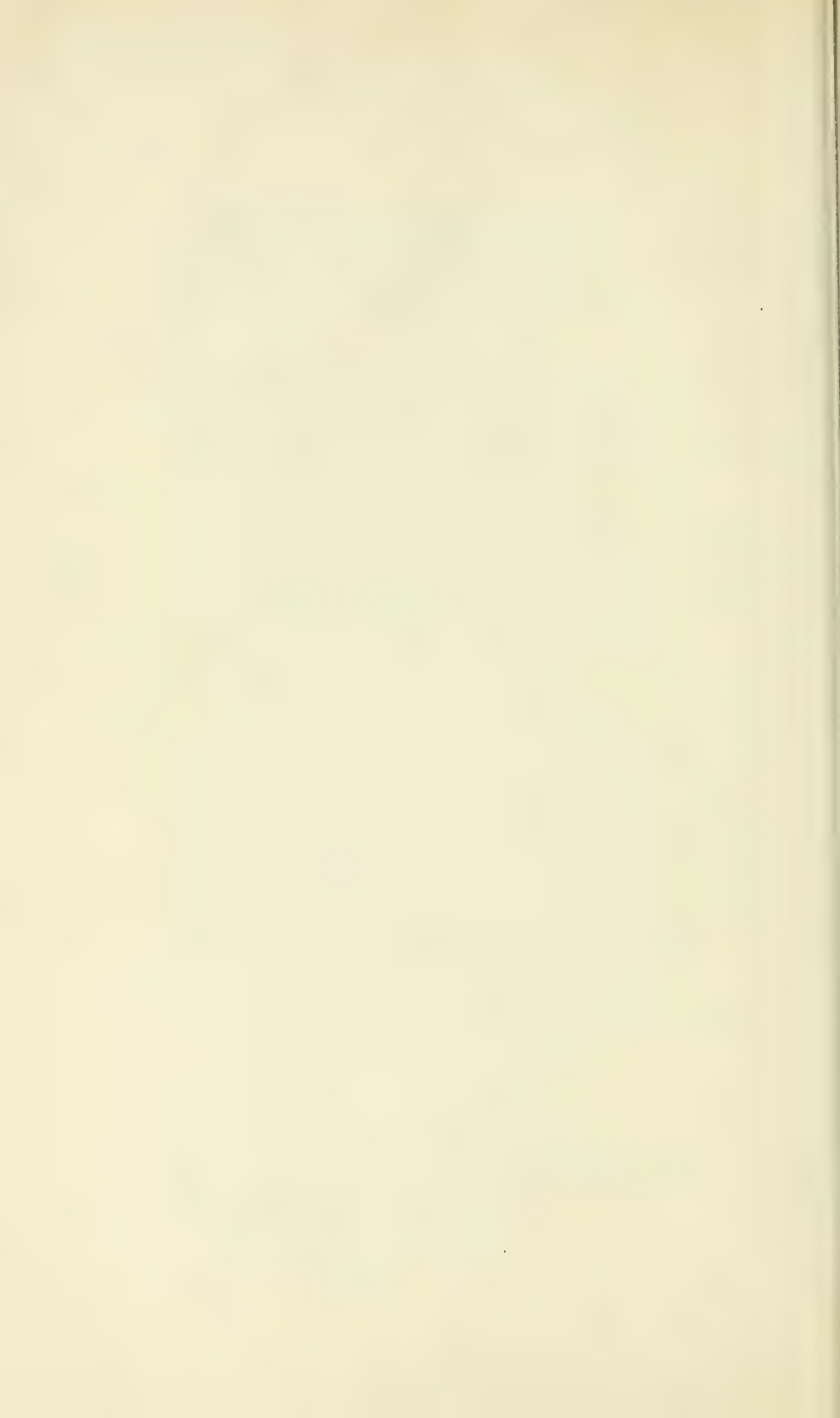
En attendant cette heure où finiront vos peines,
O Polonais bannis, venez dans nos cités ;
Là se trouvent toujours pour les tyrans des haines,
Du pain pour les persécutés !

Des prophètes hébreux croyez-en les paroles :
« Les forts dans leur orgueil seront humiliés,
Et les faibles, vengés de ces vaines idoles,
Les verront rouler à leurs pieds ! »

Bientôt se lèveront, dans l'Europe tardive,
Après tant de délais cédant à leurs remords,
Les hommes valeureux qui gardent notre rive
Et pour qui vos frères sont morts.

Héroïques croisés, pour des guerres si saintes
Ils ne poseront point leurs drapeaux glorieux
Sans avoir de Praga relevé les enceintes,
Et, comme leurs nobles aïeux,

Délivrant les tombeaux des martyrs de notre âge,
Chassé les renégats de ce sol indompté
Où, malgré vos efforts, fut brisé par leur rage
L'étendard de la liberté!



SUR LA MORT DE M. ARMAND CARREL ⁽¹⁾

Quand s'éteint sur le trône un prince héréditaire,
Homme dont pour régner les destins ont fait choix,
On célèbre à grand bruit sa pompe funéraire
Avant de l'enfermer dans le caveau des rois.
Un cortège obligé, jusqu'au bout, l'entourne,
Et le flot populaire, à sa suite emporté,
Accompagne celui qu'entourait la couronne
D'un éclat emprunté.

1. Publiée dans *Le Colibri* du 4 août 1836. — Armand Carrel, publiciste, un des principaux promoteurs de la Révolution de Juillet, était né à Rouen le 2 août 1800. Il fut tué dans une rencontre avec Émile de Girardin le 24 juillet 1836.

Et nous, que vient frapper au grand anniversaire
D'un patriote pur l'inattendu trépas,
Ensevelirons nous notre deuil solitaire
Loin du forum muet, témoin de ses combats?
Quand tombe un écrivain si cher à la patrie,
Dans un funèbre jour, par le peuple adopté,
Il faut pleurer celui qu'enflammait le génie,
Cette autre royauté !

Oh! nous ne manquons pas, dans notre libre France,
Pour les grands citoyens de cœurs reconnaissants ;
Nous ne délaissions plus, aux lieux de leur naissance,
Dans un honteux oubli les morts dignes d'encens.
L'existence ici-bas leur est en vain ravie :
Le temps qui détruit tout garde leur souvenir,
Le peuple, pour lequel ils ont donné leur vie,
Leur donne l'avenir.

Eh! qui, mieux que Carrel, dans la publique arène,
D'un populaire éclat sut entourer son nom?
Certe, il devait des rois faire naître la haine
Lui, probe citoyen modelé sur Caton.
Aussi, quand relevant le drapeau tricolore
Il vint offrir son bras à de nobles proscrits,
Il vit, dans son pays qu'on opprimait encore,
Sa tête mise à prix.

Après nos trois grands jours, de mémoire éternelle,
Quand le peuple voyait, pour fruit de tant d'exploits,
A sa cause héroïque une secte infidèle
Se gorger à l'envi de places et d'emplois,

Carrel seul, dédaignant cet inique partage,
Conserva jusqu'au bout sa stoïque vertu,
Et n'accepta jamais sa part de l'héritage
Du pouvoir abattu !

Oh ! qu'on rapporte au moins dans sa ville natale
Les restes de celui que la France a pleuré ;
Il faut qu'aux yeux de tous notre douleur s'étale
Quand viendra dans nos murs le cercueil vénéré.
Puis, sur le saint tombeau de la noble victime,
S'élèvera bientôt, entouré de cyprès,
Le monument pieux que le peuple unanime
Lui vote en ses regrets.

L'ORIENT⁽¹⁾

Bien souvent, quand je veux respirer plus à l'aise,
Loin des noires vapeurs qu'exhale la fournaise
 De la civilisation ;
Quand mon cœur, fatigué du vain fracas des hommes,
Sent qu'il aurait besoin, loin des lieux où nous sommes,
 Du sol d'une autre région,

Alors je redemande à l'Orient magique
Des âges primitifs le souvenir antique,
 Parfum qu'on ne respire plus ;
Alors, enseveli dans une sainte extase,
Je m'égare, oubliant le présent qui m'écrase
 Au milieu des temps révolus.

1. Publiée dans *Le Colibri* du 27 novembre 1836.

Des choses d'autrefois évoquant les images,
Je vois se remuer le vieux peuple des mages,
 Habile aux secrets défendus ;
Dans la ville de Bel les merveilles semées,
Ses invincibles murs, ses terrasses aimées,
 Jardins dans les airs suspendus.

Quand des fils de Nemrod l'heure suprême arrive,
Me créant une place, inattendu convive,
 Dans le festin de Labyrit⁽¹⁾,
Je vois, épouvantant ses dernières orgies,
Briller à la lueur des splendides bougies
 La sentence au mur de granit.

Hélas, triste Orient ! La vengeance divine
S'accomplit chaque jour sur ton sol en ruine,
 De sa splendeur deshérité :
Les arts, envahissant nos villes affranchies,
Ont quitté pour jamais tes grandes monarchies
 Éteintes sans postérité.

Mais vainement du ciel tu portes la colère.
Du poète rêveur le culte solitaire
 Allègera ton châtement.
Dans son pieux amour pour les choses passées,
Tu verras vers tes bords se tourner ses pensées,
 Comme au nord se tourne l'aimant !

1. « Labyrit ou Balthazar ». (Note de Le Poittevin.)

Car chez toi seulement la nature puissante,
Sous un soleil de flamme, à ses regards présente
Des prodiges à chaque pas ;
Là sont de chaudes mers et de profonds abîmes,
Des monts dont elle seule a mesuré les cimes
Avec son immense compas.

Là, quand l'homme voulut laisser de son passage
En pagodes de pierre un magnifique gage,
Plus fort que le temps redouté,
D'un œuvre indestructible enfantant la pensée,
En mourant il légua la tâche commencée
Au bras de sa postérité.

C'est ainsi qu'il a fait ces hautes pyramides,
Gigantesques tombeaux dont les sommets arides
Ont vu passer des nations :
Monuments décorés d'ingénieux symboles,
Énigmes que propose en mystiques paroles,
Le temps aux générations!

Oh! vainement l'Europe, en ses villes fécondes,
Épuise les trésors qui viennent des deux mondes
A tant d'édifices vantés ;
Le temps renversera leurs fondements fragiles,
Lui qui s'acharne en vain aux masses immobiles
Des pélasgiennes cités!⁽¹⁾

1. « Les massives constructions des Pélasges restent encore intactes, tandis que des monuments bien postérieurs sont disparus ou à moitié détruits. En Grèce les murailles cyclopéennes, en Italie l'enceinte de Volterra, à Rome la Cloaca Maxima, sont dues à la race pélasgienne ; on dirait

Car ils doivent rester, ces monuments qu'étale
Depuis les premiers jours la terre orientale
Aux yeux étonnés des mortels ;
Ceux qui les ont bâtis, inconnus à l'histoire⁽¹⁾,
N'ont confié le soin de garder leur mémoire
Qu'à ces ouvrages éternels !

que l'ancienneté qui détruit les autres édifices n'a fait qu'ajouter à la force et à la solidité de ceux-là. » (Note de Le Poittevin.)

1. « Les époques sacerdotales, pendant lesquelles furent exécutés les immenses travaux de l'Orient, sont environnées de ténèbres. L'histoire n'en rapporte rien de certain. Tout ce qu'on en sait est dû aux savantes recherches des philologues modernes. » (Note de Le Poittevin.)

HEURE D'ANGOISSE ⁽¹⁾

I

Qu'un autre, confiant dans la bonté divine,
Soigneusement réchauffé, en sa calme poitrine,
L'espoir des grâces du Seigneur ;
Pour moi, dont sous ses coups la force fut brisée,
Je ne connaîtrai plus l'espérance insensée,
Je ne veux plus croire au bonheur !

L'homme vit ici-bas dans un constant orage ;
Le plaisir qu'on espère est un trompeur mirage
Qui s'évanouit devant nous !
Nous traînons nos chagrins jusqu'à l'heure dernière ;
Dieu se plaît dans les pleurs et rit de la prière
Que nous lui faisons à genoux !

1. Publiée dans *Le Colibri* du 21 août 1836.

Eh bien ! puisqu'il me frappe, acceptons sa disgrâce !
J'ai vainement levé, pour obtenir ma grâce,
Des bras suppliants vers les cieux ;
Ne nous raidissons plus contre la destinée ;
Périssons, s'il le faut ! mais, comme Capanée⁽¹⁾,
Mourons en défiant les dieux !

De quoi nous servirait une prière vaine ?
Dieu nous fit pour souffrir, et sa jalouse haine
Nous frappe sans nous écouter !
Ainsi, quand l'Océan découvre ses abîmes,
Les cris retentissants de ses pâles victimes
Tentent en vain de l'arrêter.

Ouvrez de nos aïeux l'histoire lamentable,
Vous y verrez partout la trace détestable
De notre malédiction :
Les plus justes frappés par le célèbre glaive,
Comme un printemps sacré que le malheur prélève
Sur chaque génération⁽²⁾.

Ah ! dans le désespoir quand le monde se roule,
Quand le culte vieilli de toutes parts s'écroule
Sous les traits du doute vainqueur,
Où nous réfugier, nous dont l'âme ingénue
Voudrait sacrifier à la vérité nue
Dans la simplicité du cœur ?

1. « Capanée, l'un des sept rois alliés de Polynice, fut foudroyé par Jupiter à cause de son impiété ». (Note de Le Poittevin)

2. « Dans les mauvaises années, les Sabelliens vouaient à Mamers, au dieu de la vie et de la mort, le dixième de tout ce qui naîtrait dans un printemps. C'est ce qu'on appelait *ver sacrum* ». (Note de Le Poittevin.)

Pouvons-nous conserver, dans cette âme flétrie
Où la source de foi par le mal est tarie,
L'espoir d'un avenir plus beau ?
Quand c'est en nous frappant que Dieu se fait connaître,
Pouvons-nous en nos cœurs nous flatter de renaître
De la poussière du tombeau ?

Embrasse qui voudra cette belle chimère ;
Quant à moi, trop de fois, dans ma tristesse amère,
Je me vis trompé par le sort ;
Je cesse d'espérer, je cesse de me plaindre ;
De doutes entouré j'attendrai sans la craindre
L'énigme obscure de la Mort.

Oh ! je voudrais en vain croire à la Providence !
Le cœur flétri se tait quand parle l'évidence
A l'esprit du juste abattu,
Quand à la tyrannie il voit le monde en proie,
Et cherche vainement dans une aride voie
Le prix qu'on doit à sa vertu.

Quel spectacle odieux lui présente la terre !
Les hommes transmettant la peine héréditaire
A des enfants nés dans les pleurs,
Des malheureux, à qui l'espérance est ravie,
D'un parricide fer armés contre leur vie
Pour s'arracher à leurs douleurs.

Bien des hommes sans doute, en leurs nuits consacrées,
Ont voulu découvrir les causes ignorées
De ces ténébreuses horreurs ;

Mais dans leurs rêves saints, que le génie altère,
Ces sages nébuleux sont trop loin de la terre
Pour en sonder les profondeurs.

Assouvis donc, ô Dieu, ton éternelle rage !
Et pourtant, c'est à toi que l'homme, ton ouvrage,
Prodigue les noms les plus doux ;
De même que jadis les Hellènes timides
Des internes sœurs firent les Euménides¹⁾,
Afin de détourner leurs coups.

II

Ainsi je me plaignais dans les heures du doute :
Mon âme s'égarait sur la funèbre route
Où tous se sont perdus ;
Et, pareil au vaisseau battu par la tempête,
Au-dessus de ma tête
Je cherchais le soleil que je ne voyais plus.

Mais un éclair d'en haut vint calmer ma souffrance,
Je sentis en mon cœur renaître l'espérance
A son aspect divin.
Et Dieu compatissant versa sur ma misère
Le baume salulaire
Que l'homme en ses douleurs n'espère point en vain.

1. « *Euménides* signifie en grec *Bienveillantes*. Les Grecs donnaient ce nom aux Furies pour les engager à ne leur point faire de mal. »
(Note de Le Poittevin.)

AHASVÉRUS ⁽¹⁾

Un soir, comme la nuit s'abattait sur la terre,
Un vieillard s'avança, triste, au pied du Calvaire,
 En gravit les âpres chemins ;
Puis, quand il eut du mont gravi les pics arides,
Il leva lentement un front couvert de rides
 Et vers le ciel tendit ses mains :

« Oh Dieu ! s'écria-t-il, si ta vengeance est lasse,
Interromps-en le cours dans cette même place
 Où pour l'homme coula ton sang ;
Ta justice a puni, que la pitié commence !
Il est beau que sur moi s'arrête ta clémence
 Aux lieux d'où le pardon descend !

1. Publiée dans *Le Colibri* du 18 septembre 1836.

Du monde en tous les sens j'ai battu la surface ;
Mais vainement le temps en a changé la face,

Mon sort hélas n'a pu changer !

Le temps coulait pour moi sans terme ni mesure,
Et mon cœur nourrissait l'éternelle blessure

Que rien ne pouvait alléger.

Lassé de ma durée, étranger chez les hommes,
Plus à l'abri du sort que les plus forts royaumes,

Je les ai vu naître et périr ;

Vainement j'ai voulu hâter ma destinée :

La mort à mon aspect reculait étonnée

Et je ne pouvais pas mourir !

Des autres, ici-bas, les peines sont bornées :

Avec le cercle étroit de leurs courtes années

Disparaissent les maux soufferts ;

Et que de fois encor ces enfants de la terre

Ne déposent-ils point leur fardeau de misère

Parmi les chants et les concerts ?

Mais moi ! rien ici-bas qui soulage ma peine !

Pas un ami qui m'aide à supporter ma chaîne,

Pas de femme aux baisers fervents.

Avec étonnement chacun me considère

Et l'on se dit : Quel est ce vieillard solitaire

Qui va plus vite que les vents ?

D'où vient-il ? vers quels lieux tend sa course hâtée ?

Serait-ce toi, Caïn, dont l'âme épouvantée

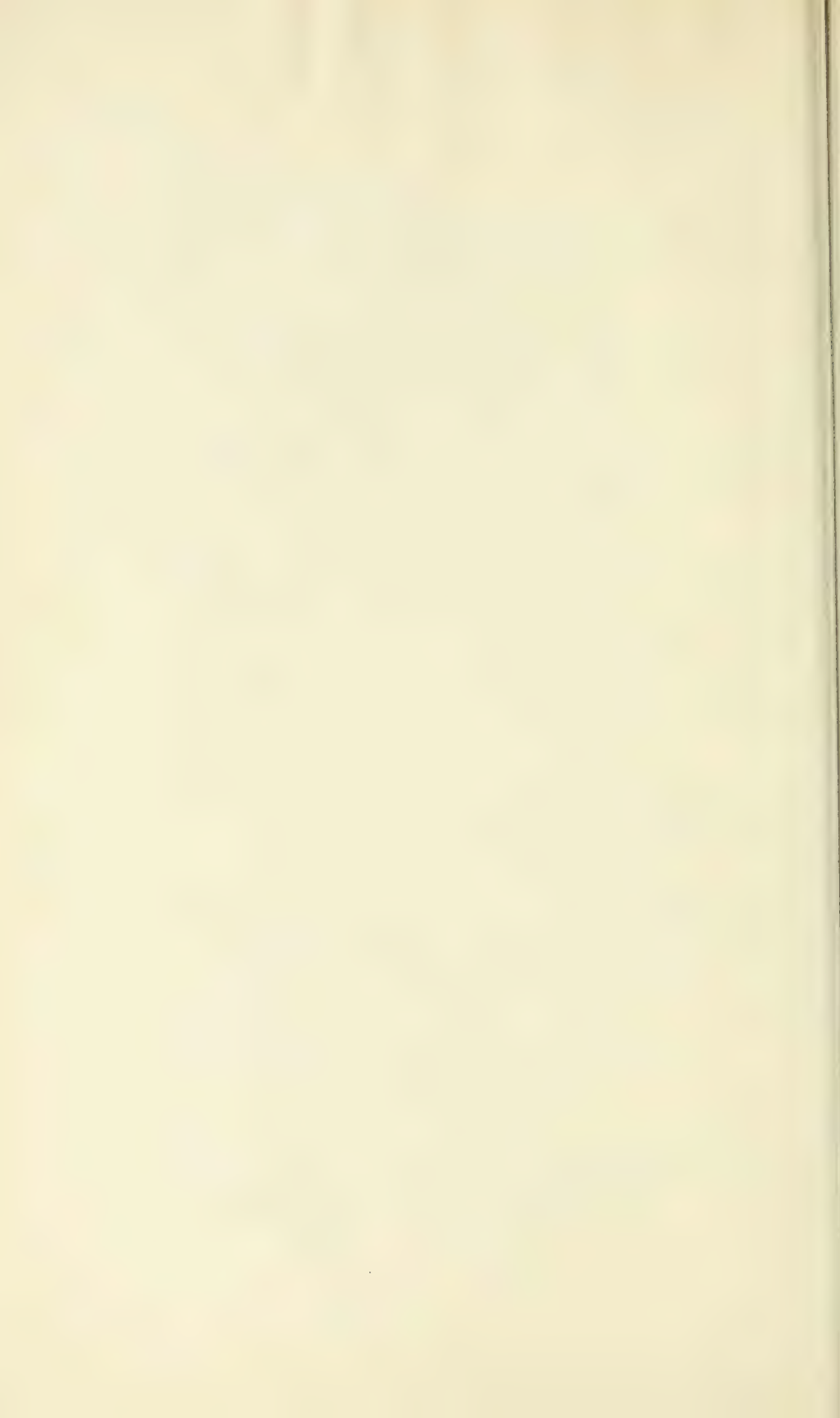
Fuit encore un frère mourant ?

Ou plutôt, parcourant la ceinture du monde,
N'es-tu pas le maudit ? l'israélite immonde
 Qui frappa le Christ expirant !

Oh ! que de fois, marchant sur la colline verte
Et voyant refermer la tombe encore ouverte
 Au milieu des accents de deuil,
Je me suis dit : Heureux qui peut perdre la vie !
Nuit sombre du tombeau, ma misère t'envie !
 Heureux qui descend au cercueil !

Grâce, ô Jésus ! depuis que je marche en ce monde
Combien sont descendus dans la fosse profonde
 Dont les vers rongent les lambeaux !
Oh ! donne-moi leur lit que recouvre la pierre,
Que je livre au sommeil ma brûlante paupière
 Et mes pieds lassés au repos ! »

— Il disait, et soudain se déchira la nue ;
Des nuages en flamme une main inconnue
 Lança la foudre du trépas.
Ahasvérus quitta sa vagabonde vie,
Car le Christ avait plaint les peines de l'impie
 Qui jadis ne le plaignit pas.



LA FOI ⁽¹⁾

Heureux celui dont l'âme, à ses destins soumise,
Attend patiemment la justice promise
Après les terrestres combats,
Couve des dogmes saints la féconde pensée
Et, par la charité sans relâche embrasée,
Se résigne aux maux d'ici-bas.

Heureux cet homme ! Au sein des communes disgrâces
Il lève, confiant dans les divines grâces,
Un front à souffrir résigné ;
Loin des convulsions où le monde s'agite,
Il vit agenouillé dans le paisible gîte
Où loin du tumulte il est né.

1. Publiée dans *Le Colibri* du 16 octobre 1836.

Quand pour son corps vieilli sonne l'heure suprême,
Il s'endort dans les bras du Dieu que son cœur aime,
 Joyeux que l'instant soit venu ;
Dans la nuit du tombeau que sa ferveur éclaire
Il entre, insoucieux des choses de la terre,
 Comme dans un chemin connu.

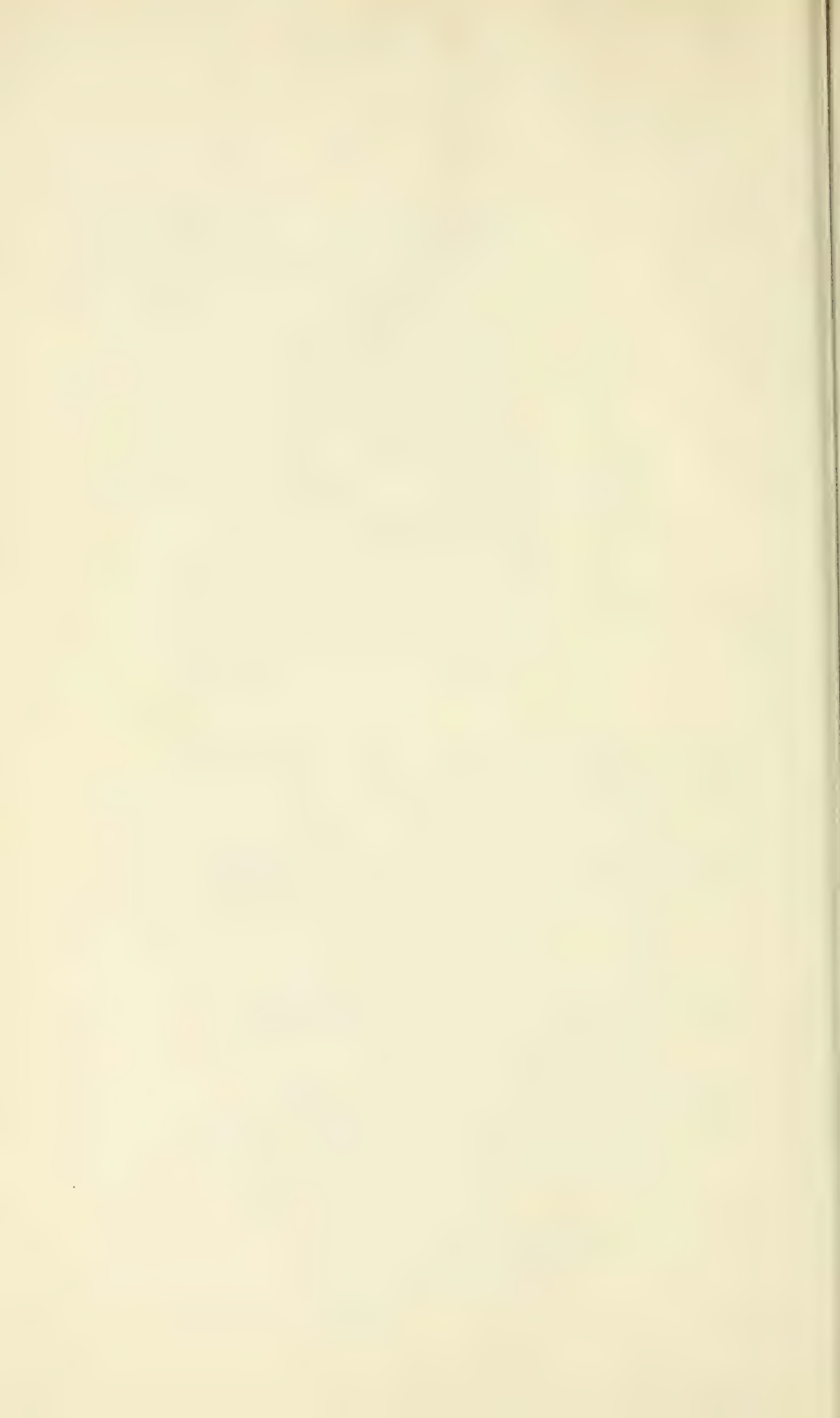
Qu'importe de mourir si, vainement avide,
Le moribond déçu n'a trouvé que le vide
 Dans l'avenir qu'il espérait ?
Il a vu sans effroi se dissoudre son âme :
Son esprit, en jetant une dernière flamme,
 A pu s'éteindre sans regrets !

ALLÉGORIE⁽¹⁾

Quand du ciel bienveillant la main le favorise,
Écarte la tempête et fait souffler la brise
 Pour conduire sa barque au port,
L'homme bénit en soi le Dieu qui le contemple;
Sa voix est un cantique et sa pensée un temple
 Qu'il voue au Maître de son sort !

Mais Si des aquilons se déchaîne la rage,
Si le vaisseau disjoint s'abîme sous l'orage,
 Alors l'infortuné nocher
Maudit le ciel, auteur de la terrible crise,
Et, comme le vaisseau, sa foi rompt et se brise
 Sur l'angle saillant du rocher.

1. Publiée dans *Le Colibri* du 9 février 1837.



LE TASSE ⁽¹⁾

(FRAGMENTS)

Invida fatorum series.

« Allons, que le plaisir brille dans tous les yeux !
Que l'on voie aujourd'hui, des chagrins oublieux,
S'éclaircir tout visage,
Qu'une gaieté bruyante anime le festin ;
Et vous, ô conviés, que l'on boive le vin
A l'heureux mariage !

« Jeunes époux, que Dieu bénisse votre hymen,
Qu'il ouvre devant vous un facile chemin,
Lui que la vertu touche ;
Que sa sainte bonté
Vous favorise encor dans la postérité
Qui sortira de votre couche ! »

1. Ces fragments ont été publiés dans *Le Colibri* du 11 mai 1837. Je n'ai pas retrouvé, dans les papiers de Le Poittevin, la suite de ce poème demeuré sans doute inachevé.

C'est ainsi qu'à deux mariés
S'adressait le troupeau des joyeux conviés.

Oui, jeunes fiancés, riez, usez de l'heure
Où le plaisir encor est dans votre demeure !
Bientôt viendra l'instant où des baisers brûlants,
Jeune fille à l'œil noir, féconderont tes flancs.
Riez et jouissez, la peine arrive vite ;
A quoi bon la prévoir puisque rien ne l'évite ?
Vous voulez un enfant, il vous sera donné....
Neuf mois après un fils leur vint..... Tasse était né !

.
Cet enfant, il traîna d'abord, infortunées,
Comme un pesant fardeau, ses premières années ;
Un mal intérieur toujours le travaillait.
Il méditait le jour et la nuit il veillait.
On le voyait souvent loin de ceux de son âge,
Pensif, de la nature écouter le langage.
Seul, il se repaissait de cette intime voix
Qu'on entend dans les champs, que nous parlent les bois.
A ses impressions son âme abandonnée
Sans travail et sans but laissait couler l'année.
L'heure de l'avenir en lui se préparait
Sans que de ce travail lui-même eût le secret.
Seulement, quelquefois, son œil déjà livide
Des choses d'ici-bas entrevoyait le vide.
Des tristesses sans cause et d'étranges douleurs
D'un amer avenir présageaient les malheurs,
Et déjà, d'ici-bas comprenant le mystère,
Il avait fait deux parts des choses de la terre,

A la foule stupide abandonné le miel,
Et compris que pour lui la coupe était de fiel.

.
.

— Et voilà donc le prix que le monde me donne⁽¹⁾ :
Parmi des insensés Alphonse m'a jeté,
Le destin me trahit, le Seigneur m'abandonne
 Dans la captivité.

O malheur ! avoir vu les choses de la terre,
Avoir vécu longtemps à tout vent ballotté ;
Avoir usé de tout, amour, gloire, misère,
Et de tout maintenant être désenchanté !

Ainsi donc, au travail prodiguant mes années,
J'ai dans des jours fiévreux passé mes destinées,
Et j'ai sacrifié les plaisirs d'ici-bas
Pour ces temps à venir que je ne verrai pas ?
Quand le dégoût venait, je me disais : « Courage,
« Gloire à ceux dont le nom sur les siècles surnage !
« Mortels heureux, parmi tous les autres élus
« Pour être jusqu'au bout sur la terre connus. »

Et puis je reprenais ma tâche commencée,
Le vers où se venait enfermer ma pensée ;
C'est ainsi qu'ont passé ces longues nuits, ces jours
Dont rien n'interrompait le monotone cours.

1 « Toute cette partie comprend les plaintes du Tasse quand il fut, par l'ordre du duc Alphonse, enfermé dans un hôpital de fous. » (Note de Le Poittevin.)

Or donc, voilà la fin. Le poète, on l'oublie,
Où plutôt de mes chants je suis récompensé !
Parmi des insensés, comme un fou, on me lie...
— Mais ils ont bien raison car je suis insensé !
Oui, je suis insensé d'avoir perdu ma vie
A composer ces vers que déjà l'on oublie,
D'avoir eu la petite et sottie vanité
D'arriver comme un autre à l'immortalité :
D'avoir vécu pour ces quelques grains de fumée
Que l'on appelle honneur, et gloire, et renommée...
Qu'est-ce que tout cela ! qu'avais-je donc besoin,
Pour arriver ici, de prendre tant de soin ?
Eh ! ne savais-je pas que tout sur cette terre
Est vain ? que tout est faux, et mensonge, et misère !
Il aurait mieux valu, dans un calme dédain,
Mépriser tout cela ; puis, attendre la fin
Aux lieux où j'étais né, dans un modeste asile,
Suivre une route enfin moins haute, et plus tranquille.

Mais le pouvais-je aussi ? Mais comment parvenir
A comprimer ce feu que je voyais s'étendre ?
Les volcans en travail peuvent-ils contenir
Leur lave qui veut se répandre ?

Oh ! ce funeste don qu'on apporte en naissant,
Ce don que les mortels appellent le génie,
Fardeau que ceux qui l'ont portent en gémissant,
Et que pourtant la foule envie !

Ce besoin de sortir des vulgaires sentiers
Pour frayer devant soi des routes inconnues,

De quitter les humains qui rampent à nos pieds
Pour s'aller perdre dans les nues ;

C'est là qu'il m'a conduit. — Par mon œuvre épuisé
J'ai besoin qu'à présent mon esprit se repose ;
Et voilà le séjour qu'au poète on dispose
Pour refaire son corps lassé !

Mais qu'importe ? A présent que ma course est remplie
De ce calice amer pourquoi jeter la lie ?
Je ne redoute plus l'insulte. Nul affront
Ne pourrait me toucher ou m'allumer le front.
C'est le sort du poète après tout. Sur la terre
Il est né pour souffrir jusqu'à l'heure dernière.
Lorsque pour le saisir il avance la main,
Le bonheur qu'il rêvait se dérobe soudain.
Mais cependant jamais l'âme prédestinée
A souffrir, ne remplit si bien sa destinée.
Nul ne peut mieux que moi, de tout désenchanté,
Dire à son dernier jour : Vanité, vanité !

Et la foule, pourtant, chaque jour nous envie,
Et, quand nous sommes morts, on nous appelle dieux ;
Du sépulcre où s'éteint notre mortelle vie
Nous sortons radieux !

Mais ce feu, descendu de la céleste voûte,
Si l'on voyait de près, dans nos fiévreuses nuits,
Comment il nous consume et tout ce qu'il nous coûte
De souffrance et d'ennuis,

Oh ! l'on ne dirait plus que notre vie est belle ;
On ne penserait point en nous voyant de près
Que l'on gagne, à payer une gloire éternelle
De tant de jours mauvais !

Mais l'orgueil nous perdit ; toute âme en est blessée,
L'homme ne se repent que lorsqu'il est trop tard,
Pareil à Phaéton dont l'ardeur insensée
Du soleil demanda le char.

Heureux pourtant, heureux ceux qui passent leur vie
Au sein de leur famille et dans l'obscurité ;
Ce n'est point dans l'éclat dont la mort est suivie
Qu'on trouve la félicité !

Pour moi, je sais trop bien les choses de la terre
Pour que rien maintenant charme mon âme en deuil ;
Je ne désire plus dans ma douleur amère
Que de dormir dans le cercueil.

Pourtant, lorsque la nuit je rêve ton image,
O ma Léonora ! quand ton pâle visage
A mes regards vient se montrer,
Quand, dans l'ombre égaré, j'étends mon bras avide
Comme pour te saisir, puis qu'en ma couche vide
Je me remets à soupirer ;

Je me demande alors s'il est vrai que mon âme
Doive s'éteindre avant de partager sa flamme
Avec celle qui m'inspira,

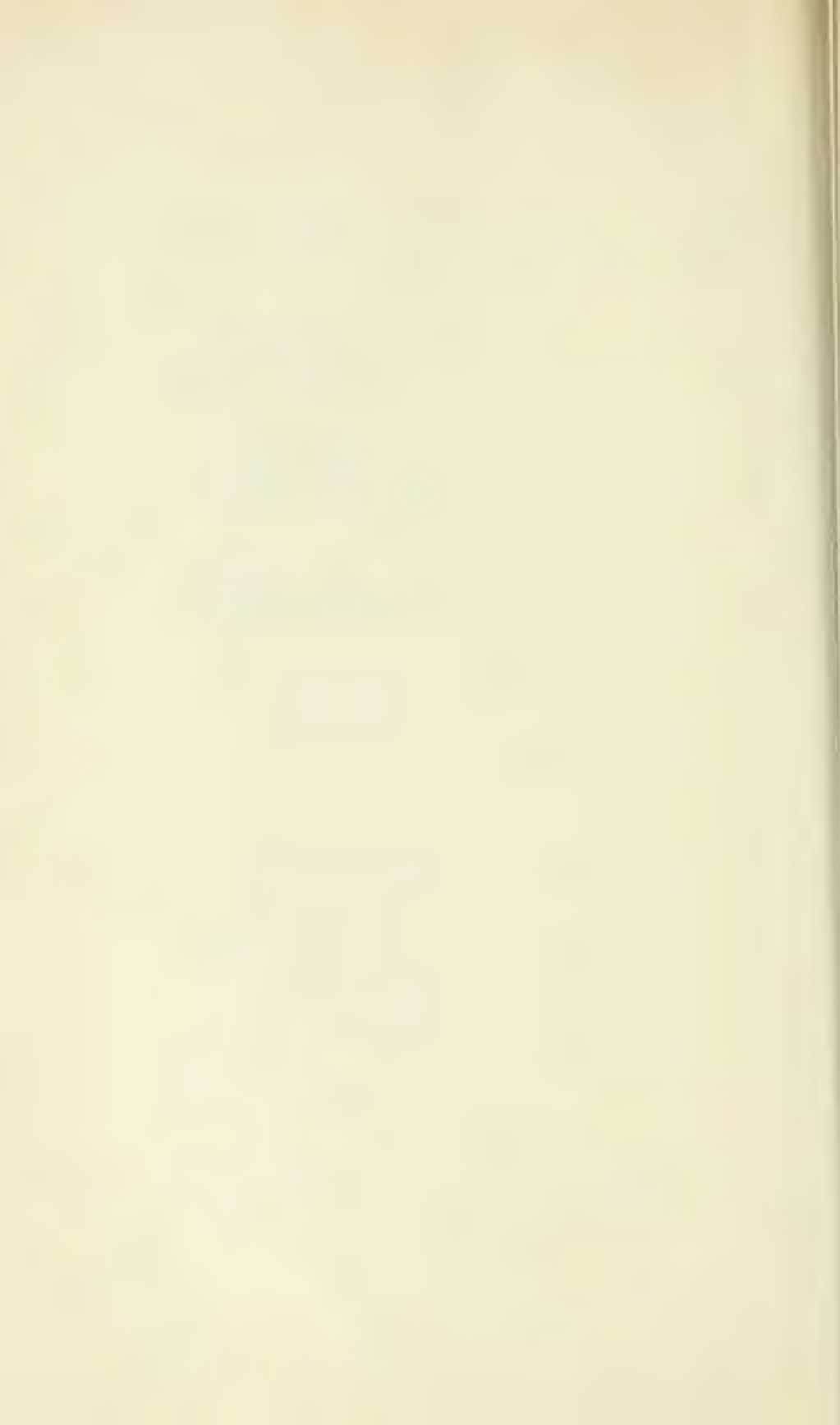
Celle qui me soutint dans les jours de détresse
Et dont le souvenir remplit encor d'ivresse
Ce cœur que l'amour égara!

Oh ! que ne puis-je, hélas ! passer en ce lieu même
Quelques jours avec toi, jours de bonheur suprême,
A la terre dernier adieu,
Et j'oublierais alors cette amère existence,
Et malgré tant de maux, de peines, de souffrances,
Je bénirais la main de Dieu !

... Mais pourquoi m'abuser ? Il faut que s'accomplisse
Jusqu'au bout de mes jours mon infernal supplice.

Mon esprit égaré
De ces rêves d'amour bien vainement s'inonde,
Je dois, pour que la fin à mon passé réponde,
Mourir désespéré ! »

.
Hélas ! il disait vrai ! Quand un jour plus prospère
Vint à luire pour lui, lorsque l'Europe entière
Du triomphe, à son front, décernait les lauriers,
Il ne vit point briller la divine auréole,
Et lorsqu'il s'en allait monter au Capitole
Il tomba mourant à ses pieds !...



Comme perce le jour à travers un nuage,
Où comme sous un drap se dessine un visage,
Dans l'œuvre, à nos regards par l'artiste étalé,
Le secret de la vie est souvent révélé.

Ainsi quand, dans le Louvre, on regarde Cybèle
Sous le char du soleil étendant sa mamelle,
Où, sur la mer assis, les dieux olympiens
Qui versent aux mortels les dons quotidiens,
On devine qu'Albane, en son heureux génie,
De l'homme avec le ciel comprenait l'harmonie ;
Tandis qu'André del Sarte, en ses mornes tableaux,
De son cœur déchiré semble trahir les maux.
Les regards inquiets de la Vierge et des anges
Révèlent on ne sait quelles peines étranges ;
On dirait que Marie, en contemplant son fils,
Hélas ! pressent déjà le fatal crucifix.

Oh ! sans doute il est beau de sentir en son âme
Du génie et des arts se réveiller la flamme.
Comme Albane il est beau, dans l'Olympe monté,
De refléter en soi l'éternelle beauté ;
Mais s'il faut, comme Sarte où comme le vieux Dante,
Sans repos qu'au cercueil, vivre dans la tourmente,

Où livrer en pâture aux yeux des spectateurs
Comme le grand Byron nos intimes douleurs,
Amis ! prions les dieux de sauver notre vie,
De cet horrible mal qu'on nomme le génie.

A GOËTHE ¹

Quand un siècle finit et qu'avec lui s'envole
De tout ce qu'il a fait le souvenir frivole,
Quelques noms seulement, de l'avenir connus,
Représentent pour lui les jours qui ne sont plus.
Toi qui composas *Faust*, ce fut ton divin rôle ;
Tes œuvres, de ton temps demeurent le symbole,
Et, de son rang nouveau déjà redescendu,

1. Dans un livre récent intitulé *Études sur Flaubert inédit* (Leipzig, in-16, 1908), M. E. W. Fischer attribue à Flaubert « une longue poésie en alexandrins, adressée à Goëthe » (page 10). L'original de cette poésie aurait été vu par lui dans les papiers de Flaubert conservés par M^{me} Franklin-Grout. Il résulte des renseignements qu'a bien voulu me communiquer M^{me} Franklin-Grout qu'en effet, parmi d'autres poésies incontestablement composées par Flaubert, figure bien une pièce *A Gœthe*, tout entière écrite de sa main, et identique à celle que je publie ci-dessus. Mais ce n'est, me dit M^{me} Franklin-Grout qu'une copie, sans ratures, sauf une seule au 18^e vers, où *terribles interprètes* est remplacé par *intimes interprètes*.

Ton pays semble mort depuis qu'il t'a perdu.
J'ignore si de l'Art il reprendra l'empire,
Mais à le contenter ta gloire peut suffire,
Car dans ta poésie on trouve la beauté
Du jeune romantisme et de l'antiquité.

Pour moi, dès ma jeunesse à ton culte fidèle,
J'ai vécu de ta vie et grandi sous ton aile.
Vers tes écrits, vers toi, je me sentais porté,
Ainsi qu'on l'est souvent vers la divinité.
Comme un peuple a ses dieux, tout homme a ses poètes,
De ses impressions intimes interprètes,
Et chez lesquels son cœur un jour a retrouvé
Les traits de l'Idéal ainsi qu'il l'a rêvé.
Je comprends maintenant la secrète influence
Qui m'attira vers toi dès mon adolescence,
Et comment mon esprit, sans relâche agité,
Fut épris à l'aspect de ta sérénité.

Dès que je me connus, je me sentis mobile,
A toute impression cédant comme l'argile,

Or j'ai entre les mains un brouillon de cette poésie, abondamment corrigé, qui m'a été remis avec les autres papiers de Le Poittevin par son fils. L'écriture est bien celle d'Alfred. Dans ces conditions je crois pouvoir contester l'attribution faite par M. Fischer. Flaubert avait sans doute copié cette poésie de son ami qui lui plaisait particulièrement : il l'avait conservée dans ses cartons ; ainsi s'explique qu'après sa mort on ait pu l'en croire l'auteur. J'ajoute que l'idée fondamentale qui s'y trouve développée, savoir que le véritable artiste doit sacrifier sa vie à l'art, était aussi familière à Le Poittevin qu'à Flaubert ; il n'y aurait donc en tous cas aucun argument à en tirer si, encore une fois, l'examen même du manuscrit pouvait laisser l'ombre d'un doute.

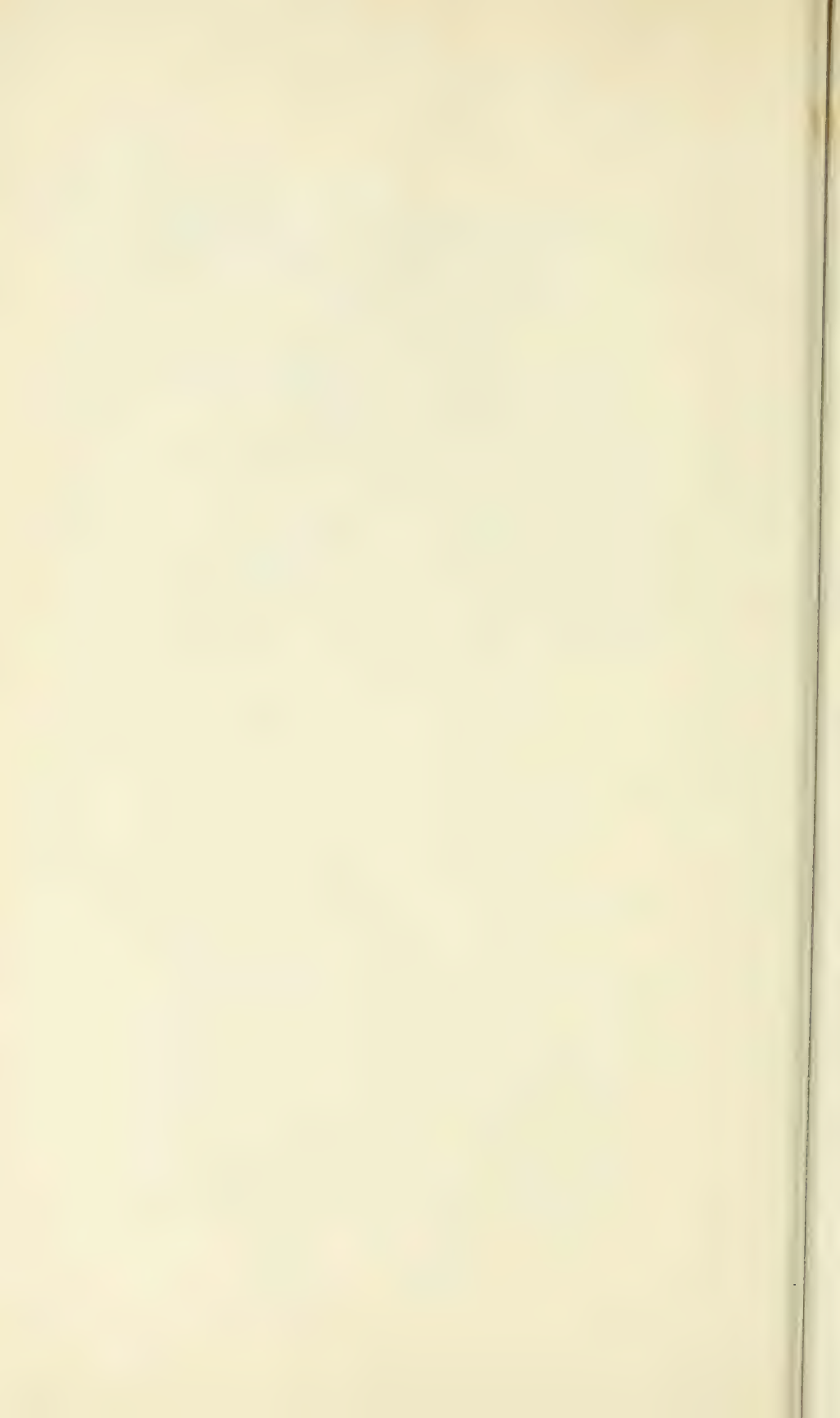
Et, dans ma vanité, toujours humilié
D'une agitation qui me faisait pitié ;
Étourdi, je sentais l'ardeur de la jeunesse
Me monter au cerveau comme aurait fait l'ivresse.
Bien vite j'ai souffert, et vite j'ai compris
La vanité des biens dont nous sommes épris.
Mais c'est l'*illusion* qui conduit l'âme humaine
Lorsqu'elle la croit vraie ou la reconnaît vaine,
Et, contre son pouvoir prompt à me révolter,
Je l'ai vite aperçue et n'ai pu la dompter.
Tu l'as connue aussi, cette lutte cruelle
De la froide raison contre le cœur rebelle.
Dans un jour de douleur tu t'es venu heurter
A l'obstacle fatal qui pouvait t'arrêter.
Tu dûs sentir, ô maître, une étrange agonie :
Tu voyais en ton sein s'agiter ton génie,
Mais Frédérique, hélas ! te fermait le chemin,
Et le ciel demandait un sacrifice humain.
Ce fut sans doute alors qu'en tes nuits de souffrance
Tu voulus dans la mort chercher ta délivrance,
Et que souvent le jour, en venant à briller,
Surprit tes yeux fixés sur l'homicide acier.
Tu parvins, cependant, à dompter la matière ;
Cette épreuve, pour toi, demeura la dernière,
Et ton cœur, par l'amour si longtemps tourmenté,
Dans un calme profond depuis s'est abrité.

Que t'importe, toujours ignorante et profane.
Qu'au lieu de t'admirer la foule te condamne ?
Vainement, en arbitre elle veut s'ériger :

Il faudrait te comprendre au lieu de te juger.
De ton choix glorieux le faible qui s'irrite
N'a pas à son côté la Muse, qui l'invite ;
Il n'a pas, comme toi, longuement médité
Le néant de l'amour et sa fragilité ;
Par delà l'horizon où son regard s'arrête
Il n'a pas soupçonné ce que voit le poète,
Ni compris que des Arts le Dieu qu'on croit si doux
Comme le Dieu des Juifs est un maître jaloux.
Les hommes qui vivront dans l'époque future
Ne peuvent se juger à notre humble mesure.
Nous voyons leur génie en leurs créations.
Mais nous ne savons pas quelles impressions.
Par ce qui les entoure à leur âme adressées,
Dans leur cerveau fécond excitent leurs pensées.
Ils vont sans le savoir où Dieu veut les pousser,
Et dans leurs monuments ils doivent retracer,
A l'ombre du symbole ou de l'allégorie,
Les secrets ignorés de leur intime vie.
C'est quand la passion, précoce à les blesser,
De ses mille replis vient à les enlacer,
C'est quand pèse sur eux sa douloureuse chaîne
Qu'ils sont initiés à l'existence humaine ;
Mais lorsqu'arrive l'heure où, trop longtemps domptés,
Par leur naissant génie ils sont sollicités,
Pour atteindre le rang que le ciel leur destine,
Il faut à tout jamais quitter la Fornarine,
Et, ne gardant au cœur que le culte du Beau,
De ce qu'ils ont senti retracer le tableau.

Ainsi dans les jardins nous voyons les abeilles,
Quand elles ont leur suc laisser les fleurs vermeilles,
Et, s'exhortant ensemble au travail mutuel,
Toutes de leur butin aller tirer le miel.

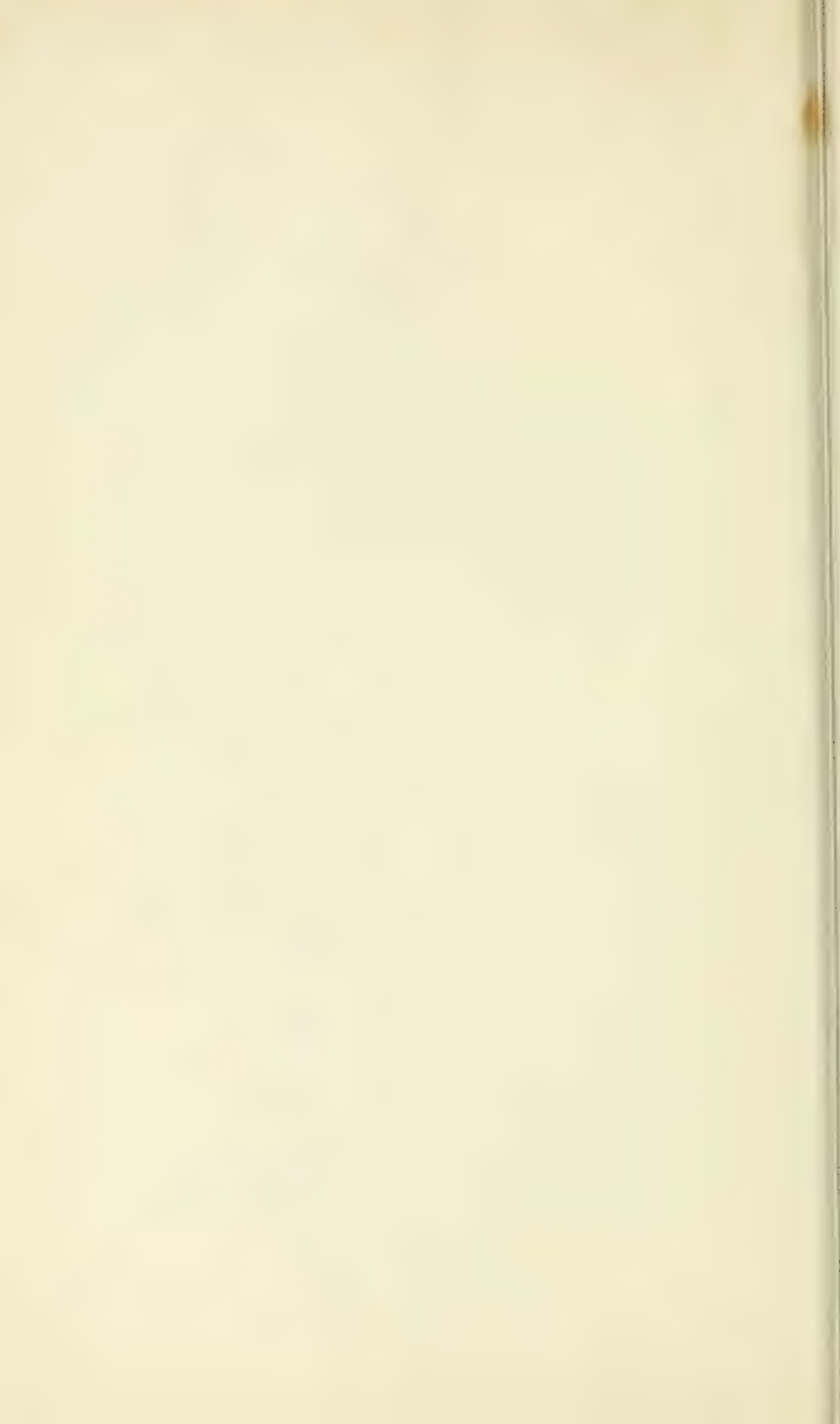
Oh! ne condamnons pas le grand homme, qui laisse
Pour le monde idéal le sein de sa maîtresse !
Ne craignons pas l'exemple, on l'imitera peu.
De sa tentation chacun se fait un Dieu.
L'ardente volupté rarement nous appelle
Sans que la passion ne nous guette après elle ;
Pour le culte de l'Art quel homme y renonça
Autre que le grand Goëthe ou le grand Spinoza?



Comme a dit le vieux Dante, au milieu de la vie
Se trouve une forêt, d'obscurité remplie.
Tout homme, quel qu'il soit, à ce point parvenu
Regarde avec effroi l'avenir inconnu.
Quelques-uns seulement, sans rester dans le doute,
Parmi l'épais taillis savent trouver la route ;
Mais, écartés du but, la plupart des humains
Se perdent au hasard en cherchant les chemins.

Pour moi, depuis longtemps, j'ai dépassé cet âge
Dont la forêt de Dante est la mystique image ;
Mais, vers aucun désir ne me sentant porté,
Dans mon inaction je suis toujours resté,
J'aimais à regarder, dans leur course éphémère,
Mes jeunes compagnons poursuivre leur chimère,
Et, laissant hésiter mon esprit indécis,
A l'angle du chemin je suis encore assis.

Au seuil de la forêt j'ai consumé ma vie ;
La route qui s'offrait, je ne l'ai pas suivie ;
Mais pour me diriger, voyageur incertain,
Je n'eus pas avec moi le poète latin,
Et sa main, de mes pas écartant l'ombre noire,
Ne m'a pas, comme un but, au loin montré la Gloire.



A GUSTAVE FLAUBERT

I

Un pauvre oiseau de mer, chassé par la tempête,
Devant une fenêtre un jour vint se poser ;
Un valet l'aperçut, qui se fit une fête
De l'offrir à son maître et de l'appivoiser.

Pour qu'il ne volât plus on lui coupa les ailes.
Privé de l'Océan, l'oiseau ne put guérir ;
De ceux qui l'avaient pris fuyant les mains cruelles
Sur les rochers voisins il s'en alla mourir.

II

J'ai connu quelque part un jeune homme, un poète,
Qu'à vivre comme un autre on voulut façonner ;
Sous le niveau commun humiliant sa tête
A la Muse sacrée il ne put se donner.

Il disait : j'en mourrai. — Nul ne voulut le croire.
De son visage morne il essuya les pleurs.
On le croyait vaincu ! courte fut la victoire :
La mort qu'il prévoyait a fini ses douleurs ¹.

1 Comparez, dans *Les Fleurs du Mal* de Baudelaire, la poésie intitulée *L'Albatros*.

LE STYLITE

I. — LES PÈLERINS.

Depuis quarante ans à genoux
Sur le sommet d'une colonne,
O Siméon ! attendez-vous
Que le Seigneur vous y couronne ?
Il ne permet qu'à ses élus
De s'environner de lumière ;
Le sage vit dans le mystère
Et tâche à cacher ses vertus.

Croyez-vous notre pauvre terre
Indigne de vous recevoir,
Que vous n'y venez point, le soir,
Mettre en commun votre prière ?
Christ y descendit autrefois ;
Il expliquait la loi divine
Et fit, en prêchant sa doctrine,
Le rude chemin de la croix.

Joignez-vous à nous, bon ermite !
Satan aspirait à monter,
Quand Dieu le vint précipiter
Jusqu'aux profondeurs qu'il habite.
Depuis quarante ans à genoux
Sur le sommet d'une colonne,
O Siméon ! attendez-vous
Que le Seigneur vous y couronne ?

II. — LE SAINT.

Ce n'est point l'orgueil qui m'enivre,
O Frères ! Heureux qui sait vivre
Sans trouble au milieu des cités !
Moi, j'ai fui jusqu'en cet asile
Pour soustraire une chair fragile
Aux amorces des voluptés.

Hélas ! tout enfant de la terre,
Comme Antée au sein de sa mère,
S'anime à son brûlant toucher.
Dans les airs il faut qu'il s'élance
Quand de son impure influence
Il aspire à se détacher.

Trop d'arbres ombragent ses plaines ;
Le soir, trop de molles haleines
Émanent des prés et des fleurs.
Aussi jadis on vit des anges,
Quittant les célestes phalanges,
Suivre les filles des pasteurs.

Si je descends, soudain m'assiège,
Confus et bruyant, le cortège
Qui troublait Antoine aux déserts,
La Tentation déchaînée,
Et Proserpine couronnée
Avec les pompes des enfers.

Laissez-moi donc sur ma colonne,
Mes frères ! Dieu lui-même ordonne
De fuir quand on craint le danger.
Des hauts lieux où nul bruit n'arrive
Notre âme, dans le corps captive,
Apprend mieux à s'en dégager.

III. — LE POÈTE.

Oui, vous aviez raison, Stylite,
De vivre isolé dans les airs !
Le Dieu qui dans chaque homme habite
Nous montre des chemins divers.

Quoiqu'aux fins de la Providence
Tous concourent différemment,
Son regard, avec indulgence,
Suit, des hauteurs du firmament,

Celui qui se bâtit une aire,
Comme l'aigle, aux lieux écartés,
Et celui qu'un saint ministère
Retient dans le bruit des cités ;

Celui qui, dans les cathédrales
Accourant au son de l'airain,
Le front courbé, baise les dalles
Quand le pontife étend la main,

Et celui qui, lorsqu'étincelle
Sur mer l'astre aux pâles reflets,
Se lève à la voix qui l'appelle,
Du blanc sommet des minarets.

LE JEUNE HOMME ET LA BAYADÈRE

LE JEUNE HOMME.

Ils sont partis. — La nuit descend — le Gange
Roule sans bruit ses vastes flots.
Dépose ici ta robe étrange,
Jette le tambourin où tremblent des grelots.
Et sans voiles, ô bayadère,
Montre-moi ton corps souple et ta jambe légère.

LA BAYADÈRE.

Ne l'espère pas. Vainement
D'autres l'ont demandé. Tant que la blanche étoile
De Vénus tournera dans le vieux firmament,
Elle ne verra point, sans voiles,
Se montrer la danseuse aux regards d'un amant.

LE JEUNE HOMME.

Ma poursuite, fille indocile,
Vaincra tes refus obstinés !

LA BAYADÈRE.

Jamais ! Tant qu'en son lit d'argile
Le Gange roulera des troncs déracinés.....
Mais pourquoi, de ma chevelure,
Dénouer les bandeaux épais, et, de vos mains,
Détacher aussi ma ceinture ?

LE JEUNE HOMME.

O Belle ! malgré vos dédains
J'ai pu la prendre
Et, malgré vous,
A mes vœux il faudra vous rendre.

LA BAYADÈRE.

Quoi ! ma robe !..... Crains mon courroux !
Toi par qui je jurais, à son désir rebelle,
O Fleuve ! je t'appelle !
Mais tu ne m'écoutes pas !
Il continue !
Et, dans ses bras,
Me voilà nue !

Tu l'emportes, jeune vainqueur !
Tu sus dompter la bayadère !
Il faut, pour conquérir son cœur,
Ne point redouter sa colère.

Étonné d'un refus hautain
Le faible cède à sa menace,
Quand, par un caprice soudain,
Elle eût couronné son audace.

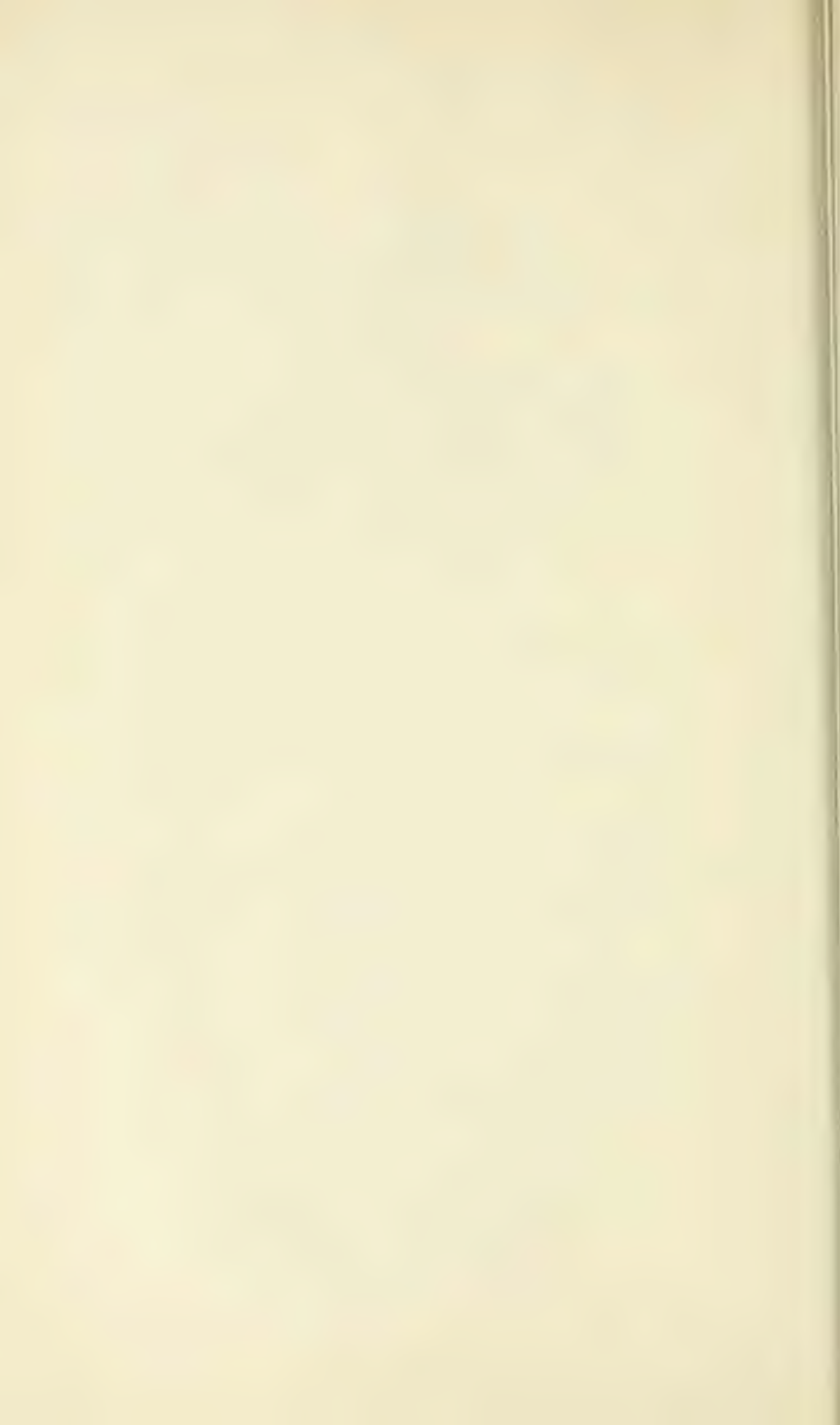
Tu l'emportes, jeune vainqueur !
A toi la brune bayadère,
A toi, qui bravas sa colère
Afin de conquérir son cœur !

*
* *

La Nature est cette danseuse
Qui voulait cacher ses attraits.
Il faut, d'une main courageuse,
Dans son sein ravir ses secrets.

Le sage, qui la questionne,
Semble l'interroger en vain.
Qu'il la presse, elle le couronne,
Et, docile, lui dit enfin :

Quelles lois régissent la terre,
Et pour quel dessein merveilleux
Roulent, entourés de lumière,
Les soleils qui peuplent les cieux ?



LA BACCHANTE

LA BACCHANTE.

Fuis, ô jeune étranger ! à tes yeux téméraires
Notre culte interdit l'aspect des saints mystères.
Mes compagnes ici viennent en chœur. Entends
Les échos des forêts qui répètent leurs chants.

L'ÉTRANGER.

O Ménade ! dont l'œil sous le masque étincelle,
Plus noir que tes cheveux couronnés de raisins,
Accompagne mes pas, au Dieu sois infidèle,
Et livre-moi ce thyrsé agité par tes mains !

LA BACCHANTE.

Je ne le puis ; c'est trop me tenir arrêtée.
Mais toi, crains d'éprouver le destin de Penthée,
Le chœur s'approche, fuis !

L'ÉTRANGER.

Si tu fuis avec moi.

LA BACCHANTE.

Pars donc !

L'ÉTRANGER.

Je ne saurais.

LA BACCHANTE.

Les voici, cache-toi !

LE CHŒUR.

« Gloire au Dieu couronné de pampres et de lierres,
 Au Dieu qui parut autrefois,
Visitant sur un char traîné par des panthères
 Les peuples soumis à ses lois.
Jupiter à Pandore a donné la corbeille,
 Origine de nos malheurs,
Mais Bacchus a caché dans la grappe vermeille
 La joie et l'oubli des douleurs.
Evohé ! Evohé ! Gloire au Dieu de l'ivresse,
 Au Dieu fameux par ses travaux,
Au Dieu vainqueur de l'Inde, au Dieu cher à la Grèce,
 Au Dieu révééré dans Naxos !...

« Ses dons sont précieux, terribles ses colères.
Des filles de Minée il punit les dédains ;
Un roi, contemnateur de ses divins mystères,
Fut au milieu des bois déchiré par nos mains.

« Sur le sommet des monts la lune se balance,
Les astres roulent dans les cieux,
Et, de l'antique Olympe, Eleuthère, en silence,
Écoute nos concerts joyeux.
Allons, ne perdez point les heures fugitives,
Venez à l'appel de sa voix,
O Faunes ! ô Sylvains ! divinités lascives
Qui vous cachez au fond des bois.
Le Dieu qui de l'orgie aime les voix bruyantes
Se plaît, sur les gazons fleuris,
A voir couchés auprès de ses folles Bacchantes »
Les Satyres, ses vieux amis ! »

L'ÉTRANGER.

O Ménade ! à travers les opaques feuillages
Viennent de toutes parts des figures sauvages.
Les Dieux aux pieds de bouc, évoqués par le chœur
Arrivent ; leur présence augmente sa fureur.
Ah ! c'est là le secret que cachent les mystères ?

LA BACCHANTE.

Viens, ô jeune étranger ! en ces lieux solitaires,
Pendant la nuit, Bacchus protège ces amours.
Viens, je reste avec toi. Mais nul ne sait... Tes jours
Répondent.....

L'ÉTRANGER.

Laisse-moi te regarder en face.
Pourquoi ce masque affreux ? Retire-le, de grâce !

LA BACCHANTE.

Jamais.

L'ÉTRANGER.

Je veux te voir... Est-ce Bacchus? Je sens
Des transports inconnus.....

LA BACCHANTE.

Oh ! rappelle tes sens.

L'ÉTRANGER.

Ton masque ?

LA BACCHANTE.

Laisse-moi !

L'ÉTRANGER.

Je l'arrache.

LA BACCHANTE.

Est certaine!

Ta perte

L'ÉTRANGER.

Je l'ai !

LA BACCHANTE.

Me voici découverte.

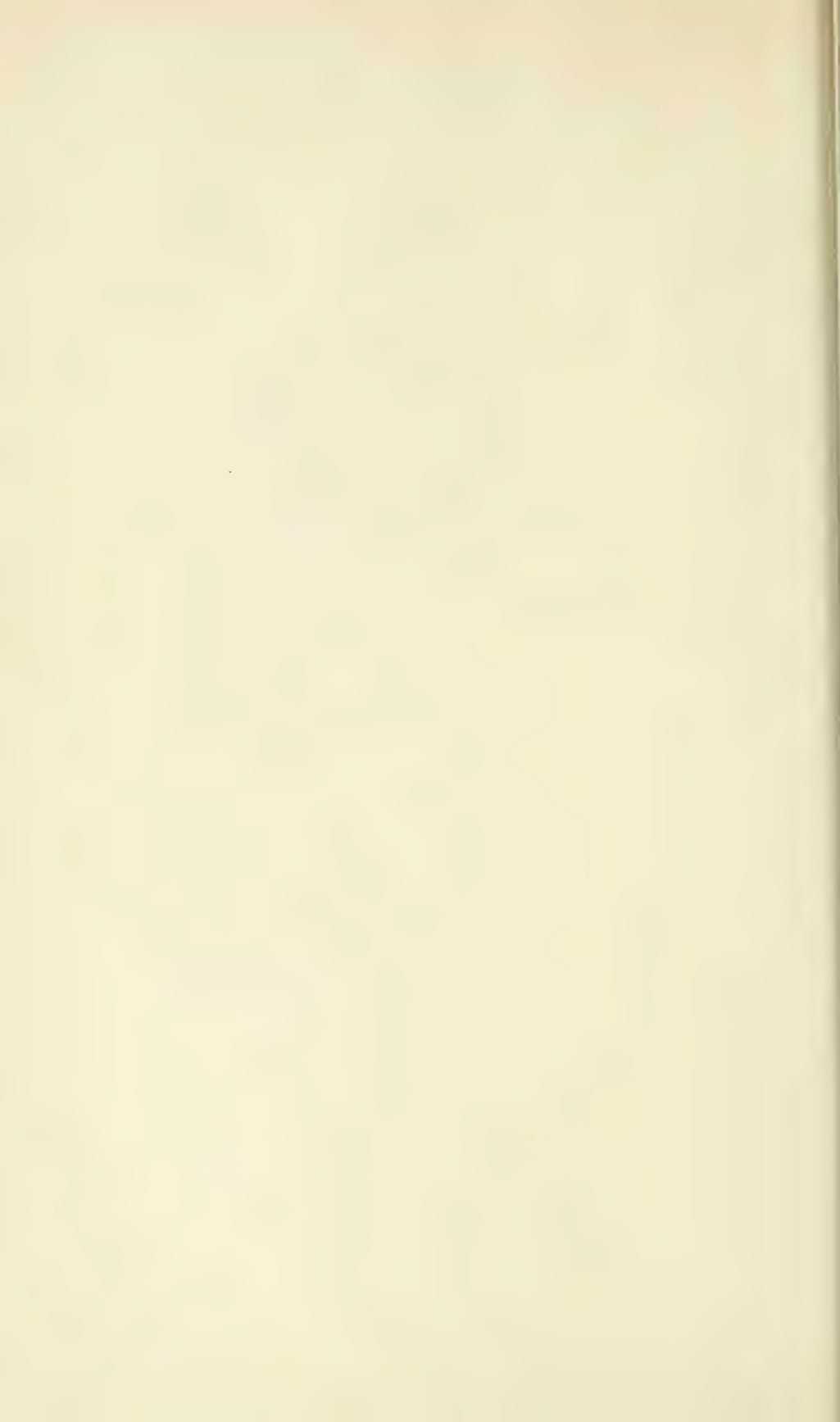
L'ÉTRANGER.

La Reine!

LA BACCHANTE.

A moi Sylvains ! Ménades accourez !
Un homme, de la fête a surpris le mystère !
Frappez-le ; de son sang qu'on rougisse la terre,
Qu'on sème sur l'Hæmus ses membres déchirés !⁽¹⁾

(1) Voir *Corresp.* de Flaubert, I, 104.



Un jour que je traînais dans une galerie,
Sous leur poids affaissés, mon corps et mon ennui,
Je vis, sur un tableau, retracé l'incendie
Qui consuma Sodome en sa dernière nuit.

Vers cette ville en feu, blanche et demi vêtue
De la femme de Loth se tournait la statue ;
Pendant qu'à l'horizon elle a l'œil attaché,
A l'abri d'un rocher son époux s'est couché.
Ses filles, l'œil brillant d'une étrange tendresse,
Lui présentent à boire et lui versent l'ivresse.

Plus ardente, l'ainée offre à ses doigts hardis
Son épaule d'ivoire et ses seins arrondis,
Et l'on voit que déjà s'apprêtent deux incestes
A la sombre lueur des vengeances célestes.

Je m'arrêtai longtemps, ne pouvant m'arracher
A ce double tableau, la ville et le rocher ;
Me disant que la chair est forte, et toujours vaine,
Pour nous en détourner, la crainte de la peine ;
Admirant l'art divin qui me montrait ainsi
Que pour être changé l'homme est trop endurci,
Et, près du châtement mettant un nouveau crime,
Faisait de la leçon tirer cette maxime :
Que les foudres du ciel ne sauraient empêcher
La beauté de séduire et l'homme de pécher.

Mars 184..

Quand, des femmes de Tyr, les troupes désolées
De l'aride Jourdain parcouraient les vallées
 En funèbres habits,
On eût dit, à les voir se rouler dans la cendre,
Qu'en la sombre demeure elles voulaient descendre
 Pour rejoindre Adonis.

Mais bientôt, bondissant d'une joie insensée,
Les filles attiraient sur leur lèvre embrasée
 Celles de leurs amants,
Et le bruit de l'orgie étouffait sur la plage
Les clameurs de la mer, qui couvrait le rivage
 De ses flots écumants.

Ainsi, dans un esprit que la souffrance brise,
Se réveillent souvent, par une étrange crise,
 Les instincts de la chair.
Et l'homme, dans les feux de la brutale orgie,
En son cœur défaillant sent renaître la vie
 Prête à s'en détacher ⁽¹⁾.

(1) Voir *Corresp.* de Flaubert, I, 78.



I

J'ai revu ce matin les campagnes vermeilles
Où, joyeux écolier, je courais autrefois
Quand, le congé venu, comme un essaim d'abeilles,
Toute la pension s'abattait dans les bois.

La Nature, en ce temps, me paraissait bien belle ;
J'en avais presque peur, car elle m'enivrait.
J'aimais à contempler sa beauté solennelle,
Et quand on m'appelait je partais à regret.

J'ai changé, plus d'esprit encor que de visage.
Ils ne m'ont pas ému quand je les ai revus,
Ces champs, témoins aimés des jeux de mon jeune âge ;
Aux lieux où j'ai passé je ne reviendrai plus !

II

Ce soir, je suis allé chez une jeune fille
Qui me fit de l'amour connaître les liens ;
Mais en la retrouvant mon cœur était tranquille,
Et mes regards, sans trouble, allaient chercher les siens.

Je ne me souvins plus, quoiqu'elle fût la même,
Qu'autrefois, aspirant à vivre à ses genoux,
Je m'étais dit souvent que le bonheur suprême
Attendait celui-là qu'elle aurait pour époux.

— Étrange impression de la première femme
Qui montre un autre monde à nos sens éperdus,
Tu n'as donc rien laissé dans le fond de mon âme?
Où j'ai connu l'amour je ne reviendrai plus!

Il est doux de quitter le sol de sa patrie,
Quand l'uniformité nous lasse de la vie.
Le malade, parfois, en changeant d'horizon,
Des douleurs qu'il ressent trouve la guérison.

Si c'est l'âme qui souffre, on doit faire de même.
S'il est pour la guérir un remède suprême,
Il faut l'aller chercher sous de nouveaux climats :
Sur la terre natale on ne le trouve pas.



Si, quand le soir revient, la foule s'amoncelle
Aux spectacles semés le long des boulevards ;
Si dans tous les quartiers un théâtre l'appelle,
Ce n'est pas qu'elle croie au culte des Beaux-Arts.

Si, depuis quelque temps, il n'est humble chapelle
Où nombre de croyants ne s'offrent aux regards ;
Si le peuple a suivi cette mode nouvelle,
Ce n'est pas que la Foi naisse de toutes parts.

Pour pousser sans repos la cohue indécise,
Quand arrive le jour, aux pompes de l'Église,
Aux feux de l'Opéra quand arrive la nuit,

Une cause suffit — c'est qu'un mal la dévore,
Qui rend longue chaque heure et triste chaque aurore :
Cet incurable mal, on le nomme *l'ennui*.



« Éteignez les bûchers où vous brûlez les corps,
O Païens! du trépas ne fuyez plus l'image ;
Je vous le dis, avant que finisse cet âge,
Radieux, des cercueils se lèveront les morts! »

Ainsi parlait Jésus : l'homme prenait courage.
Jours trop vite écoulés! c'était le temps des forts!
Souvent, ils regardaient dans leurs fiévreux transports
Si Dieu n'arrivait pas, assis sur un nuage.

— Lente, l'heure a passé : mais, du fond des tombeaux,
Nul bruit des endormis n'éveille le repos ;
Du cœur de leurs enfants la grâce s'est enfuie.

« Quand viendra, disent-ils, le signal espéré ?
En vain nous l'attendons; de son dôme azuré
Le Christ ne descend pas et la foule s'ennuie! »

Un dimanche, arrêté devant la Madeleine,
Je regardais la foule au dedans se presser ;
Il semblait, à la voir recueillie et sereine,
Qu'à la source de vie elle s'en vint puiser.

Je ne sais pas pourquoi je me mis à la suivre,
Mais, oubliant le but qui m'attirait ailleurs,
J'entrai dans cette enceinte où l'âme se délivre
Des choses de la terre et des vieilles douleurs.

Quand on eut dit la messe, et que du saint asile
Le peuple s'en alla, je ne le suivis pas ;
Seul, je me promenai le long du péristyle,
N'entendant pas le bruit que l'on faisait en bas.

Il me vint à l'esprit — chose étrange sans doute —
Qu'à tort je m'oubliais dans l'incrédulité ;
Que j'avais pris, peut-être, une mauvaise route,
Et que si je souffrais je l'avais mérité.

Les rayons du soleil illuminaient les dalles ;
Mon œil se dilatait, plein de sérénité ;
Il me semblait sortir des ténèbres fatales
Où depuis si longtemps le doute m'a jeté.

— Pendant que du Seigneur je regardais l'Église,
Pensant que son appui, peut-être, m'eût sauvé,
Un œuf d'oiseau, tombant des festons de la frise,
S'ouvrit près de mes pieds, brisé sur le pavé.

Je ne sais pas pourquoi cela navra mon âme,
Mais je sentis au cœur comme le froid acier ;
De l'espérance, en moi, soudain mourut la flamme,
Et du temple désert je sortis, sans prier.

A FLORA

D'un Dieu crucifié quand le visage blême
Remplaça dans les cieux Apollon Pythien,
Des ordres de César un ministre suprême
Pour séduire un martyr inventa ce moyen :

Dans un charmant réduit des jardins consulaires,
Au milieu des lauriers, des roses et des lys,
Sous l'abri protecteur des arbres séculaires
Où des oiseaux en fête on entendait les cris ;

Sur un lit, préparé pour le catéchumène,
Avec des liens de fleurs son corps fut attaché ;
Puis on le laissa seul, étonné de la peine,
Et de ce qu'il voyait cherchant le sens caché.

Bientôt il le comprit. D'une grotte voisine
Une esclave apparaît, belle comme Vénus ;
Aux regards du jeune homme elle offre sa poitrine
Et sous ses bras liés passe ses deux bras nus.

Elle étale à ses yeux ses formes magnifiques ;
D'un doigt luxurieux elle parcourt son corps,
Et, sur son front collant ses lèvres impudiques,
Veut de sa nudité lui livrer les trésors.

Le jeune confesseur rassemble son courage ;
Il arrache, éperdu, sa langue avec ses dents,
Fixe la jeune fille, et lui crache au visage
Ces lambeaux de sa chair, déchirés et saignants.

Ce qu'après cela fit le juge,
Je ne le sais, mais je préjuge
Qu'il envoya ce maître sot
Chercher près du céleste trône
La très glorieuse couronne
Qu'aux saints on décerne là-haut.

— Mais que n'étais-je, moi, cet heureux néophyte !
Que n'étiez-vous, Flora, l'esclave du prêteur !
A vos empressements j'aurais cédé bien vite,
Et vite des chrétiens renié le Seigneur.

Car bien plus qu'à leur Dieu je crois à tes paroles ;
Mes oracles, à moi, ce sont ceux que tu rends !
Oui, je t'aurais suivie au temple des idoles,
Et je sais bien pour qui j'aurais brûlé l'encens !

LES LOTOPHAGES

LE NAUFRAGÉ.

Le vieil Éole, enfin, est rentré dans sa grotte,
Et les flots doucement expirent sur la côte.
Mais je ne sais, hélas ! en quels lieux m'ont jeté,
Cette nuit, les fureurs de Neptune irrité.
L'air est tiède, le ciel ruisselle de lumière ;
Des parfums inconnus embaument l'atmosphère,
Et ces arbres, pressés dans de rians vallons,
M'offrent des aliments dont j'ignore les noms.

CHŒUR DES FEMMES LOTOPHAGES.

Cueille, étranger, cueille avec confiance ;
De l'arbre saint, dépouille les rameaux.
Son suc est doux, il endort la souffrance.
Cueille les fruits de l'antique Lotos !

Quel membre, hélas ! de la famille humaine,
Le front courbé sous le poids de ses maux,
N'a désiré la plante souveraine ?
Cueille les fruits de l'antique Lotos !

A ton foyer si des peines sans nombre
T'ont fait des morts envier le repos,
Si tu fuyais quelque souvenir sombre,
Cueille les fruits de l'antique Lotos !

CHŒUR DES MUSES.

Si tu veux quelque jour, aux lieux de ta naissance,
A ceux qui te sont chers et pleurent ton absence
 Redire tes travaux ;
Si du temps qui n'est plus la mémoire te touche,
Écarte, ô voyageur, écarte de ta bouche
 Le perfide Lotos !

De ses durs aiguillons si la faim te déchire,
Regarde ! à l'horizon apparaît un navire ;
 Fais signe de la main.
Tu peux fuir à l'instant ces périlleuses plages,
Et, sans goûter aux fleurs chères aux Lotophages,
 Reprendre ton chemin.

Songe aux projets altiers mûris dans ta jeunesse,
Au chœur mélodieux des Nymphes du Permesse,
 Compagnes d'Apollon ;
A la postérité, dont l'auguste suffrage,
Couronnant tes travaux, transmettra d'âge en âge
 Et tes chants et ton nom.

LE NAUFRAGÉ.

De l'avenir qu'importe le suffrage ?
De vains projets perdant le souvenir,
Je veux puiser aux fleurs de ce rivage
L'enivrement qui ne doit plus finir.

J'aime vos chants, ô femmes Lotophages !
J'aime vos yeux, aussi doux que vos fruits.
Là-bas je vois l'arbre aux sombres feuillages,
Le grand upas, qui parfume les nuits.

Couché sous lui, je boirai vos caresses ;
Non ! ses rameaux ne donnent point la mort !
Des voluptés il verse les ivresses.
A son abri bien heureux qui s'endort.

Non loin d'ici, sur la mer de Tyrrhène,
Souvent, la nuit, s'élèvent des concerts
Heureux celui qui cède à la Sirène,
Il est reçu parmi les Dieux des mers.

Ailleurs, Circé garde dans sa retraite
D'Ulysse absent les compagnons joyeux.
Heureux celui dont un coup de baguette
Séduit les sens et fascine les yeux !

Je vois comment vous charmez les reptiles,
J'apprends enfin par quels philtres puissants
Vous faites tordre, ô compagnes des Psylles !
A votre cou les anneaux des serpents,

Vos blanches mains, pour endormir leur rage,
De l'arbre saint leur jettent les rameaux.
Cueillez pour moi, filles de ce rivage,
Cueillez les fruits de l'antique Lotos!

CHŒUR DES SERPENTS.

Oui, comme avait dit le prophète,
La Femme a mis sur notre tête
Son pied mignon;
A ses commandements dociles,
Pour elle les dents des reptiles
Sont sans poison.

Mais il fallait chercher, poète,
Avant que ta lèvre indiscreète
Ne l'eût goûté,
Pourquoi le fruit qu'elle présente
A désarmé Celui qui tente
L'Humanité?

C'est que, féconde en artifices,
Elle a dépassé les malices
Du Dieu rampant,
Mieux que nos plis, ses bras enlacent,
Et pour charmer ses yeux surpassent
Ceux du Serpent!

Dressons nos aigrettes,
Que de nos sonnettes
Pendant cette nuit
Éclate le bruit.

Encore un qui tombe,
Femmes, par vos mains !
Poussez à la tombe
Les troupeaux humains.

Dressons nos aigrettes ;
Que de nos sonnettes
Pendant cette nuit
Éclate le bruit.

LE POÈTE ET LA JEUNE FILLE

LE POÈTE

Muse ! sois ma seule maîtresse !
Je préfère ta chaste ivresse
A celle de la volupté.
Laissons l'imbécile vulgaire
Aimer sous sa forme éphémère
L'Éternelle et pure Beauté.

(passe une jeune fille)

Où courez-vous, la belle fille ?
Quand l'air est si lourd et que brille
Le soleil au plus haut des cieux,
Que ses rayons brûlent la plaine,
Et que Zéphyre n'a d'haleine
Qu'au fond des bois silencieux ?

Je sais, sous leur sombre feuillage,
Une fraîche grotte où s'engage
La fontaine aux flots écumants ;
Venez sous la voûte discrète,
Où jamais Écho ne répète
Ce qu'il entend dire aux amants.

LA JEUNE FILLE

Et m'y redirez vous, poète,
Cette finale qu'en cachette
L'Écho trompeur m'a répété :
« Muse, sois ma seule maîtresse
Je préfère ta chaste ivresse
A celle de la volupté » ?

LE POÈTE

J'imiterai plutôt, ma belle,
Le sage, quand longtemps rebelle
Plutus vint lui offrir ses dons :
Lui, qui dédaignait la richesse,
Ouvre les deux mains et s'empresse
Confus, à demander pardon ⁽¹⁾ !

(1) Voir *Corresp.* de Flaubert, I, 78.

LA FILLE DE CÉSAR

I

CHŒUR DES BARBARES

« Comme on entend des monts l'avalanche qui roule
Sur les cités qu'elle détruit,
O Rome, entends-tu pas du sein de notre foule
S'élever un immense bruit ?
Tes peuples, vainement, humilieront leurs têtes
Devant le Vandale et le Franc :
On ne désarme point la fureur des tempêtes
Ni les vagues de l'Océan !
Le Barbare, tenant à la main sa framée,
Au bras portant son bouclier,
Comme la bête fauve au sang accoutumée,
Ne fait ni reçoit de quartier.

Il vient, poussé par Dieu, dans leur décrépitude
Punir les hôtes des cités,
Et comme aux premiers temps faire la solitude
Dans les champs par lui dévastés.
Vieille Rome, oh ! pourquoi dans ton ardeur de guerre,
Sur le Rhin jetant des chemins,
Vins-tu comme un chasseur jusque dans son repaire
Chercher le peuple des Germains ? »

Ainsi chantaient, pillant l'opulente Italie,
Les essaims de guerriers qu'y jetait Teutonie,
Tandis qu'en son domaine un jeune sénateur
Conduisait Métalla, fille de l'empereur.
Les conviés joyeux arrivaient pour la fête ;
Dans la chambre d'hymen une couche était prête,
Et, de la mariée exaltant la grandeur,
Ses compagnes aussi chantaient toutes en chœur :

« Gloire soit à César ! gloire à sa jeune fille !
Quand résonne à ses pieds le choc des combattants,
Vers le lit nuptial elle marche, tranquille,
Et fixe pour jamais les amours inconstants.
Au-dessous de ses pieds la tempête s'agite,
Dans les villes en deuil moissonne les trépas ;
Mais jusqu'aux régions que la Princesse habite
Du cri des malheureux le bruit ne parvient pas.
C'est pour elle qu'ourdit la vieille Taprobane
Ses vêtements de soie et ses riches tapis,
Et que, les soirs d'été, dansent la Gadétane
Les filles de Gadès qui pleurent leur pays.

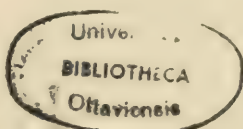
Heureux le jeune époux que sa faveur appelle
Au nocturne combat, peu de temps disputé,
Où l'époux, sur le sein de la vierge rebelle,
Va cueillir les trésors de la virginité. »

Quand finissaient les chants, dans la ville surprise
Le roi barbare entra, suivi de ses soldats.
Il marcha vers le trône où la Princesse assise
Cachait avec terreur sa tête entre ses bras.
« O belle Métalla, lui dit-il, votre couche
Réclamait un époux de plus illustre souche ;
De votre cœur tremblant chassez donc votre effroi,
La fille des Césars doit épouser un Roi ! »

II

De son sort, une belle est toujours la maîtresse.
Le Barbare vivait aux pieds de la Princesse
Et, dans la Germanie, elle avait retrouvé
L'appareil qu'à ses chefs le peuple a réservé.
A sa rencontre, un jour, s'en vint un jeune prêtre :
« Métalla, lui dit-il, je me suis fait connaître
Au roi qui règne ici. Je viens auprès de toi,
Ministre du Seigneur, pour exercer sa loi :
C'est César qui m'envoie et permet que mon zèle
Au milieu des Païens parfois te la rappelle. »

Le jeune confesseur voyait souvent la reine ;
De l'Italie absente il lui parlait parfois.



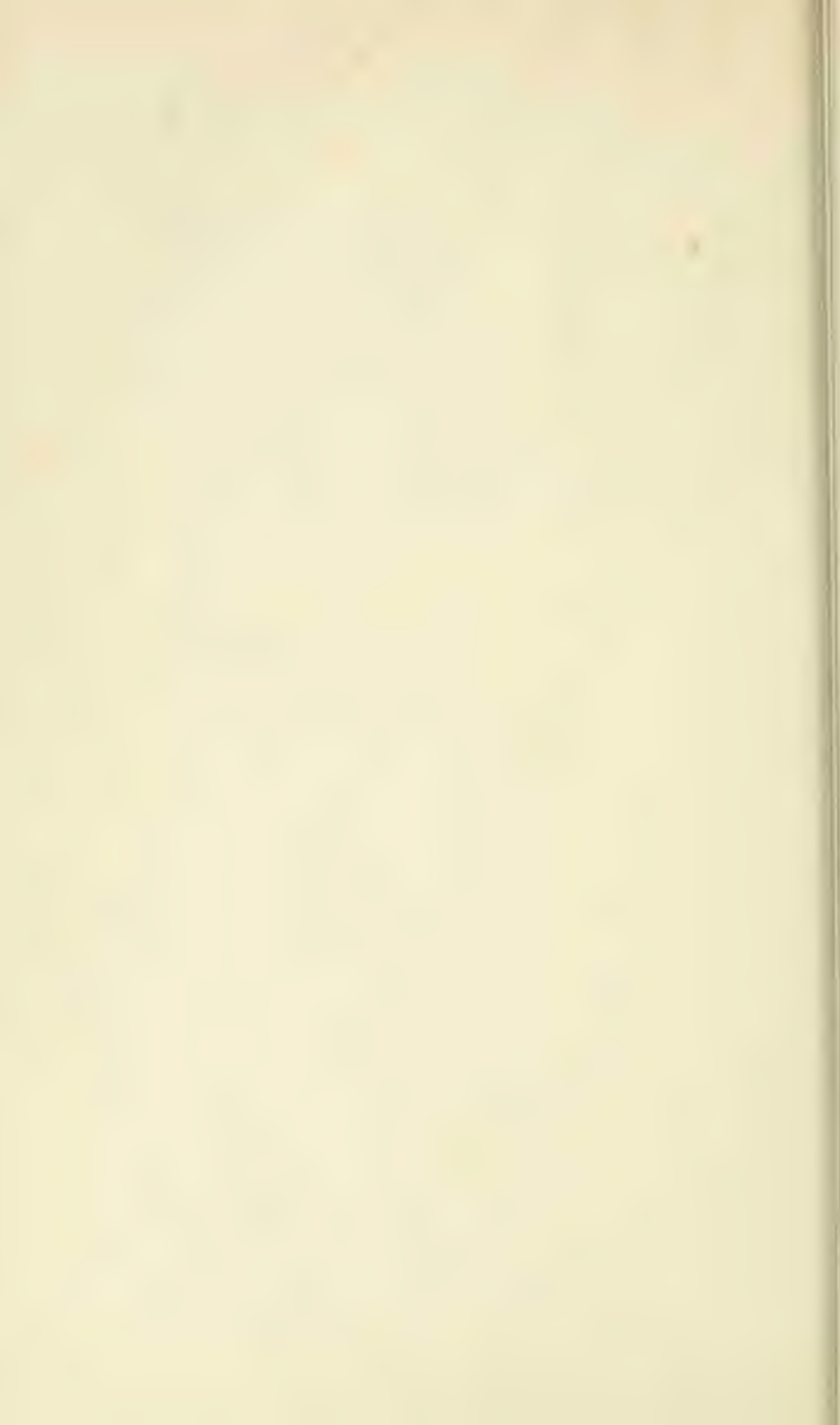
Un jour, il lui sembla qu'une secrète peine
Tourmentait la Princesse attentive à sa voix.
« O Métalla, dit-il, vous éprouvez sans doute
Loin de votre pays un étrange tourment.
— Non, dit-elle, écoutez! c'est Dieu que je redoute :
De ce Dieu qui sait tout je crains le châtement.
Un jour, c'était pour moi celui de l'hyménée,
M'apparut un guerrier, de m'obtenir jaloux :
Et dès que je l'eus vu, sans peine résignée,
Pour voler en ses bras j'oubliai mon époux.
Il était beau, ce roi, dans sa luisante armure !
Son regard souverain faisait baisser les miens.
Mais je ne tremblais pas : dans ma pensée impure
Je comprenais déjà qu'il portait mes liens.
Père, vous ignorez ce que c'est qu'une femme.
Et vous ne savez pas que dans Lesbos, un jour,
Ériphyle, au milieu de son pays en flamme,
Pour le terrible Achille, hélas! s'éprit d'amour.
Joyeuse, je quittai l'empire de mon père :
Du sort de mon époux je ne m'informai pas,
Et malgré mes remords consommant l'adultère
Je vivais sans regrets dans ces rudes climats.
Depuis que je vous vois, des angoisses étranges
Me reviennent au cœur, je ne sais pas pourquoi?
J'envie, auprès de vous, la chasteté des anges.
Et je sens que Jésus me rappelle à sa loi.
— O Reine, dit le Père, à votre époux qui pleure
Et qui pardonnera, voulez-vous revenir?
— Non, reprit Métalla. Dans une autre demeure
Je veux adorer Dieu ; vous viendrez m'y bénir.

— Vous ne l'aimiez donc pas? — Je connaissais à peine
Cet époux, quand César, pour avoir ses trésors,
Désira nous unir d'une éternelle chaîne.
Dans le cloître je veux oublier mes remords ;
En mon cœur, près de vous, je veux sentir descendre
Ce calme qu'on reçoit de la Divinité ! »
Le prêtre l'arrêta : — « Qui vous dit, sous la cendre,
Que l'on trouve toujours cette sérénité?
Hélas ! de volupté quand vous êtes lassée,
Quand vous ne voulez plus de son plaisir amer,
Peut-être il me surmonte, et mon âme épuisée
Sent croître à tout moment l'aiguillon de la chair !
Ceux qui des passions ont bu jusqu'à la lie !
D'avoir connu l'amour souvent ont du regret ;
Mais ceux qui dans le cloître ont consumé leur vie
Voudraient revivre encore et suivre son attrait.
Hélas ! quand près de moi vous venez, si tranquille,
Me dire qu'à ses lois enfin vous renoncez,
Savez-vous si de Dieu le serviteur fragile
Ne va pas vous offrir des amours insensés ? ».....
La reine l'écoutait, la tête pâle et basse ;
Elle reprit : « Il faut que nous partions demain.
— Je voudrais, dit le prêtre, obtenir une grâce :
Avez-vous les habits du jour de votre hymen ?
— Je les ai. — Je voudrais vous en voir revêtue.
— Je les mettrai demain, quand nous fuirons tous deux. »

Le lendemain, tous deux franchissant l'étendue,
Vers leur pays lointain couraient, silencieux.
Métalla, quand elle eut regagné l'Italie,

De son premier époux aperçut le château.
« Fuyons ces lieux, dit-elle, il faudra que j'oublie... »
Mais le prêtre venait de jeter son manteau :
C'était bien son époux dans son habit de nocce.
« Métalla, lui dit-il, ne fuyez pas ainsi !
Vous vouliez servir Dieu, mais ce Dieu qui m'exauce
Permet que sans péché nous le servions ici.
Aimez votre mari, car vous aimiez le prêtre.
C'est notre jour de nocce, et la nuit va paraître ! »

Une promenade
de Béliar.



Le duc et la duchesse de Préval, nouvellement mariés, avaient décidé de passer un jour à l'abri des importuns. Je ne chercherai point à quoi ils s'occupaient, enfermés dans le boudoir de Madame, ni à quel propos ils parlèrent de la vie, se demandant d'où elle venait, ce qu'elle était et pourquoi on la recevait. Madame, élevée au couvent, était catholique ; élevé dans un collège, Monsieur était éclectique. Il aurait voulu convertir sa femme, qui de son côté eût été bien aise de convertir son mari. On parla longtemps sans se mettre d'accord, et comme chacun s'obstinait dans son avis, le Duc se ressouvint de la fin de *Candide*... Mais que devint Madame, quand elle aperçut, assis sur un fauteuil, un personnage nouveau venu qui la regardait en souriant ? Elle poussa un cri, rougit bien fort, et s'arrangea le plus décemment qu'elle put. Le Duc, en se retournant, ne fut guère moins surpris qu'elle. Il courut à la porte ; mais elle était fermée ; et de là à la fenêtre, qui l'était aussi.

— Monsieur, dit-il, comment avez-vous pu?...

— C'est ce que je m'apprete à vous apprendre, répliqua l'inconnu, si vous voulez bien me laisser parler. Asseyez-vous d'abord, nous en aurons pour quelque temps.

« Je me glisse partout où je veux, mais je ne me montre pas toujours. J'étais ici, quoiqu'invisible, quand vous agitiez cette question dont on s'entretenait tous les jours à la table d'Héliogabale.

« Si j'y peux répondre mieux que vous, c'est que je suis un de ces génies auxquels Dieu remit le soin des mondes. Je préside à l'amour dans la Nature entière. C'est moi qui tout à l'heure me balançais aux lèvres de Madame, quand elles vous attiraient si fort. C'est sur mes ailes que le pollen traverse les airs, quand il cherche le pistil des fleurs. Je suis la Vénus qu'invoquait Lucrèce dans ce grand poème que vous savez. On m'appelait indifféremment Adonis ou Mylitta, car je réunis les deux sexes. C'est de moi que parlait Milton, quand il apostrophait ce Bélial, le dieu des amours impures. Seulement, comme tous les chrétiens, il a calomnié le Diable. C'est ce qu'ont compris les Hussites, qui l'appelaient au contraire : *Celui à qui on a fait tort.*

« Vous n'en douterez plus, quand vous saurez pourquoi je viens me mêler à vos discussions. Ce n'est pas tout à fait pour vous, Monsieur le Duc; mais il me chagrînait de voir couler des douces lèvres de Madame tant de raisonnements futiles; je veux soulever un peu devant elle le dernier voile d'Isis. Qu'elle se rassure cependant : ce n'est pas le Néant qu'elle trouvera comme fin dernière de la vie.

« Avez-vous lu, Monsieur le Duc, le sixième livre de l'*Énéide* ?

— Belle question ! répondit M. de Préal.

— Il vous souvient donc que les morts, en quittant l'Élysée, reviennent à la vie après avoir bu au fleuve d'oubli ?

— « *Scilicet immemores supera ut convexa revisant* » se hâta de dire le Duc, comme s'il eût craint que Béliat ne fit avant lui la citation où ne l'empêchât de la faire.

Béliat sourit, ce qui fit sourire Madame; et, se tournant vers elle, il traduisit le vers latin.

— Mais savez-vous, M. de Préal, pourquoi les ombres retournent ainsi à la vie mortelle ?

— C'est là, reprit M. de Préal, une des fictions de la mythologie. Pythagore...

— Vous allez dire que Pythagore croyait à la métempsychose, à laquelle ni Madame ni vous ne croyez ?

— Pardonnez-moi, reprit le Duc. J'ai parfois été tenté d'adopter cette philosophie. La matière est dans un éternel mouvement, [les forces se renouvellent sans cesse]. Pourquoi n'en serait-il pas ainsi de l'homme ? Aujourd'hui roi, palefrenier demain, cheval peut-être bientôt après.

— Mais, reprit le Diable, dans quel but tous ces changements ? Grâce à cette échelle descendante, le cheval peut devenir pourceau, et l'âme du pourceau s'aller chauffer au soleil entre les deux écailles d'une huître ?

— Cela se peut, dit le Duc. Tout cela change pour changer; comme une roue tourne pour tourner.

— La roue, répondit Béal en souriant, ne tourne pas

pour tourner, mais pour nous mener à un but. L'âme ne peut mourir : elle renouvelle le corps qu'elle habite à chaque phase de son existence. Seulement, chacune de ces phases la rapproche de l'*Idéal*, terme du développement des mondes.

« Si vous saviez comment procède la Nature, vous verriez qu'elle travaille avec lenteur ; elle n'engendre point indifféremment, et avec la même facilité, un homme ou un ciron. Vous dites que vous ne croyez plus aux miracles, et vous pensez que neuf mois de gestation suffisent à créer un homme ?

« Quand le soleil réchauffe les plaines ou que Phœbé danse sur les ondes, balancée par les vents nocturnes, est-ce que vous ne pressentez pas qu'il s'accomplit un mystère ?

« Ce mystère c'est le développement des créatures. Du ver à l'homme, la chaîne s'étend sans se rompre.

— A ce compte, reprit M^{me} de Préval, le ver finira par devenir un homme ?

— Assurément, dit Béel.

— Mais auparavant, reprit Madame, il traversera l'une après l'autre les séries intermédiaires ? Il ira, joyeux oiseau, saluer dans les pins le soleil levant : puis, coursier fringant, bondir dans les plaines ?

— Avez-vous vu parfois, dit Béel, les grands bœufs mugir et les étalons galoper dans les prairies ? N'avez-vous pas saisi dans leurs yeux l'éclair de la pensée, et comme une majestueuse attente ? Une autre vie s'appête en silence sous ces fronts tranquilles. Laissez faire. L'heure approche où l'animal, laissant à la terre sa dé-

pouille, va s'élever à la pensée humaine et à la parole qui la communique.

— Mais, fit le Duc...

— Mais, reprit le Diable, je ne suis pas venu pour discuter; je ne peux en dire davantage sans vous ouvrir des horizons qui n'appartiennent pas à des yeux mortels. Je vais plutôt désennuyer Madame, qui a écouté sans trop d'impatience une théorie philosophique.

« Je vais, charmante Duchesse, et vous, Monsieur le Duc, vous donner ce divertissement que procura autrefois Asmodée au seigneur Cléophas. Ce sera, Madame, un petit cours pratique qui vous intéressera plus que le premier. Je vous montrerai des gens aujourd'hui vivants; nous expliquerons leur vie présente par leur passé, leur avenir par leur vie présente.

— Mais, fit la Duchesse...

— Mais, fit le Duc, vous savez bien, mon cher cœur, que notre compagnon n'aime pas les questions.

— Vous vous moquez! fit le Diable. Les dames font-elles jamais des questions indiscrètes? Je parie que Madame n'a rien à demander qui ne se rapporte à nos promenades?

— Vous en jugerez, reprit la Duchesse. Vous me dites que le passé explique le présent et le présent l'avenir. Mais comment cela?

— C'est, fit le Diable, qu'une existence étant la condition d'une autre, une étroite relation les unit. La mémoire ne survit point à la mort; mais l'âme, en se créant un nouveau corps, tire des conditions de sa vie passée les aspirations de sa vie nouvelle.

II

« Voulez-vous, dit le Diable à la Duchesse, me laisser vous mettre au doigt cet anneau à côté de votre alliance ?

— Pourquoi cela ? dit le Duc.

— Ne soyez pas jaloux, reprit le Diable. Cet anneau est celui de Gygès ; vous savez qu'il rend invisible ; Madame votre femme en aura besoin dans les maisons où nous allons entrer.

— Mais moi ?... observa le Duc.

— Grâce au nœud qui vous lie, répliqua Béel, l'anneau suffira pour les deux.

Il offrit son bras à Madame ; Monsieur suivit ; et tous trois quittèrent l'hôtel de Préval.

III

Minuit sonnait, quand Béliat et ses compagnons entrèrent dans la rue de Varennes. Deux jeunes gens marchaient devant eux, à petit bruit, et comme craignant d'être aperçus.

— Hâtons le pas, dit Béal, nous commençons nos expériences.

— « Savez-vous bien, Marcel, disait l'un des jeunes gens, que vous êtes un heureux gaillard ! Cette petite « Léontine est charmante ; elle avait jusqu'ici éconduit « tout le monde et vous en triomphez tout d'abord.

A quoi Marcel répondit :

— « J'ai eu tant de bonnes fortunes que je n'ai plus « guère de vanité. Ce que vous attribuez à mon mérite, « je le dois aux circonstances. Croyez-vous, cher Ernest,

« que Napoléon, sous Louis le Grand, eût pu devenir em-
« pereur ?

— « Assurément non ! — Mais vous êtes un drôle de
« corps ? que signifie cette comparaison ?

— « Le rapprochement est pourtant aisé. Si j'avais
« débuté plus tôt avec Léontine, je n'aurais pas mieux
« réussi que les autres. Ceux qui m'ont frayé le chemin l'ont
« habituée aux propos galants ; l'âge et le tempérament
« venant en aide, elle attendait un vainqueur quand je
« suis venu. Ce n'est que faute de mari, pauvre fille !
« qu'elle s'est passé l'amant. Comme elle diffère de nos
« dames, qui pour le second délaissent le premier. Mais,
« vous le savez, je répugne aux engagements ; et puis
« d'ailleurs le duc, son père, a le bourgeois en horreur.
« Je n'avais point assez de naissance pour elle, ni elle as-
« sez d'argent pour moi. Cela, comme vous le voyez,
« n'a rien empêché, tant sont forts deux cœurs qui
« veulent se rencontrer. »

— Voilà un vilain homme, dit la Duchesse. Est-ce
ainsi que l'on parle d'une femme qu'on aime ? Ce ton se
passerait à peine aux amants rebutés.

— C'est là, reprit Bélial, le ton des jeunes gens à la
mode. Les pauvres filles ne s'en doutent guère quand
elles pressent les mains en dansant, et y mettent de
petits billets.

— Je ne croirai jamais, dit Madame, qu'ils soient
tous ainsi.

— A l'heure qu'il est, reprit le Diable, il y en a peut-
être, en ce bas monde, trois ou quatre qui soient autre-
ment. Cette manière de parler est si goûtée que plusieurs

jeunes gens, vraiment amoureux, s'en servent cependant ensemble. Je quitte un petit bonhomme qui parle ainsi de sa maîtresse, affecte de la laisser avec ses amis, et dans son for intérieur crève de jalousie.

En causant de la sorte on arriva à la porte d'un vieil hôtel où s'arrêtèrent les deux amis.

— « Pensez surtout, dit Ernest, à « *chauffer* » la sœur « à mon intention. Je la crois ébranlée : à vous, qui êtes « dans la forteresse d'y introduire un ami. La bonne « partie carrée que nous ferions là ! Je vous souhaite la « bonne nuit et vais chez la petite Coralie. »

— Quel large cœur ! dit le Duc. Mais que fait donc Marcel ? Monte-t-il au ciel comme Melchisédech ?

— Ce n'est pas au moins, reprit Béel, à cause de ses vertus ! Ne voyez-vous point cette échelle de soie, attachée à un balcon ? Suivez-le, s'il vous plaît, mon cher Monsieur.

— Mais moi, dit Madame ; vous me faites faire, convenez-en, une étrange expédition. Je suis d'ailleurs poltrone comme vous ne sauriez croire ; je suis encore plus maladroite. Je vais m'accrocher, je vais perdre la tête, je vais crier, tomber peut-être...

— Laissez donc, fit le Diable. Criez si cela vous plaît, on n'entendra pas. Quant à vous blesser, ne redoutez rien ; je suis derrière vous et je veille à tout.

Le Duc, la Duchesse et leur compagnon entrèrent après Marcel dans une chambre située au premier étage.

Il y avait dans cette chambre une belle jeune fille qui se jeta dans les bras du cher Marcel.

— Asseyons-nous, dit le Diable, sur ce canapé. Nous y serons à l'aise pour voir et pour entendre.

L'amant avait quitté son air dégagé et revêtu un air hypocrite qui accrut l'antipathie de la Duchesse.

— « Comment va, ma petite belle ? dit-il à Léontine. « Toujours charmante, mais en vérité si pâle que vous « m'effrayez.

— « Mon Dieu ! reprit Léontine il faudra vous y habituer. Je continuerai de vous recevoir, mais quelque « jour je serai surprise.

— « Est-ce qu'on songe à cela, mon ange ? Vous savez que j'ai gagné les domestiques. Vos parents « logent sur la cour et dorment comme on fait à « soixante ans.

— « Tenez, savez-vous, Marcel, à quoi je pensais « aujourd'hui ?

— « A moi, peut-être, qui n'ai cessé de penser à vous ? « Pourquoi la vanité de votre père met-elle un obstacle « entre nous ? Savez-vous que je ne fais plus rien, et « qu'on se plaint de moi au ministère ? J'ai fait hier deux « erreurs de chiffres qui ont fort mécontenté mon chef « de bureau. »

— L'impudent menteur ! dit la Duchesse. Peut-on se moquer ainsi, et avec une si douce voix. Il ne pense guère à la pauvre petite, et je suis sûre, à son ministère, qu'il a la tête assez froide pour calculer comme un barème. La sotte histoire que ses erreurs de chiffres !

— Pardonnez-moi, fit le Diable. Il avait déjeuné avec une maîtresse et se trouvait assez étourdi quand il vint à son bureau.

— Mais a-t-il, fit Madame, une autre maîtresse?

— Assurément! Comment être à la mode sans cela?

On ne conte ses bonnes fortunes qu'aux amis intimes; pour les indifférents, il faut une maîtresse.

— Tenez! reprit la Duchesse, je ne puis voir ce grand drôle se moquer ainsi de cette petite.

— Je crois d'ailleurs, ajouta le Diable, qu'il serait convenable de sortir un instant. Ouvrez cette porte.

On entra dans une chambre voisine; M^{lle} Clara, sœur de Léontine, y écrivait une petite lettre adressée à l'ami de Marcel. La Duchesse la lut par dessus son épaule, et se tournant vers son mari :

— Vous moquiez-vous ainsi de moi, quand vous me faisiez votre cour?

— Il était, exclama le Diable, un des quatre ou cinq dont je vous ai parlé!

Le Duc rougit, comme embarrassé du compliment; Madame, occupée à la lettre de Clara, n'y prenait plus garde.

— Retournons maintenant, dit Béel, dans la chambre voisine. On vient de faire un petit signal, qui avertit la sœur aînée qu'elle y peut passer sans être indiscrete.

— « Comment va notre sœur? dit Marcel. Savez-vous, méchante, que vous désespérez ce pauvre Ernest? Pas seulement un petit mot de lettre! Il vous aime comme je fais votre sœur; où trouverez-vous un « amant plus discret? »

Un mouvement inaccoutumé interrompit cette apologie. Des pas se rapprochèrent de la chambre des filles; on reconnut celui du Comte, leur père, et bientôt sa voix

qui commandait d'ouvrir. Comme on ne répondait pas, il brisa la porte. Marcel était déjà dans la rue. Clara dans sa chambre; mais l'échelle accusatrice restait à la fenêtre, et Léontine si tremblante qu'elle ne pensait guère à nier. Quelques lettres étalées complétèrent les preuves. Quand donc pourra-t-on persuader aux femmes qu'il ne faut jamais garder de lettres?

— Nous pouvons, dit Béal, suivre sur l'échelle les traces de Marcel. [Il va rejoindre Ernest chez la Coralie, qui a des bontés pour tous les deux]. La petite Clara tout épouvantée brûle la lettre destinée à Ernest. Quant à Léontine, elle ira demain dans un couvent; elle y attendra son aînée, qui grâce à cet exemple ne péchera que six mois plus tard.

En mettant pied à terre, la Duchesse vit à la porte de l'hôtel une voiture où Béal l'engagea de monter.

— Après vous, fit le Duc.

— Montez, reprit l'autre. Ce carrosse est à moi; nous y serons mieux pour causer tandis qu'il nous mènera où je veux aller.

Il donna l'ordre au cocher, et dès qu'il fut monté la voiture partit.

— Pauvre jeune fille, dit la Duchesse. Je me sens émue, malgré la grandeur de sa faute!

— Vous êtes charitable, reprit le Génie; mais vous faites ce qu'on appelle un *préjugé*.

— Un préjugé? s'écria Madame.

— Mon enfant, dit le Duc, notre guide veut dire que vous n'avez pas réfléchi suffisamment; j'estime cependant qu'une pareille faute est toujours inexcusable.

— Il y a là-dessus la morale des hommes, observa le Diable. Puis... il y a l'*autre*. Ce bonhomme de père que vous venez de voir est un vieux noble ruiné. L'aînée de ses filles a vingt-cinq ans, la cadette en a vingt-trois. Il a refusé leurs prétendus sans les consulter ; il y en avait de riches, mais c'étaient des bourgeois ; pour la jeune noblesse, elle vend des noms aux roturières en échange de leurs écus. L'attente, qui ne lassait point le père, a fini par lasser les filles. Toutes deux en même temps sont tombées malades. On a mandé le médecin, qui a conseillé un mari. Cet avis a révolté la pudeur de Madame sans obtenir l'approbation de Monsieur ; un confrère a tenu le même langage, mais on croit malaisément ce qui ne plaît pas, et M. de Saint-Géran ne s'est point rendu. Qu'importerait d'ailleurs qu'il fût là-dessus de l'avis de ses filles ? Il les aimerait mieux mortes que mésalliées !

« Pour les distraire, on les a menées dans le monde. Elles dansaient régulièrement toutes les nuits ; il y a des gens qui jettent de l'huile sur le feu afin de l'éteindre.

« Vous, Madame, dont le jeune mari est encore un nouvel amant, vous vous amusez de tout cœur dans les fêtes où vous allez ; l'odeur des parfums et des fleurs, l'éclat des lustres, les serremments de main des jeunes hommes, tout cela ne vous émeut guère. Si votre bouche, à la sortie du bal, en cherche une à qui se joindre, Monsieur le Duc le lit dans vos yeux ; il devine votre pensée que vous l'ignorez encore. Mais pour celles qui retournent seules, ce sont des fêtes dangereuses. Telle y vient les yeux baissés, se croyant invulnérable, qui,

comme Pierre, à la fin du jour, a trois fois renié son Dieu.

« Et vous qui n'avez que vingt ans; vous, mariée depuis un an, l'avez-vous tout à fait oublié? Ne vous souvient-il plus d'une fête de nuit à l'hôtel de La Palinière? Une jeune fille, qui depuis est devenue femme, y recevait les adieux d'un petit cousin, pauvre garçon sans fortune, dont les parents n'avaient pas voulu... Elle pleurerait, l'amant malheureux pleurerait aussi... Je sais bien qu'il ne se passa rien de mal. Mais si l'on eût été...

— Mais allez-vous vous taire? dit M^{me} de Préval.

— Il n'entend, reprit Béel, que ce que je veux bien qu'il entende.

— Toutes les filles qu'on ne marie pas, dit M. de Préval, et qu'on mène dans le monde, ne font pas des enfants pour cela. Celles-ci pouvaient bien se mieux garder.

— Vous n'y êtes pas, dit le Diable. Avez-vous vu quelque part deux esprits faits de même, ou deux visages pareils?

— Il y a donc, reprit Madame, une raison pour laquelle les unes cèdent quand résistent les autres? — Mais qu'est-ce là?

Le Diable en effet venait de tirer un miroir de sa poche. A travers ce miroir, on voyait deux filles richement vêtues, dans un appartement splendide; elles étaient à souper avec deux seigneurs servis par des laquais en livrée. Cet appartement, ces laquais, appartenaient à ces dames — j'allais dire aussi les deux seigneurs, qui se ruinaient pour elles; — on riait, on

buvait, on avait des façons et des plaisirs étranges⁽¹⁾ qui firent rougir M^{me} de Préval.

— Vous nous montrez là des choses, dit-elle!... Mais qu'est-ce que cela signifie?

— La scène, dit le Diable, est du siècle dernier; ce miroir est celui du passé. Vous voyez deux roués avec leurs maîtresses.

— Mais ces dames, fit la Duchesse, ont quelque chose de Léontine et de Clara!

— Ce sont elles, observa le Diable. Elles sont plus vieilles qu'aujourd'hui, comme vous voyez. La première a trente ans, la seconde vingt-huit. Elles étaient alors courtisanes. De fêtes en fêtes, d'amours en amours, elles ont gaîment mené leur vie; elles n'ont versé que de douces larmes, que bien vite séchaient avec leurs gants les mousquetaires de Louis XV. Elles sont mortes vers 89, avec le bon vieux régime.

— Et maintenant elles expient? dit le Duc en homme qui devine.

— Elles se transforment, dit le Diable⁽²⁾. Si chaque

(1) En marge dans le manuscrit, en face de « étranges » on lit ces mots : « *Note du Garçon* » d'une écriture différente de celle de Le Poittevin; je les croirais volontiers de la main de Flaubert.

(2) *A partir de ce mot, jusqu'à « qu'était ma femme, interrompit M. de Préval..... » une variante dans le manuscrit :*

« Le serpent n'expie pas son venin, ni le lion sa férocité; le vicieux est un malade qu'il faut guérir et non châtier. La vertu est le Beau idéal, le bonheur suprême, mais on n'y vient que par le vice, comme le corps à la santé par des poisons. Il est un amour plus doux que l'amour impur que nous vendent les courtisanes : c'est celui de la femme pudique, qui résiste à une première impulsion des sens. Il naît d'une sympathie commune; et s'il est longtemps à naître, il est parfois éternel.

vie vous rapproche de l'*Idéal*, tous n'en sont pas à même distance. Les uns sont illuminés de ses lueurs, les autres l'entrevoient à peine, ou ne le distinguent pas du tout. Ces deux filles ne connaissaient que l'amour des sens. Elles furent les idoles de ce monde insouciant et gracieux qui vint à crouler dans le dernier siècle, au milieu des petits soupers et des vers badins.

« Au-dessus de l'amour des sens, il en est un autre. Je ne vous dirai pas ce qui le distingue, de quelles délicatesses il se compose, ni comment il spiritualise la chair. Vous le savez mieux que moi, Madame. Mais pourquoi y découvrez-vous tous les jours des joies nouvelles? C'est qu'à un esprit plus développé, il faut des plaisirs plus délicats. C'est là que tendent ces deux sœurs que je viens de vous montrer; mais elles se débattent encore contre les instincts de leur passé. Il faut que dans le cloître, où elles le maudiront, elles offrent leurs cœurs brisés au cœur saignant du Crucifié. Telle est la nature humaine : elle n'échappe à la chair qu'en la maudissant au nom de l'esprit; c'est plus tard qu'elle les concilie...

— Et ces pauvres filles, dit M^{me} de Préval, ne les pourront concilier que dans une existence nouvelle?

— Qu'était ma femme, interrompit M. de Préval, dans ce xviii^e siècle dont vous parliez?

« — Mais le premier, dit la comtesse, est sans doute la condition du second.

« — Vous voyez ces deux filles, dit Béal. Il faut que la chair domptée leur obéisse pendant une longue épreuve. Elles useront toute une vie dans cette lutte cruelle, mais bientôt elles vont renaître et connaîtront des amours plus beaux. »

— Voyez-vous cette dame de la cour, entourée de son mari et de ses enfants?

Le Diable montrait le miroir magique.

— Que je m'applaudis, Madame, dit à Juliette M. de Préval. — Il paraît, fit-il comme en se parlant à lui-même, que ma femme a toujours été vertueuse!

Le Diable tenait toujours le miroir.

— Voyez, disait-il plus bas à Juliette, cette grande dame du xvi^e siècle. Elle remet un billet doux à son amant, qu'elle embrasse dans une antichambre.

— Voulez-vous bien cacher cela! dit M^{me} de Préval. Cette dame me ressemble un peu. Mais je crois que vous voulez rire?

— Je ne ris pas, dit très sérieusement Béal.

— Qu'est-ce? fit le Duc.

— Ce tableau de la vie de Madame au xviii^e siècle, et que vous venez de voir.

Ce que disant, Béal remit le miroir dans sa poche.

IV

Les derniers feux venaient de s'éteindre, et malgré la rapidité de la course on n'entendait ni le bruit des roues ni le galop des chevaux.

— Savez-vous, dit Juliette à Béliat, que j'ai presque peur ! Cette voiture qui glisse comme les spectres ;..... ces ténèbres qui nous entourent..... on dirait que nous allons tout droit chez les morts !⁽¹⁾

(1) *Le manuscrit de Le Poittevin indique à partir de ce mot une version différente de celle qu'on lira ci-dessus. D'après cette version, le chapitre IV se continuait de la façon suivante :*

« — Mieux vaut, fit Béliat, qu'ils viennent à nous.

Et tirant le miroir de sa poche :

— Regardez, dit il.

Ils virent à table des gens de guerre qui portaient les costumes du xvii^e siècle. Le vin coulait dans les coupes, les voix disaient d'obscènes refrains, interrompus par des rires. Il y avait au milieu des convives un jeune homme au visage impudent et fier. C'était leur chef.

— Henri, lui dit son voisin, ce dîner te fait honneur, mais il nous manque quelque chose.

— Tu veux dire, reprit Henri, qu'il nous manque des femmes ? Il n'y a ici que celle de notre hôte, sa fille et sa bonne. J'en suis fâché pour lui, mais.....

Henri fit signe à deux amis et sortit avec eux.

— Ceux que nous cherchons leur ressemblent. [Fiancés de la Mort], leur vie est la préparation d'une autre.

« Dans leurs retraites s'apprend le renoncement aux joies, le dépouillement des affections : bonnes ou funestes, ils retranchent tout, de peur que par hasard l'ivraie n'échappe. A leurs portes on peut inscrire, mieux qu'à celles de l'enfer du Dante : Vous qui entrez, déposez l'espérance.

La voiture s'arrêta devant un couvent ; les grilles et les portes roulaient devant Béliat ; à l'aide de quel moyen il ouvrait ainsi les verrous, c'est ce que ne surent point ses compagnons, et s'il dit des mots magiques, comme par exemple « *Sésame* », il les prononça si bas qu'il ne fut point entendu.

C'est dans un petit oratoire qu'il introduisit ses protégés

Ils rentrèrent avec des femmes effarées. Henri, que poursuivait l'hôte, lui jeta son verre à la tête ; le malheureux tomba ; et comme en l'entendant gémir quelqu'un l'allait relever :

— Les faux routiers ! s'écria Henri. Vous vouliez des femmes ! en voici ! Mais je casse la tête au premier qui s'approche de cet ivrogne.

On cria de plus belle, on embrassa les femmes. Henri saisit celle de l'aubergiste et la jeta à terre.... Béliat toucha le miroir, et l'apparition disparut.

Une autre suivit : on attaqua une ville assiégée. Henri s'avancait l'épée haute à la tête des assaillants ; il tua plusieurs ennemis, parvint à la brèche et y planta sa bannière. On le vit ensuite, couvert de sang, mettre au pillage la ville vaincue... La vision s'évanouit. M^{me} de Préval, le front dans ses mains, s'attristait de ces maux passés comme s'ils eussent été présents.

— Folle que vous êtes, lui dit Béliat. Songez plutôt devant ce spectacle à la vanité de vos chagrins, comme à l'inanité de vos joies ! Ils dorment du même sommeil, vainqueurs ou vaincus, ceux que vous venez de voir. Mais auparavant les bourgeois ruinés ont refait leur fortune, les filles qui

gés. Un pénitent à genoux s'y confessait à un [vieux] moine.

— « Oui, Père, disait le jeune homme, les choses se
« passèrent ainsi : je descendais l'échelle de soie ; un
« pied, dans mon trouble, s'égare je ne sais où, et la
« main suivant l'impulsion, je demeure sans appui à
« vingt pieds du sol. La pensée me saisit que c'est Dieu
« qui me frappe ; je promets, s'il me sauve, de me donner
« à lui.... Étendue au hasard ma main retrouve l'é-
« chelle ; mon pied, au même instant, retrouve son
« échelon. Comme je levais la tête pour rendre grâce à
« Dieu, la lune se découvrant éclaire un vieux cadran
« dans les jardins de l'hôtel. Ses rayons, au-dessus des
« heures, me montrent cette légende : « *Crains-en une* ».
« Ils me rappelaient ma promesse ; je n'hésitai pas, j'ac-
« courus, j'interrompis votre sommeil... »

pleuraient se sont consolées, et le lendemain de l'assaut, dans les bosquets des bois voisins, elles embrassaient leurs ravisseurs et leur demandaient des robes nouvelles !

Le miroir s'éclaira de nouveau.

Sur une route déserte, au pied d'une croix, se passait une scène lugubre. Une femme, entourant de ses bras le bois du calvaire, tournait sur Henri des yeux éperdus. Le fier soldat, peu touché de son effroi, la regardait avec convoitise ; il allait la saisir, quand on entendit un coup de tonnerre. « Grâce, dit la femme, grâce au nom de Dieu ! — Vous êtes trop gentille, répliqua Henri Point de grâce pour vos pareilles. » Cependant ses mains, toujours levées, ne s'abaissèrent pas. Les nuages s'accumulaient, la foudre grondait. « Ah ça ! dit Henri, est-ce que j'ai peur ? Il tonne parce qu'il doit tonner. La foudre est-elle au service des beaux yeux de cette catin ? » Ses bras s'inclinèrent, mais il frissonna en touchant le corps de la femme « Vraiment, dit-il, c'est trop bête ! » Il saisit la suppliante, mais sans vigueur, et levant au ciel des yeux inquiets. Un éclair brilla soudain, il tomba mort. La femme, qui se débattait sous lui, ne fut pas atteinte.

— « Grâces vous soient rendues, mon fils ! C'est me
« faire participer aux desseins de Dieu sur vous. Il aime,
« par de tels avis, à rappeler les pécheurs. Ce sont des
« signes manifestes, suprêmes effets de sa miséricorde,
« mais que suit le châtement s'ils ne sont point enten-
« dus.

— « Ils le seront, mon Père. L'impulsion qu'ils m'ont
« donnée n'est point tout à fait nouvelle ; déjà, dans les
« joies sensuelles, j'ai senti monter en moi la tristesse,
« et comme frémir des instincts plus purs. Ils grandiront
« loin du monde, dans ces asiles inviolables où s'aide
« l'esprit, faible encore, d'une discipline faite pour lui. »

— Heureuse fin, mais imprévue ! dit au Diable la Du-
chesse. La transition est brusque, elle n'est point ame-
née : et si nous composions, aussi bien, un roman, je
vous arrêterais au manque de vraisemblance.

— Le mauvais drôle, observa M. de Préval. Cet Henri, dans sa vie
suivante, n'a pu faire qu'un fieffé coquin !

— Vous croyez ? fit le Diable.

Et, le doigt sur son miroir, il indiquait à ses compagnons un nouveau
tableau : au pied d'un autel, un novice prononçait ses vœux.

— Voilà, dit Bélial à M. de Préval, le fieffé coquin que vous attendiez.

— Je reconnais Henri, fit Madame. Cependant son front est plus haut,
sa figure plus noble et ses yeux plus intelligents.

— Les organes, observa le Diable, se développent avec l'esprit dont ils
sont les instruments.

D'autres tableaux se succédèrent sur le miroir. On vit le moine, fuyant
au milieu des nuits les tentations de sa couche, flageller ses membres
maigris ; d'autres fois il assistait les indigents ou veillait au chevet des
morts ; on le vit au milieu des sables de l'Afrique, qui s'allait offrir aux
infidèles pour un religieux tombé captif. Le miroir le montra enfin sur
l'échafaud. M^{me} de Préval reconnut la Grève couverte de gens en bonnets
rouges. Le saint homme, en se livrant aux exécutants, étendit les mains
et bénit la foule.

— Mais ceci, Madame, n'est point un roman ! Laissons le vraisemblable à ceux qui en composent, ne nous inquiétant, pour nous, que d'être vrais. De ces métamorphoses, qui choquent les difficiles, le monde nous donne la preuve à défaut des romans. Vous avez lu qu'un jour, trouvant sur son chemin je ne sais quelle église, un libertin y entre, qui jusqu'alors, dit-il, n'avait songé à Dieu. Pourquoi il y entra ? lui-même ne l'a pas su. Pourquoi il y pleura ? pourquoi il fut touché et en sortit chrétien, l'une des lumières, plus tard, de ceux de Port-Royal ? Nul romancier, Madame, ne vous le saura dire, que l'Artiste inconnu qui créa l'âme humaine. C'est qu'il l'a, je présume, ainsi disposée qu'aucun instinct n'y domine que ne limite l'instinct contraire, comprimé d'abord, revenant plus fort, en même temps que s'use et décroît l'autre instinct par son excès même. De là, chez

— Encore un des martyrs de la Révolution, soupira M. de Préval. Celui-ci, à l'heure qu'il est, doit être pape ou cardinal, ou l'un des piliers de l'Église.

— Vous parlez toujours trop vite, dit M^{me} de Préval ; c'est peut-être un philosophe.

— Vous l'avez dit, fit le Diable.

La voiture s'arrêta. Deux laquais s'empressèrent à la portière ; et M^{me} de Préval, le bras sous celui du Diable, entra dans un élégant hôtel.

— Où allons-nous ? dit M. de Préval qui redoutait l'escalier parisien.

— Au premier étage, répliqua le Diable. Ne sommes-nous pas chez un philosophe ?

— Et nous approchons sans doute, dit M. de Préval, de l'époque tant désirée où seront rois les philosophes ?

— Vous devinez toujours, répondit le Diable.

Il ouvrit en même temps la porte d'un cabinet de travail où écrivait un jeune homme et où lisait une jeune femme.

— Mais, s'écria Madame, ce jeune homme est Lucien de Sauval, l'un des auteurs les plus spirituels...

les libertins, tant de conversions qui étonnent. Ainsi cesse le règne des sens et commence celui de l'Esprit ; mais, débile encore et neuf, il le faut garder des rechutes ; de là l'expiation, les mystères, les châtimens infernaux : ingénieuses fictions des sages, comme aux enfants, utiles aux hommes ! En attendant que pour elle seule ils aiment l'Idée, reine du monde, ils naissent à elle par la peur, craignant, en quittant la vie, de rencontrer chez les morts Cerbère à la triple gueule, ou Satan au pied fourchu !

— Mais, objecta le Duc, sans ce pied mal posé sur l'échelle, que devenait notre homme ?

Madame la Duchesse, prévenant Béliat :

— Ce que devenait l'autre s'il n'eût, sur son chemin, rencontré une église. Restreignez, cher ami, dans l'un et l'autre cas, l'influence du hasard ; il est, comme on dit,

— Et, reprit M. de Préval, le plus distingué de nos philosophes ! Cette jolie femme est la sienne. Elle veille avec lui, lit quand il travaille, le distrait de ses occupations et ne l'en détourne pas.

Il était tard, et la veillée touchait à sa fin. M. et M^{me} de Sauval se retirèrent, laissant la bibliothèque aux nouveaux venus. On se rapprocha du feu, M. de Préval s'assit sur un voltaire, tandis que sa femme et le Diable s'étendaient sur une causeuse.

— Maintenant, dit à Béliat le mari, expliquez-nous, je vous prie, le lien de ces divers changements.

— Vous venez de voir, dit Béliat, trois états distincts, dont chacun était la condition du suivant. Pensez-vous que ce soldat, dont la force était la loi, n'ait pas entrevu parfois qu'il en existait une autre ? Quand il rencontrait dans les fêtes les pontifes sacrés, il s'inquiétait malgré lui s'il n'y avait point un Dieu ? En vain il chassait ces idées ; elles revenaient plus fréquentes et en même temps plus tenaces ; aussi dans son dernier crime regardait-il vers la nue, craignant d'y apercevoir un bras qui lançât la foudre. Il renaquit, apportant de son passé comme d'imparfaits souvenirs. L'âme agitée de vagues terreurs, il cherchait les pompes du culte et

cause occasionnelle, que l'esprit saisit plus qu'elle ne le pousse, et qui naîtra demain si elle manque aujourd'hui. Je vois cela très bien. Ce qui me choque plutôt, c'est que la conversion spontanée chez l'amant se trouve, chez la maîtresse, d'abord nécessitée.

— A mon tour, dit le Duc, je crois que je devine : c'est, ma chère, que la femme, qu'elle cède ou qu'elle résiste, a toujours cependant besoin qu'on l'aide un peu !

La Duchesse eût répliqué si, découvrant son miroir, Bélial n'eût au même moment réclamé son attention.

Une mêlée s'y retraça, terrible, acharnée, muette, comme si se fût animée une bataille de Salvator.

— C'est, dit Bélial, une ville qu'on enlève d'assaut. A la tête des assaillants remarquez ces deux jeunes hommes. Sous leurs coups tombe ce qui résiste..... on ne résiste plus... ils frappent toujours. Admirez sur leur figure cette expression inconnue : c'est l'instinct du

les instructions des prêtres. Il sentait frémir la chair ; mais au moment de céder il songeait au Crucifié dont la loi le condamnait ; il mourut vierge, ce soldat incontinent que vous avez connu ; il vécut patient et compatissant, ce soldat rapace et brutal. Dans sa vie nouvelle il accommode les oppositions de ses vies antérieures. Après avoir émancipé l'esprit, il réhabilite la matière, et enseigne dans ses écrits leur absolue identité.

— Ainsi, observa Madame, les états les plus opposés sont en réalité les plus voisins ?

— Sans doute, répondit Bélial. Ne savez-vous pas combien aisément

.
A partir de cet endroit (p. 135) la première version du chapitre IV se confond avec le texte définitif. Les idées, comme on a pu le voir, sont de l'une à l'autre à peu près les mêmes : la différence est dans la manière dont elles sont présentées. Les exemples, plus saillants dans la première version, et l'ordre de leur enchaînement, font comprendre très clairement ce que Le Poittevin nommait une hypostase.

sang qui s'éveille : il se révèle, comme la mort, à des signes que rien n'imité. Mais voici de nouvelles scènes avec nos deux mêmes acteurs..... Après la victoire, ses trophées... Ils poursuivent dans leur palais deux patriennes éplorées... En vain elles pleurent, elles supplient. Sous les portraits des ancêtres, la violence va s'accomplir...

L'apparition s'évanouit. M^{me} de Préval, le front dans ses mains, s'attristait de ces maux passés comme s'ils eussent été présents.

— Folle que vous êtes ! lui dit Béliar ; songez plutôt, devant ce spectacle, à la vanité de vos chagrins comme à l'inanité de vos joies. Ils dorment du même sommeil, vainqueurs ou vaincus, ceux que vous venez de voir. Mais auparavant les bourgeois ruinés ont refait leur fortune ; les filles qui pleuraient se sont consolées, et le lendemain de l'assaut, dans les bosquets des bois voisins, elles embrassaient leurs ravisseurs et leur demandaient des robes nouvelles !

La Duchesse un peu honteuse :

— C'est ce premier mouvement, qu'aussi bien l'on recommande de ne jamais écouter. Mais n'ai-je point vu ces jeunes gens que vous venez de montrer ?

— Je le crois bien, Madame, que vous les avez vus ; dans un autre monde d'abord, et dans celui-ci plus tard. D'abord au petit souper, échantillon du vieux temps, où grâce au miroir magique vos regards ont pénétré. Ajoutez-y, s'il vous plaît, le tableau de tout à l'heure et du passé de notre héros, vous aurez toute une HYPOSTASE, je veux dire celle où règnent les sens : faire

bonne chère, courir les femmes, ne savoir que se bien battre, c'est où s'arrête, à ce degré, le développement des esprits.

— Et notre jeune converti ?....

— S'élève plus haut d'un degré. C'est, vous l'avez deviné, l'un des jeunes gens de mon miroir. Ce soir vous avez vu l'autre : c'est le joyeux compagnon qui s'en allait chez Coralie...

— Et ne semblait guère disposé à renoncer au Tenteur. A moins cependant que l'exemple...

— Vous vous moquez ? Mais pourquoi non ? Les hommes aiment faire leur salut ou se damner de compagnie. L'exemple est une de ces causes qui décident, quand en vient l'heure, les résolutions humaines.

— Sachant où tend Léontine, je devine où tend Marcel ; je saisis le sens d'une épreuve qu'ils subissent sans en voir le but.

— Et c'est ce but, enfin atteint, que vous allez toucher du doigt. Vous avez, dans leur vie passée, vu des personnes aujourd'hui vivantes ; les voici dans leur vie future.

Le miroir, au même instant, éclaira un cabinet où écrivait un jeune homme et où lisait une jeune femme.

— C'est encore, dit Bélial, Léontine et Marcel. A cette heure, ils sont mariés. L'époux ne soupçonne guère qu'il eut sa femme pour maîtresse : le sort amène de ces rencontres, et parfois, après une épreuve, rejoint ceux qu'elle a séparés.

— C'est bien le même ! fit la Duchesse, allant de l'homme du miroir au pénitent à genoux ; le front, pourtant, est plus vaste, les yeux plus intelligents.

— Les organes, reprit le Diable, se développent avec l'âme dont ils sont les instruments. Chez Léontine aussi a changé l'esprit avec le visage; dans son œil, toujours ardent, l'aspiration idéale remplace les convoitises profanes. Cette femme, autrefois mondaine, partage comme vous pourriez faire la retraite de son mari. Elle veille avec lui, lit quand il compose, le distrait de ses études et ne l'en détourne point. Marcel, en ce moment suprême, recueille les fruits de son épreuve. L'Esprit, vainqueur de la Matière, se fait d'elle une compagne docile. Ainsi il se développe dans ses luttes avec la chair, et, quand le renouvelle la mort, il en dépouille le souvenir en en gardant les résultats.

« Voilà comment Marcel est devenu un sage, ou pour mieux dire, un philosophe : dans l'étude de l'esprit comme dans celle de l'histoire retrouvant les phases diverses que parcourent les hommes, il les conclut, sans le savoir, d'expériences que lui-même a faites.

— Mais tous les hommes, fit M. de Préval, ne suivent-ils pas un développement semblable?

— Sans doute, dit Béliat. Les circonstances varient, le résultat est le même. Le règne effréné de la Matière amène la réaction de l'Esprit. Pour s'émanciper, il la condamne, y voyant les pompes de l'enfer. Mais plus tard, des hauteurs idéales, l'homme aperçoit des aspects plus vastes; la Science le fait impartial. Après avoir affranchi l'Esprit, il réhabilite la Matière, et sous leur apparente opposition saisit leur identité.

— Ainsi, observa Madame, les états les plus opposés sont en réalité les plus proches?

— Sans doute, répondit Béliat. Ne savez-vous pas combien aisément on passe de l'amour à la haine, et du désespoir à la joie? C'est au sortir de l'athéisme que la France rouvrit les églises, et c'est après les festins de Vêrus et les orgies d'Héliogabale que Jérôme fuyait dans le désert, et que retentissait la Thêbaïde des flagellations des solitaires.

— Mais désormais, continua Madame, on ne reverra plus cela ?

— Pourquoi? fit Béliat. Laissez faire les agents de change, les prostituées et les écrivains ! ils hâtent la fin du vieux monde, et préparent sans s'en douter l'aurore du nouveau. La vie naît dans la pourriture : un jour, de ces peuples pervertis, sortiront des apôtres aussi héroïques que saint-Paul et que saint-Antoine.

— Et notre philosophe, dit M^{me} de Préval, que deviendra-t-il plus tard ?

— Je vous ai montré, reprit Béliat, deux de ses vies antérieures, mais j'aurais pu suivre dans le passé ses transformations innombrables comme je le pourrais dans l'avenir. Je m'arrêterai là ; il vous semblerait que vous entrez dans le monde des magiciens ; car la nature n'est pas moins riche que l'imagination des hommes. Rêvez-y plutôt quand vous serez seule. Ne vous êtes-vous jamais demandé à quoi bon les mondes qui nous entourent ? s'ils n'ont point leurs habitants ? s'il n'en est pas de plus informes et de plus parfaits que le vôtre ? Les âmes ne passent-elles point des uns dans les autres ? Ne vous souvient-il pas que Goethe, dans son admiration pour Wieland, se demandait si

l'âme de cet homme, dans les temps à venir, ne deviendrait point celle d'un monde ?

— Qu'il est difficile, s'écria M^{me} de Préval, de savoir la vérité !

— La vérité ? Pour le nègre, c'est le morceau de bois qu'il adore. Pour le chrétien, c'est Jésus mort sur la croix. Pour ce penseur, c'est le Dieu des philosophes. Pour ce Dieu tout métaphysique, notre pénitent n'est pas mûr. Laissons-le dans son monastère, suivre la rude série d'épreuves qui, par degrés, vont l'y conduire. Tandis que nous parlons de lui, il continue sa confession, et bientôt va se retirer dans la cellule qu'on lui prépare. Nous ne le suivrons point, Madame, mais bien plutôt les équipages que d'ici l'on entend rouler, et qui affluent en ce moment chez un seigneur du voisinage. C'est au bal que je vous conduis pour y continuer nos recherches ; nous y verrons nombre de gens qui pourront vous intéresser.

Aussi docile qu'auparavant, la grille du cloître se rouvrit devant Bélial et ses amis. Ils y retrouvèrent leur voiture, qui bientôt après s'arrêta aux portes d'un somptueux hôtel.

V

Donnant le bras à Madame, et suivi de son mari, Béliar entra dans les salons où se pressaient les invités. On avait prié, pour cette fête, quelques artistes de renom, et, dans ce moment, une actrice y chantait un morceau de choix. Cette femme était, disaient les maîtres, l'enfant gâté de la nature; pour servir une intelligence ouverte à toutes les impressions, elle lui avait donné l'instrument frêle et fort qu'il fallait pour leur donner vie. L'assemblée recevait, muette, chaque son tombé de son organe, dont s'accommodait la souplesse aux intentions les plus diverses. L'actrice à peine eut fini, qu'éclatèrent les bravos des invités, avec lesquels se confondirent ceux du Duc et de la Duchesse.

— C'est très bien rendu, fit le Diable. Aussi le public bat des mains, mais sans autrement s'enquérir du mystère d'un pareil talent. C'est là-dessus, mes chers amis,

que j'ai quelque chose à vous dire. Je la connus, moi, cette même femme, il y a déjà trois cents ans, qui chantait dans les carrefours et annonçait quelque avenir. Un gentilhomme, qui s'en éprit, la fit monter sur un théâtre. Elle vint, dans la vie qui suivit, débiter au grand Opéra, et dans les existences d'après, y reparaissant de nouveau, développa jusqu'à ce point une heureuse prédisposition. Tel se montre, en ses créations, le procédé de la nature; voilà ce qu'il lui faut de temps, et tout ensemble de travail, pour conduire à maturité le gosier modèle de la chanteuse⁽¹⁾.

« Regardez, continua le Diable, à côté de la grande actrice, ce dandy qui la complimente. Cocher dans le xvii^e siècle, mais cocher d'un duc et pair, son majordome au xviii^e, il a dû, comme vous le voyez, apprendre les meilleures manières. Il est membre des premiers clubs et il fait les délices des dames. Il épouse cette petite, qui paraît si grave, qui a les yeux si beaux et si inexpressifs, l'air si distingué et si insignifiant.

« Pour celui avec qui il cause, et qui remue comme un dieu Terme (*sic*), c'est un professeur de belles-lettres. Il regarde amoureusement cette dame qui danse si gaîment. Tous deux sont mariés de la veille; quels regards ils échangent! L'heureux mari se répète

(1) *Cet épisode, relatif à l'hypostase des dons naturels et des talents physiques, n'existait pas dans la première version de Bélial. Le chapitre V s'ouvrait sur l'alinéa suivant, après un préambule pour lequel on trouve d'ailleurs dans le manuscrit trois rédactions successives : mais leurs différences tenant uniquement à la façon de présenter la transition, et ne touchant en rien au fond des idées, je crois inutile de les citer.*

tout bas les charmantes choses qu'a dites Musset à propos de la virginité.

— Mais avouez, interrompit M. de Préval, qu'il n'est rien de plus doux, pour celui qui aime, que les premières émotions d'une vierge.

— La virginité, disait le Diable sans écouter?... la virginité... existe-t-elle?...

— Oh! pour le coup, c'est trop fort! dit M. de Préval.

— Eh non! reprit le Diable Pour moi, elle n'existe pas. Je la vois, moi, cette fille, dans sa vie passée; pleurant dans les villes ténébreuses Adonis perdu; puis, dans des fêtes obscènes, célébrant le dieu retrouvé; plus tard, dans la Rome païenne, dissertant avec les poètes d'Auguste; chantée par eux et pour eux reconnaissante; puis, à travers les temps qui suivent, reparaissant en ce monde où elle avait oublié d'avoir vécu. Et dans cette vie même, si les regards allaient jusqu'à l'âme, y aurait-il beaucoup de vierges? Oh! belles dames qui dansez ici, vous souvient-il, quand vous alliez à la pension, du petit cousin à qui on rêvait, de tant de mariages projetés, éclos et morts dans vos songes.....?

— Assez! dit M^{me} de Préval. Parlez-moi plutôt de ces trois hommes en cravate, gilet, culotte et habit noir; on les dirait empesés comme les cols de leurs chemises.

— Ce sont, reprit Béal, de petits grands hommes. Ils font de petits vers, de petites recherches historiques, de petits travaux littéraires dans une sous-préfecture.

Ils y sont aussi admirés qu'ils nous paraissent ridicules. Dans une vie suivante, ils parviendront au chef-lieu du département ; et, Dieu aidant ! ils pourront dans une troisième existence arriver à la capitale.

— Et cet autre, reprit Madame, qui cause avec un officier ?

— C'est, fit le Diable, un géologue. Il discute avec le militaire, mais il est inquiet de sa femme qui valse avec ce jeune homme barbu. Approchons-nous ; vous entendrez sa conversation en même temps que ses *apartés*.

LE GÉOLOGUE, AU MILITAIRE.

« Ces hypothèses qui vous paraissent ridicules ne le
« sont point ; plus on avance dans la science, mieux
« on comprend sur quoi elles reposent. (*A part.*)
« Diable ! ils disent autant de paroles qu'ils font de pas !

LE MILITAIRE.

« Malgré cela, je comprends difficilement que le
« genre humain puisse descendre d'une carpe !

LE GÉOLOGUE.

« Je ne l'affirme pas. Mais pourquoi non ? (*A part.*)
« Ma femme s'appuie sur ce jeune homme avec une
« langueur qui me déplaît !

LE MILITAIRE.

« Autant croire aux fables des Sirènes, des Cen-
« taures !... Mais qu'avez-vous ? vous êtes distrait !

LE GÉOLOGUE.

« Moi? Point du tout! Vous dites que vous ne seriez
« pas éloigné de croire aux Sirènes?

LE MILITAIRE.

« Vous moquez-vous? Je dis que j'y croirais aussi
« bien qu'à votre carpe!

LE GÉOLOGUE.

« Mais ces femmes étranges n'ont peut-être pas été
« rêvées par les poètes. Elles ont pu procéder... (*à part*)
« Sa barbe balaie le menton de ma femme! Peste! Il
« lui met...

LE MILITAIRE.

« Il n'y a que les savants pour croire de pareilles
« idées! Croire aux Sirènes!...

LE GÉOLOGUE.

« Cette hypothèse n'a rien d'in vraisemblable. (*A*
« *part*) Est-ce que ma femme serait capable?... »

M^{me} DE PRÉVAL.

Le malheureux! pour la première fois peut-être il
pose une hypothèse probable!

LE MILITAIRE

« Ainsi vous pensez...? Allons! il est parti! Drôles
« de gens, que ces savants! ils sont toujours au sep-
« tième ciel. Peut-être aussi que je l'embarrassais! »

M^{me} DE PRÉVAL.

Encore une fausse hypothèse ! Embarrasser un savant pour si peu !

— Voilà, dit M. de Préval, un jeune homme qui ne s'amuse guère ; on dirait qu'il cherche un problème ?

— C'est, répliqua le Diable, un lauréat. Ce fut dans sa vie antérieure un célèbre orientaliste ; il étudie maintenant sa propre grammaire, ne se doutant guère qu'il en soit l'auteur. Il reconstruira les langues anciennes et s'y distinguera de plus en plus.

— Vous expliquez ainsi, dit M^{me} de Préval, les innéités. Pour Pascal, en effet, l'étude de la géométrie devait être une réminiscence. Il en est de même de ces jeunes gens qui naissent musiciens, quand d'autres ne pourraient le devenir. Le jeune Mondeux, ce mathématicien, vient aussi en appui à votre théorie.

— Regardez, dit le Diable, ce petit gros homme qui parle au milieu d'un groupe. C'est un des riches marchands de Paris. Son père lui a laissé, pour bibliothèque, cinq ou six volumes qu'il tenait du sien ; il y avait, parmi ces ouvrages, un Helvétius dont il fait ses délices ; il est, comme de raison, matérialiste et défend chaudement son avis.

— Mais, interrompit Madame, s'il avait trouvé, dans son héritage, Descartes au lieu d'Helvétius ?

— Il serait spiritualiste, répondit Bélial ; les opinions se forment ainsi. Quand Gall inventa son système, un sien valet se prit de dispute en défendant la phrénologie : s'il eût été chez le docteur Lélus, il se serait battu pour l'avis contraire.

— Et les grandes dames, fit la Duchesse, sont légitimistes, comme les bourgeoises juste-milieu... Oh! oh! continua-t-elle, que ce jeune homme qui entre paraît content de lui!

— Il a lieu de l'être, reprit Bélial : il est fiancé à Julie de Mergy, qui a cent mille écus de rente. Il vient de congédier une maîtresse qu'il avait depuis quatre ans, qui l'aimait fort et qui s'asphyxie à l'heure qu'il est.

— Le malheureux ! dit Madame.

— Il se justifie, ajouta le Diable, par ce raisonnement : les faibles sont comme autant de degrés qui servent aux forts pour monter. Ces manières, qui charment les filles bien nées, je les ai acquises avec mes maîtresses; voilà le moment d'en tirer parti. J'imité M. de Goethe quand il se débarrassa de Frédérique; je lui ai toujours un peu ressemblé!

— J'ai un étrange dégoût, interrompit Madame, pour les parodistes; comparer cent mille écus de rente, qu'il cherche à gagner, au chaste sein de la Muse où se réfugiait le grand Goethe!... S'il y a une morale pour les rois, n'y en a-t-il pas une pour les grands hommes?

— *O imitatores!* exclama le Diable. Que voulez-vous? Chacun progresse dans sa sphère, et, comme l'aigle à travers les nues, le limaçon sur le sable... Connaissiez-vous ce garçon, au gilet broché d'or?

— Pas du tout, reprit Madame, mais je flaire un substitut.

— C'est, continua Bélial, un très beau parti; vingt mille francs de rente, bonne éducation et jolies ma-

nières. Il pouvait rester à Paris où il s'amusait fort; mais il préfère Pontoise où il s'ennuie beaucoup. Ce n'est point pour les honoraires qui sont médiocres, mais pour l'honneur d'un galon d'argent, et de parler mauvais français devant trois magistrats qui dorment. Il s'est fait donner un congé, prétextant qu'il était malade, et pour guérir sa nostalgie vient respirer l'air du pays.

— Pontoise! répétait Madame. Demeurer par vanité à Pontoise! en vérité, les gens sont fous. Et ce grand chauve, qui danse vis-à-vis lui, qu'est-ce?

— Tout un roman, dit le Diable. Il fait danser une jeune femme qu'il vient d'épouser. La pauvre petite était romanesque; elle rêvait de fêtes, d'amour, de projets quand on lui présenta cet agent de change. Elle refusa d'abord, car il lui fit peur; puis hésita, car il était riche; puis le trouva moins laid, à force de le voir; elle vient enfin de se donner à lui. Voilà la fin de ses illusions!

— Et ces êtres, dit M^{me} de Préval, ont tous un but qu'ils poursuivent un développement qu'ils réalisent⁽¹⁾?

(1) *Le manuscrit comporte ici une variante avec cette note, de la main même de Le Poittevin, en marge : Première version.*

— Assurément, répondit Béliat. Le géologue, par exemple, fera sur les mondes des hypothèses probables comme il en fait sur sa femme. Le lecteur d'Helvétius, dans une vie nouvelle, peut hériter d'un Descartes; s'il lui vient un saint Martin dans la vie suivante, il sera, dans celle d'après, parvenu à l'éclectisme.

— Et le substitut? dit Madame.

— La vanité, reprit le Diable, l'a décidé à faire quelque chose. Il étudie

— Assurément, répondit Béliat, et chez ces personnages nouveaux on reconnaîtrait les mêmes phases que je vous ai montrées chez d'autres.

— Mais nous pourrions, s'il vous plaît, faire ensemble cet examen. Rien n'aplanit, comme l'application, les aspérités de la théorie.

— Volontiers, répondit le Diable; et pour procéder comme il faut, je commence par la première phase. Tout naturellement s'y place l'homme de bon ton, cocher, valet de chambre dans ses vies antérieures, clubiste à l'heure qu'il est, et valseur sans défauts. Comme on est homme de lettres il est homme de salon, la merveille, en un mot, de l'art automatique.

— Je vois ce que c'est, fit Madame, quoique mes pareilles souvent s'y trompent : la première phase, et comme un vernis de la troisième. L'un de ces jeunes originaux, qui par malheur se ressemblent tous...

— C'est qu'il n'appartient qu'aux forts d'être originaux sans copie. Eux seuls ont des façons exquises; les autres ont de bonnes manières.

aujourd'hui le droit comme un enfant le latin, sans soupçonner à quoi sert la science. L'un et l'autre le sauront plus tard.

— Et cette pauvre petite, dit Madame, qui a épousé l'agent de change ? Elle aura gagné, je présume, de perdre ses illusions. Est-ce encore un progrès, cela ?

— La vérité est toujours bonne, reprit le Diable, et l'erreur toujours mauvaise... Mais les salons se vident et voilà qu'il se fait jour. Il est temps de dormir pour le monde élégant.

— Je n'ai pas sommeil, fit Madame.

— Acceptez alors ma voiture, reprit le Diable, et profitons de la fraîcheur du matin.

Le chapitre V se terminait sur ces mots.

« A côté de l'homme de bon ton, je place le futur de Julie. Dans cette âme assaillie des sens, rien ne luit au regard interne. C'est le règne des choses extérieures et de la convoitise des yeux; et comme ils ne sont, dit le poète, à l'épreuve de l'or ni des belles, on épouse une dot opulente pour payer des filles de théâtre.

— Après de l'amant de Julie, vous avez gardé, j'imagine, quelque place pour le substitut?

— Nous le mettrons plus haut, Madame. Si amusant qu'il soit pour vous, le substitut est en progrès. Quand, loin des soirées parisiennes, il s'essaie, d'un œil mal expert, à discerner le vrai du faux, n'arrive-t-il pas à votre sens aux frontières du second état?

— Très bien. Je comprends maintenant. Comme Marcel dans son monastère, il fait sa retraite à Pontoise. Mais, quand il surprend un congé, n'ayant que le mal de Paris, et vient, laissant là sa besogne, respirer l'air de nos salons, que devient la phase de l'épreuve?

— Il retombe dans celle des passions, mais promptement il en ressort : car les congés ne sont pas longs. La discipline, en pareil cas, comme la règle dans les couvents vient en aide aux faiblesses de l'âme. Les rechutes aussi sont dans l'ordre; les phases ne suivent point constamment, comme chez Marcel et chez Clara, une régularité parfaite, chacune occupant toute une vie et coulant ininterrompue. Les uns, comme notre magistrat, retombent à l'état antérieur, mais pour bientôt en ressortir; d'autres, tel notre homme de salon, consacrent à une hypostase un certain nombre d'exis-

tences. Ce sont différences frivoles, qui naissent de causes secondaires et suivent, dans leur caprice même, la règle invariable et fixe.

« Aussi bien que le substitut, la jeune femme de l'agent de change se trouve à la phase de l'épreuve. Trop attirée aux choses du monde, c'est à coup sûr contre son gré qu'elle échappe à ses tentations. Mais le moyen de s'y donner, sous la surveillance d'une vieille fille, sœur d'un mari qui se défie ! La duègne, traitant sa belle-sœur comme le diable traite les hommes, la veut rendre, dans sa rage, aussi malheureuse qu'elle-même et se plaît à la priver des joies qu'elle ne peut goûter. Il n'est, sous cette rigide gardienne, besoin des grilles du monastère ; avec elle, comme à leur abri, cette femme achèvera sa tâche, et va, du sacrifice forcé, naître au sacrifice volontaire. Toutes les transitions, vous le voyez, ne s'accomplissent point dans le cloître ; comme on dit chez les catholiques, c'est faire son salut dans le siècle.

« Nous passons à cette jeune mariée, femme du professeur de belles-lettres : saturée, dans les temps anciens, des folles jouissances du monde païen, elle ne brûla, au moyen âge, que des flammes de l'amour mystique, et pour son renouvellement, accumula les existences. Lenteur féconde dans les évolutions d'une âme forte ! De ces vies, l'une après l'autre attachées à une même idée, naquirent un jour les pures ardeurs et les extases de sainte Thérèse.

« La sainte, maintenant, est une femme auteur, lisant Platon comme Boissonnade, le traduisant comme

M. Cousin, et dont le nom, déjà connu, fera pendant à celui de G. Sand.

— Mais le hasard pouvait, de cette femme, faire la compagne de l'agent de change ?

— Le hasard ne perd que les faibles ; les forts veulent leur destinée. Notre agent de change, quand il songea à prendre femme, fit en effet demander celle-ci ; elle refusa ; une autre accepta, qui maintenant accuse son destin.

— Et, dit M. de Préval, doit s'imputer à elle seule d'avoir manqué...

— De maturité, de raison, et de bien d'autres choses encore où la volonté seule ne peut suffire.

— Puisque nous voilà, dit Madame, parvenus au troisième état, vous allez nous parler un peu de l'avenir du géologue ; il fera sans doute sur les mondes, comme il fait déjà sur sa femme, des hypothèses moins improbables ?

— Je pense sur les mondes, dit le Diable, à peu près comme le géologue ; et les espèces d'où vient la vôtre, s'il en restait des exemplaires, vous sembleraient plus drôles encore que les centaures ou les sirènes. Le géologue, dans l'avenir, en reconstruira quelques-uns qui, de nouveau, exciteront les étonnements du militaire.

« J'arrive au jeune orientaliste...

— Toujours occupé, ce me semble, de la recherche du même problème !

— De la même femme, s'il vous plaît, quoiqu'à son air on s'y trompe ; c'est l'effet de l'habitude. Il est jeune,

sort du collège, et se croit épris d'une fillette qu'une seule fois il a rencontrée. Par malheur, aussi à plaindre que l'illustre don Quichotte, il ne peut, de ses compagnes, distinguer celle qu'il adore. Grand désappointement pour lui et grand sujet de rire pour ses amis, auxquels il devait la faire connaître.

— Pour une âme à la troisième phase, c'est céder aux sens, il me semble, aussi vite que dans la première ?

— Mais la tentation n'est guère périlleuse, à en juger les apparences. Imminente est la réaction contre ce réveil des instincts ; la négation qui les supprime ne pourra durer davantage, et cet esprit, trop développé pour qu'un terme l'arrête, de la pensée avec l'action va ressaisir l'intime accord.

— Et il suffira pour cela ?

— De peu de temps ; c'est à peu près comme les premières phases dans la troisième. Si haut que l'Esprit ait atteint, à chacune des crises créatrices qui renouvellent son enveloppe, il repart des degrés infimes qu'il avait parcourus déjà ; les phases dérivant l'une de l'autre, il faut bien qu'à chaque existence l'âme en renouvelle la série. Sans y séjourner elle y passe, jusqu'au moment où elle s'arrête dans celle pour laquelle elle est mûre. L'Esprit, par un acte semblable, remonte, pour toute notion nouvelle, aux principes dont il la déduit : c'est une règle du monde moral et c'en est une du monde physique. L'enfant, dans le sein de la femme, ne commence pas par revêtir les attributs de son espèce. Son âme, devenue âme humaine, reprend avec son nouveau corps les types des espèces inférieures, long travail

de siècles entiers qu'elle ressaisit en quelques jours. Enfin succède la forme humaine après les formes animales, et l'embryon, par ce travail, semble révéler tout le secret de son passé.

— Mais où s'arrêteront enfin le géologue et l'orientaliste ? Vous m'avez, à propos de l'homme, parlé de gradations sans fin sans spécifier ce qu'elles peuvent être : parvenu à ce que j'appelle la sommité de la troisième phase, il ne lui reste, ce me semble qu'à la développer sans cesse ?

— Ce qui deviendrait monotone, si la nature n'y mettait ordre ! En dehors de l'humanité, il est des régions supérieures où s'élèveront quelque jour les beaux génies dont nous parlons. Il suffit, pour un tel progrès, d'un nouveau sens qui perce en eux, et ouvre à des besoins nouveaux tout un monde d'émotions nouvelles. Mais dans sa condition plus haute, il faut encore que l'Esprit reproduise les trois phases que vous connaissez : épris des merveilles inconnues dont la nature lui fait largesse, d'abord il redeviendra son esclave, puis la niera pour s'en affranchir, et enfin, retournant à elle, l'asservira à son empire.

« Aux aspirations infinies qu'on sent confusément sourdre en soi, il y a donc, quand elles sont mûres, des réalités correspondantes. C'est ce point d'éclosion qu'il faut attendre. Le géologue, l'orientaliste en sont voisins dans ce moment, et, des premiers de votre monde, passeront les derniers d'un autre.

— Infinies évolutions, dont l'idée suffit à troubler les âmes !

— Quand elles ne sont pas prêtes pour elles. Continuons donc, s'il vous plaît, la revue du troisième état. Au-dessous des grandes renommées, voici les célébrités naines : je veux dire, nos petits grands hommes. Vous connaissez leur avenir. Qu'ajouterais-je de leur passé? ils ont, dans leur sphère plus modeste, tourné suivant la loi commune, éprouvé de petites passions guéries par de petites épreuves, et dans la phase qui vient après accompli de petits travaux.

— Si bien que, dans la troisième, ils tiennent comme le dernier degré?

— Oh! que non pas! la limite, ici comme ailleurs, est malaisée à établir. Aussi loin des petits grands hommes qu'eux-mêmes le sont des hommes illustres, je mets ce marchand de Paris, qui grâce à son Helvétius est philosophe par héritage. Dans la vie qui suivra celle-ci, il peut tomber sur un Descartes, et si dans quelque vie nouvelle il lui survient un saint Martin, le voici, pour la vie d'après, parvenu jusqu'à l'éclectisme.

— Et vous savez, dans la même phase, des esprits moins développés, qui sont, à ce penseur novice, ce qu'il est aux petits grands hommes?

— Je pourrais citer comme exemple ce valet du célèbre Gall, qui prit au service de son maître une teinture de phrénologie. Le matin, balayant la salle, ou le soir, derrière les disciples, il prenait sa part des leçons. De dévot il devint penseur, et passa, grâce à cette école, du second au troisième état.

— Quoi! ces gens là, ainsi que nous, traversent la série des phases? Ils ont leurs épreuves, leurs passions?...

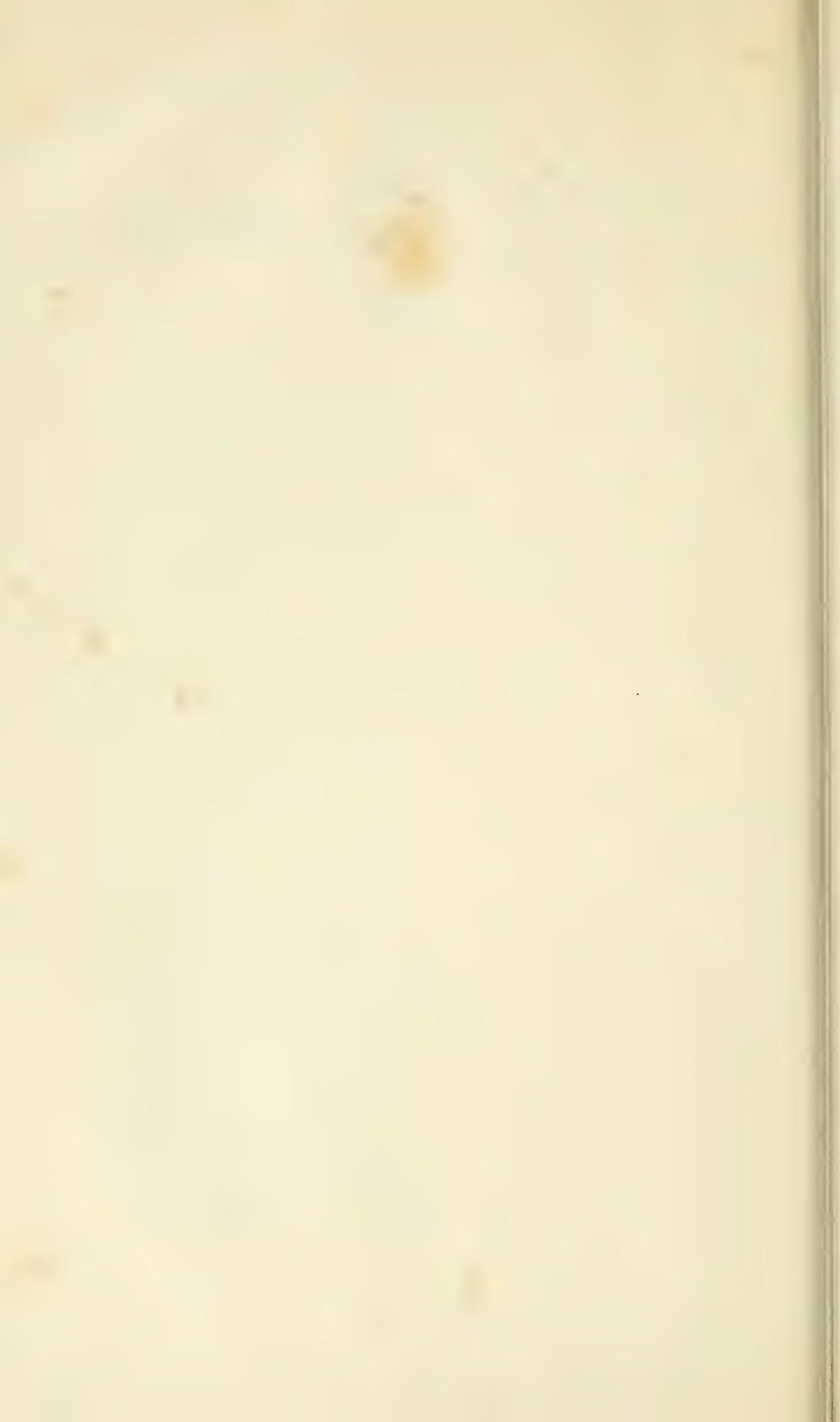
— Oui, belle dame, ils ont leurs passions ! Les infusoires ont bien les leurs ! et, s'il fallait vous en convaincre, j'évoquerais le microcosme de la moindre croûte de fromage. Mais on se fait dans votre classe une autre idée des domestiques. Vous vous imaginez, je crois, qu'ils ne vivent, laquais ou cochers, que pour conduire vos équipages ou vous tendre les marche-pieds ! En effet, à ce point de vue, ils vous représentent quelque chose comme l'annexe de votre vie ; mais considérés autrement, on peut suivre en eux une vie propre qui se développe parallèle. C'est au Ranelagh, par exemple, qu'il faut voir votre gros heiduque, quand il promène, de l'une à l'autre, les ardeurs de la première phase ; et jamais vous ne l'avez vu qu'au derrière de votre voiture, portant sur sa tête, impassible, un magnifique chapeau à plumes !

— En ce cas, nous allons descendre des classes privilégiées au peuple. Nous allons étudier chez lui...

— Vous n'y songez pas, je présume ! Contentons-nous du peu de mots que je vous ai dits là-dessus, et, si nous faisons de l'histoire, usons-en comme les historiens ; ils parlent des grands personnages, des privilégiés, comme vous dites ; mais avez-vous vu quelque part qu'ils se soient occupés des autres, et qu'entre tant de narrateurs soigneux d'éplucher vos annales, il y en ait un seulement qui ait fait une histoire du peuple ? Ils en disent quelques mots, comme nous, lorsque la tâche est terminée, et par manière de complément... Voici d'ailleurs qu'il se fait jour, les salons s'éclaircissent ; il est temps de dormir pour le monde élégant.

— Je n'ai pas sommeil, fit Madame.

— Acceptez alors ma voiture, reprit le Diable, et profitons de la fraîcheur du matin.



VI

En descendant de voiture, M^{me} de Préval se trouva au cimetière du Père-Lachaise.

— Est-ce vous, dit-elle à Béliat, qui avez donné l'ordre? Que venons-nous faire ici? A moins que l'on ne puisse plus rentrer dans cette vie, quand on sait les secrets de l'autre?...

— Quelle idée! fit Béliat. Je préside à l'amour, et point aux funérailles; quant au choix de la promenade, j'ai peut-être eu mes raisons. Prenez mon bras, et faisons un tour dans ces allées, bordées de tombeaux en guise d'arbres.

— Voyez cette vieille dame, dit la Duchesse! Elle paraît bien désolée. On la croirait de marbre, vêtue de blanc comme elle est, et immobile devant ce mausolée.

— C'est celui de son fils, observa le Diable; c'était un

brave militaire qui se fit tuer dans une déroute. Mais ce petit bonhomme que vous voyez là-bas, savez-vous ce que c'est ?

— Non, fit Madame.

— Notre troupiér, déjà sorti de l'autre vie ! Cette jeune femme dont il tient la main est sa nouvelle mère.

— Que m'apprenez-vous ? s'écria la Duchesse. Je me figurais que les hommes, s'ils viennent à renaître, retournent chercher la vie dans le sein qui les a portés. Est-ce que les noms de père, de fils, de femme, par delà le trépas, n'auraient plus de sens ? Vous souriez ?... Savez-vous que le cœur me tremble, et que votre dure science m'effraie !

— C'est la règle, reprit Béliar. Vous souvient-il qu'un jour la fantaisie vous prit de monter dans un ballon ? C'était pure partie de plaisir : vous vouliez, par curiosité, voir quel aspect offre ce globe considéré du firmament. La terre, au début du voyage, alla sous vous, s'agrandissant, et vous admiriez le domaine où Dieu plaça l'humanité. Mais la science est le fruit amer des curiosités satisfaites ; plus vous vous avanciez dans l'air, plus s'amoindriissait votre joie : les hommes déjà disparaissaient ; à leur tour aussi disparurent les arbres, les édifices ; et au-dessous de vous, enfin, on ne distingua bientôt qu'un point noir. Vous étiez tout à fait sérieuse ; on eût dit que jusqu'à votre âme montait le froid de l'atmosphère, et que, tremblante, elle frémissait comme les tissus de votre corps. C'est qu'en même temps que les aspects, avaient changé les impressions, et comme il ne faut aux pensées qu'une occasion qui les éveille,

devant ce monde rapetissé vous apparaissait le néant de toutes les choses qui s'y rapportent. Alors, dans l'espace infini, il vous sembla qu'allait se perdre la nacelle comme son équipage; le vertige s'empara de vous, et pour dissiper vos terreurs on se hâta de redescendre.

« C'est la même chose qui recommence. Vous parliez de la vie, je suis venu, je vous en ai dit les mystères, et voilà que vous avez peur et que le vertige vous ressaisit. A chaque mère, vous voudriez rendre son enfant! Comprenez donc que si la mort a lieu, c'est pour renouveler la vie! Il ne faut pas, vous le savez, unir les frères avec les sœurs, car une espèce ne s'améliore qu'en mêlant des principes divers. C'est pourquoi, par delà la tombe, la nature dissout les familles. Puisant l'existence aux mêmes sources, les enfants reviendraient les mêmes sans se perfectionner jamais. Ainsi qu'elle suit la naissance, la parenté cesse par la mort; ce monde à part qu'elle vous créait, comme les sources au grand abîme, retourne au monde universel. Puis reparaissent les mêmes acteurs, tantôt serrant de nouveaux liens, d'autres fois renouant les anciens. Ainsi vont les générations, enterrant, avec ceux qui meurent, leurs lois, leurs arts, leurs religions; mais en même temps qu'elles les détruisent, à tout jamais les conservant par les formes qui les remplacent.

— Pourquoi, répétait M^{me} de Préval, ne point nous laisser comme nous sommes, avec notre père et notre mère, et nos enfants, et notre mari?

— Il y avait un jour, lui dit Bélial, deux jeunes mariés qui se promenaient à mer basse le long des rivages. Le

flux revint, qui les obligea de monter plus haut. Et ils disaient : « Pourquoi la mer ne s'arrête-t-elle point, que nous puissions rester ici ? » Les vagues arrivaient cependant; ils regagnèrent au pied des falaises le sentier qu'il avaient suivi. Ils disaient encore : « Que ne pouvons-nous rester ici ? L'horizon est plus vaste que tout à l'heure et l'abîme plus mystérieux ». Le flot qui montait toujours les força de monter encore; ce ne fut pas sans se plaindre. Mais au haut de la montagne l'horizon était plus large, l'abîme plus beau, et ils étaient joyeux d'avoir monté!

— Voilà, dit M^{me} de Préval, que vous parlez par paraboles, comme il est écrit que font les prophètes. Mais je ne suis point consolée!...

— Laissez faire, répondit le Diable. Ne vous souvient-il plus de ce que je vous ai dit à propos des transitions? Il faut maintenant que j'aille où m'appelle le soin des mondes.

On reprit la voiture, qui ramena dans leur boudoir M. et M^{me} de Préval.

— Je reviendrai, disait Bélial.

— Quand? fit Madame.

Mais comme il ne répondait pas elle se retourna, et ne le vit plus.

Elle était seule avec son mari.



TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
Introduction	I à LXXVI

ŒUVRES INÉDITES DE LE POITTEVIN

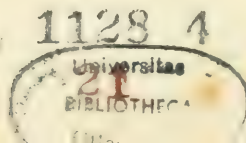
<i>ESSAI SUR LA RÉVOLUTION FRANÇAISE</i>	7
--	---

POÉSIES

<i>ODE A LA POLOGNE.</i>	15
<i>SUR LA MORT DE M. ARMAND CARREL</i>	19
<i>L'ORIENT</i>	23
<i>HEURE D'ANGOISSE</i>	27
<i>AHASVÉRUS</i>	31
<i>LA FOI</i>	35
<i>ALLÉGORIE.</i>	37
<i>LE TASSE (fragments).</i>	39
<i>Comme perce le jour</i>	47
<i>A GOETHE</i>	49
<i>Comme a dit le vieux Dante</i>	55
<i>A GUSTAVE FLAUBERT</i>	57
<i>LE STYLITE</i>	59

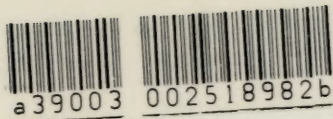
<i>LE JEUNE HOMME ET LA BAYADÈRE</i>	63
<i>LA BACCHANTE.</i>	67
<i>Un jour que je traînais dans une galerie</i>	73
<i>Quand, des femmes de Tyr</i>	75
<i>J'ai revu ce matin</i>	77
<i>Il est doux de quitter</i>	79
<i>Si, quand revient le soir</i>	81
<i>Éteignez les bûchers</i>	83
<i>Un dimanche</i>	85
<i>A FLORA</i>	87
<i>LES LOTOPHAGES</i>	89
<i>LE POÈTE ET LA JEUNE FILLE</i>	95
<i>LA FILLE DE CÉSAR.</i>	97

UNE PROMENADE DE BÉLIAL 105



**La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance**

**The Library
University of Ottawa
Date due**



CE PQ 2337
•L56A13 1909
C00 LE POITTEVIN OEUVRES INED
ACC# 1224803

